

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Za

Raharimanana

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Raharimanana

Za

roman



Une si cruelle
jubilation

DU MÊME AUTEUR

- Lucarne*, nouvelles, Le Serpent à Plumes, 1996
Le Puits, in *Brèves d'ailleurs*, théâtre, Actes Sud-Papiers, 1997
Rêves sous le linceul, nouvelles, Le Serpent à Plumes, 1998
Landisoa et les trois cailloux, Édicef/Tsipika, 2000
Nour, 1947, roman, Le Serpent à Plumes, 2001
Dernières nouvelles de la Françafrique, nouvelles, collectif, Vents d'ailleurs, 2003
L'arbre anthropophage, récit, Joëlle Losfeld, 2004
Dernières nouvelles du colonialisme, nouvelles, collectif, Vents d'ailleurs, 2006
Madagascar, 1947, Vents d'ailleurs, 2007

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à l'écriture du CNL et de la Bourse Stendhal du ministère des Affaires étrangères.

© 2008, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont 75009 Paris

www.philippe-rey.fr

ISBN : 978-2-84876-264-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Où dégorger la mer qu'à tant de cris j'endigue ?
Frankétienne, *D'une bouche ovale*
Éditions Vents d'ailleurs.

J'ai fouetté
Tous les mots
À cause de leurs silences.
Sony Labou Tansi,
La panne-Dieu, poésie, volume II
Éditions Revue Noire.

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Table des matières

Excuses et dires liminaires de Za

Chapitre 1 - Za, submergé, n'arrive plus à maîtriser sa langue, pense à son fils emporté par le fleuve de cellophane, il rit en repensant à ses dents éclatées.

Chapitre 2 - Les nuits, la lutte avec l'ange. Dans les ruelles, la cruelle solitude de Za, les Rien-que-têtes et les Rien-que-chairs qui se dévoilent, habitants de sa terre de folie. Lui par terre, les damnés passant croit-il sur son corps.

Chapitre 3 - Où en diapason avec les propos de notre héros, votre serviteur a préféré couper court quant à la relation complète de l'épisode ci-dessous.

Chapitre 4 - Za, planté au bord de la route, invective les passants et les passagers des autobus saisis de son passé qu'ils ne sauraient trop croire véridique.

Complainte de Za - La Pluie.

Chapitre 5 - Où Za, gorgé de barbarie, affirme avoir vu un homme émerger des limbes pour arpenter les ruelles de la ville, malgré les mots de l'Ange qui dressent portes et frontières de ténèbres.

Chapitre 6 - Chapitre que je ne peux que vous déconseiller, ô cher lecteur, Za revient sur sa prétendue torture, ressasse encore et toujours la mort de son fils. Il ne s'y passe rien qui fasse avancer significativement cette histoire.

Chapitre 7 - Comment, dans les pas de cet homme qu'il nomme Ratovoantansitonjanahary, Za divague dans la ville, fuyant les rafles avant de se river net sous les chants d'une femme surgie de nulle part.

Interlude (1) - Chant de la femme

Chapitre 8 - Près de sa buse, toute la nuit, Za espère le départ de la femme. Comment il quitte l'endroit précipitamment pour tomber à nouveau sous l'ire de l'Ange.

Chapitre 9 - Comment Za se met en tête la culotte de la Zira et se retrouve mouillé dans des histoires qui ne le regardent pas.

Chapitre 10 - Emprisonné, Za est comme un rat en cage tandis que votre serviteur ne comprend pas comment l'homme dit Ratovoantansitonjanahary s'est retrouvé en cellule avec notre héros.

Chapitre 11 - Où Za assiste à la détresse d'un officier et au cynisme d'un autre détenu, milicien jeté en pâture à l'ambition de l'Unique.

Chapitre 12 - Le temps de la trique, du savon noir et de la dame internationale.

Chapitre 13 - Où Za refuse d'être jeté hors de son lit et où s'ensuit une poursuite infernale ponctuée d'un siège mémorable.

Chapitre 14 - Où les sauveurs de Za, croyant l'avoir soustrait à ses bourreaux, se livrent à des confidences sans se douter de l'ubiquité de l'Ange.

Chapitre 15 - Comment en persistant à dissimuler notre héros, ses sauveurs, amenés à lui organiser une veillée mortuaire, promènent son corps dans les rizières.

Chapitre 16 - Dans les eaux noires, sous les couplets des filles d'eau et des chants de la femme, Za croit rejoindre son fils en se projetant vers les murs d'ombres.

Interlude (2) - Chant de la femme

Chapitre 17 - Comment dans un moment de lucidité Za reconnaît l'existence de sa femme et se laisse porter par les eaux malgré le désespoir de la Zira, de la Méline et de la Chéryll.

Interlude (3) - Chant de la femme

Épilogue (avorté) - Dans la rizière aux quatre solitudes, les Immolards et les molosses.

Chapitre 1 bis - Tambours, trombones, les funérailles du vent et le retournement des morts.

Chapitre 2 bis - Tambours, trombones, le rire de Za, l'étendue et la déroute

des ancêtres.

Interlude (4) - Chant de la femme

Chapitre 3 bis - Folle voix, l'étendue, folle voix, la femme de Za.

Interlude (5) - Chant de la femme

Chapitre 4 bis - Regards fous de nègres, les rires de la mémoire, Za ne bouge plus.

Chapitre 5 bis - La longue marche et l'espérance vaine.

Chapitre 6 bis - Pardonne à la France.

Chapitre 7 bis - L'outre-ciel, Za et la conférence des ancêtres.

Chapitre 8 bis - La nuit, les ombres, les hommes et leurs insignifiances.

Chapitre 9 bis - Les papillons, l'enfant, les ombres et les lucioles.

Épilogue (deuxième tentative)

Où votre serviteur, lassé de tous ces épilogues avortés, ramasse les derniers feuillets et vous les livre en vrac.

Derniers feuillets - 1.

Derniers feuillets - 2.

Derniers feuillets - 3.

Derniers feuillets - 4.

Excuses et dires liminaires de Za

Eskuza-moi. Za m'eskuze. À vous déranzément n'est pas mon vouloir, défouloir de zens malaizés, mélanzés dans la tête, mélanzés dans la mélasse démoniacale et folique. Eskuza-moi. Za m'eskuze. Si ma parole à vous de travers danse vertize nauzéabond, tango maloya, zouk collé serré, zetez-la s'al vous plaît, zatez-la ma pérole, évidez-la de ses tripes, cœur, bile et rancœur, zetez-la ma parole mais ne zetez pas ma personne, triste parsonne des tristes trop piqués, triste parsonne des à fric à bingo, bongo, grotesque elfade qui s'égaie dans les congolaises, longue langue foursue sur les mangues mûres de la vie. Eskuza-moi. Za m'eskuze. Za plus bas que terre. Za lèce la terre sous vos pieds plantée. Za moins que rien. Za vous prend la parole ô pécé ô pécé, huitième pécé : orgueil de la gorze qui s'ignore vain tambour, mère des échos qui se fracassent sur la souperbe indifférence de nos maîtres qui savent, savent la suave pousseance de la force, pousseance contre nous acculés, pressés, broyés, savent la vassale lâceté à nous rivée à zamais, savent ils savent. Za m'askuze. Za vous prend la parole : pécé ô pécé, huitième pécé, parole prise et raclée dans vos gorzes, parole prise et ciée sur votre langue, Za vous prend les mots et Za ne sait qu'en faire : mots émerzeant et razant, mots z'en peuple de démocratie, mots z'en gros et détails, moulitude de mots en progrès équitable – équitable ô ma tequila, bois-en de mon boisson eh, vinasseur fini ! Za vous prend les mots, pardon, pardon. Za a pas le droit, pas le droit à la parole. Gros pécé, tabou zusqu'au bout des bouts.

Za vous respectre, ô grands démoncrates, developpeurs sans pareils, receveurs de dons internationaux et coopérateurs si bilatériques. Za respectre ventre mère, par dieu de père-dieu ! Za respectre votre gros-mère, votre sien, vos mâtresses et manistres directors zénéraux. Za ne fera pas comme le vent des fondements sans culot, loin dézà, odorant, avant de demander qui c'était. Za vous demande la route, la route en banque mondiale même et non pas la route zébute dakarienne, fianaroise ou bamakoize. Za vous fait honneur, enlavez-moi de ce pécé, gros pécé, prise de parole. Za ne mérite pas de glisser mots et merveilles sur ma langue râpeuse. Car avaient egzisté les pères et les maires, ils peuvent dire eux, pères qui nous ont fait serfs, pouissants

crocodeals qui se partaient les carcasses de nos terres, maires-caïmans à la mâchoire vissée à la clé à molette. Ils sont faits pour bâtir demeures et palais ; ils sont, Za vous le dit, baobabs qui nous ont portés dix pleins mois, ils ont, Za vous l'affirme, bu et tant bu pour nous qui réclamions pitance dans leurs ventres alors qu'ils n'avaient ni soif ni zène de corruption assoiffant. Ils ont titubé vers les murs, lourds de nous, ventres dans le ventre qui poussaient vers le dehors. Ils nous ont recueillis bêlant et réclamant laitaze et miel des forêts noires. Ils nous ont pris sur les zénoux, sur le dos, sur le ventre, sous les aisselles, entre les zambes, derrière les fesses, ils nous ont pris partout sans rôle et récrimination. Ils méritent, Za vous le zure, d'avant Za parler, discorir et travolter. Devant eux, Za n'est que punaise entre les fesses du taureau. Za n'est pas maître de la route mais guère qu'un suivant, mousse tsé tsé à la poursuite du dormeur ; odeur zentétant au sillaze des culs. Pourquoi alors commettre pécé si mortel ô huitième pécé : prendre la parole et vous dire, vous dire... Mais Za ne peut pas. Za ne peut pas maintenant. Car sont là également les princesses du ciel, elles, elles peuvent dire, elles, contreforts qui ont nacquis les plaines, plaines qui ont nacquis les sources, sources qui ont nacquis les fleuves, nénuphars zoyaux du lac, perle nue qui orne le cou. Elles peuvent, à la place de Za, vous dire. Elles peuvent, de leurs langues samarrées, vous santer, sarmes et coquillazes, sea, sex and sun à bave. Za m'eskuze à vouloir trop kuizer les cuisses du silence. Za a désir de trop parler. Mais Za ne mérite pas ô tabou jusqu'au bout des bouts. Laissez-moi, vous, la présentation de mes cadets. Ils peuvent, eux, à ma place vous dire. Car ils sont cornes et zoreilles du zébu qui se dressent fières, ils sont les durs rocés bazaltiques qui défient le vent de la montagne, rocés des falaises qui défient l'océan. Parmi eux se trouvent les sazes et princes que l'avenir nous réserve, futurs au fait de nos destinées nous dictorian nos routes proçaines. Za me courbe devant eux. Za leur demande la route, à eux qui nous feront ivoires blanches à l'astre, ferté des peuples et nations, force de la terre incestrale, modèles rapublicains et négrophones.

Voici que Za plus bas encore que terre. Za rencontre la mouce triomphante sur son tas de merdre. Elle dit, la mouce : « Toute cette montagne m'appartient. » Za convient. Za accepte. Attends ! Lasse-moi cier pour te servir, Ma Seigneurie. Porter les yeux de la mouce pour ne traquer que la merdre ! Porter la merdre pour ne la rendre qu'à la mouce ! Servez saud, Ma Seigneurie se frotte les pattes ! Dîner de Seigneur : Za me courbe bien bas en offrant le plat. Dîner de Seigneur : les larmes me montent aux yeux. Dîner de Seigneur : Za soupire fort en déposant les mets. La mouce sur sa montagne reçoit d'autres reines. Za bat éventails, illustres parfumées ! Za vous laisse trône et saire ! Za n'a pas le droit. Pas le droit à la pérole : ô tabou, huitième pécé jusqu'au bout des p.

Car ils sont là les pouissants bananiers qui enserrent le vent, ils laissent les feuilles santer à leur place. Ils sont là les pères et maires, maîtres de la parole. Za ne peut pas ignorer leurs versets maçonniques. Za ne peut pas

passer à côté de leurs dictazes mémorables. Za ne glisse pas sans pagaies comme barque de zonc. Za ne naze pas tout seul comme zeune anguille. Za maigres provisions : dilizentes supplications ; maigres pluies : oraison en foison ; maigres saisons : hymne en zèle. Ma pérole présente n'est rien sans la bénédiction des pères et maires. Elle est lèzère comme l'écorce sèche du bananier, ne peut fouetter. Elle est par ventre mère, donnée par dieu de père-dieu !

Malgré tout, le taureau avant de muzir baisse sapeau de cornes. Le coq avant de santer bat des ailes, la poule avant de pondre renonce à picoler. Le fils de l'homme, Za en question, avant de discorir, s'askuze et pardon, pardon, Za vous demande pardon. Car le salaire de l'homme est difficile à peser. L'air sur nos têtes pèse-t-il pour que tant nous nous courbions ? Le salaire de l'homme est lourd à porter pour ceux d'avant, et à Za mon tour, trop dur à supporter, comme une espèce de supportaze de sport de suppôt de satrapes femelles. Za ne fera donc pas la pierraille qui défie la cascade. Za ne fera pas l'eau honteuse qui rouzit de la longue queue de pirogue qui la fendille troublante. La nature des êtres est d'être multiple, Za ne saurait endosser ni le salaire ni l'interdit ni les péchés des autres, ô péché, huitième péché. Za m'eskuze de ce qui sortira de ma bouce. Ma parole à Za se doit de sortir, poussée de l'intérieur, vous n'irez pas, n'est-ce pas, retenir ma langue, ma langue à Za, ma langue à moi ? Si le salaire pèse au-dessus, Za n'ira pas appouyer davantaze. Si le salaire se dresse aux pieds, Za n'ira pas faire croc-en-jambe ou croc-en-couilles. Za sera devant sans barrer le cemin. Derrière sans menacer. Car même du riz qu'on récolte, on perd des graines, ainsi des nombreuses paroles subsistent des erreurs. Alors si ma parole, à vous, va de travers, zetez-la, Za vous en prie, zatez-la mais ne zatez pas ma parsonne.

Za me tourne vers vous qui m'écoutez. Voici lancée ma pérole ; lancée sur terre ferme et ne sera emportée par courant ; destinée non pas à la peau de pierre, mais bien contre la peau de vous votre corps, à vous tous de cette famille humaine, oui, oui, non. Là haut se trouve *Celui* qui a créé les pieds et les mains, ancêtres des quatre horizons : un, le sud en famine ; deux, le sud en sida ; trois, le sud en ethnictuaze ; quatre, le sud en développoumon ; là-haut qu'il me surveille, atteintif et miséricordé, prêt à me corrizer au moindre zézaïement intempestif. Voici lancée ma pérole ; ayez avant de Za m'écouter multiple descendance, sept filles et sept garçons qui seront pour vous, non bouts de bois pour vous fouetter mais bouts de bois pour travailler la terre, soyez aimés de vos aimis, aimés de vos ennaïmés, aimés de vos rois et grands dictateurs ; soyez parmi les mille, soyez parmi les cent, soyez parmi les dix, soyez parmi le seul et unique pouvoir, le pouvoir Dollaromane, droiture, sainteté et zustice de ce monde, qu'au loin contemplez la mort amère, goûtiez bénis d'or et de ricesse le miel qui coule des seins des zénisses ; vivez dans la zoïe, dans la ferté ; vivez comme la pierre : immerzée, elle est épargnée par le crocondine ; sur terre, elle est épargnée par le fleuve ; ne flétrirez pas, ne vous blesserez pas à la lame du vent, ne serez pas vendus, ne payerez pas de dette

d'effémiste, serez rices en or, rices en tout, cornes parure du zébu, rices épis des rizières, laits éternels, eau sur terre aride sahélicienne.

Cette pérole, parole à Za qui est moi. Entendue sur la pierre, c'est l'arzent qui tinte ; entendue dans la savane, c'est le zébu qui muzit. Écoutez ma pérole. Écoutez-la donc ce à quoi Za n'arrête pas de poncer. Ma pérole, Za vous le dit, ma parole vous emmerde. Za vous emmerde. Za vous emmerde, ultime péché, huitième péché. Za ne fait que vous emmerder. Za vous remercie. Za vous remercie de l'avoir bu, égoutté jusqu'au bout des bouts des tabourrazes.

Signé et persisté : Za.

Chapitre 1

Za, submergé, n'arrive plus à maîtriser sa langue, pense à son fils emporté par le fleuve de cellophane, il rit en repensant à ses dents éclatées.

Za voit bien qu'ici-bas, Za n'a plus rien à faire. Même d'étendre ma langue comme caméléon sur mots voletants, Za n'arrive plus à perpétrer. Vous en compréhension, Za ne m'attrape même pas victoire en la grosse tête à travers ma zoie de vanité ; vous en décompréhension, Za dans les abysses ne déprime même pas mon âme mon être ma douleur ma souffrance, ô peine des zénies incomprisés ; Za ne bouze plus dans mon cœur. Za ne me tumulte plus dans l'ire des zens inécoutés. Za a eu ma dose. Za parlait avant comme diksionnaire cyclopédique : bon phrasé, bonne poétique, vous applaudissez, vous vibrationnez. Za me courbait avant de repenser à mon cahier d'un retour à ma langue natale. Za me disait que bien sera de retourner à tout ça : isa, roa, oriorin-dRatsimiteny ; telo efatra, lëfadëfaka an-tanin'olo. Mais plus Za y pense, plus Za en désespère. Ma langue à Za est à reconstruire. Ma langue à Za par personne n'est dite, santée, lue ou sanscrite. Za a tout à réinventer. Mais la flamme de la flemme dresse étendard dans mon âme et Za n'a plus le couraze de m'y tremper zusqu'aux couilles. Za n'arrive plus à bien écrire. Za n'arrive plus à être ou ne pas être. Za a mal à la tête. Za a dit comme ça flamme de la flemme mais Za repense à tout ça et me dit basta, sous-fifre que tu es Za, ça souffit. Tu n'as plus rien à faire.

Tu as Za perdu ta maison, ça souffit. Tu as Za perdu ta femme, ça souffit. Tu as Za perdu ton enfant, ça souffit. Tu as Za perdu tes vêtements, ça souffit. Sur le bord de ton fleuve, tu regardes ces maisons qu'ils ont construites. Banque mondiale s'est banquée par là. Sinistre s'est administré par là, créé ministre par-ci, ménestre par là, ministre des catastrophes à viens-là que Za te

baise, sinistres dans ta face tamponnée de dons internationaux, voici les diplomates qui te racontent la solidarité de tous les peuples de leur terre, voici les brailleurs de fonds dollaroïdes qui te hisseront hors de ton profond trou de désencordé pour t'installer dans modern living and home sweet home. Avoue, Za ! Tu as envie d'y habiter ! Tu crèves d'envie d'y habiter. Tu habites les rails. Sur les cailloux graissés des chemins de fer. Graissés maintenant par la merdre de tous ces bidonvilliers. Dis-leur Za à tous ces zoumaniteurs que plus aucun train n'y passe. Dis-leur Za que de tous les wagons et autres voitures locomotivées ne restent que les arrière-trains de ces sieurs en sueurs, l'odeur pestilentielle de leurs ah-han misérables. Tu habites Za le long de ce fleuve de cellophane. Tu l'appelles comme ça. Fleuve de cellophane. Fleuve poubelle qui sarrie sacs en plastiques, bouteilles, tôles rouillées irrécupérables, cadavre de sien abattu quelque part dans la ville et qui dérive ici, bloqué par ces planches pourries formant barrage et digue de fortune. Entrailles ouvertes au ciel. Tu pourras. Tu pourras ô Za... Récupérer ces entrailles et les substituer aux saucisses du boucer. Ni vu. Ni connu. Mais ça ne marquera pas. Le boucer – ce boucer, connaît trop les entrailles de sien. Fleuve de merdre. Merdre offerte par tous les trous du monde. Maison. Maison que tu n'as pas. Il n'y a plus de place ici. Tu préfères rôder de cet autre côté. De-ci missionnaire. De-là type mère térésienne. Tu dors aux portes de cette cité que d'autres comme toi, pareils – presque –, ont construite. Ils étaient, eux, avant, dans les décharges. Presque comme toi. Ils habitaient sous la merdre. Presque comme toi. Ils habitaient sous les poubelles qu'ils avaient creusées. Presque comme toi. Et IL était arrivé. Tu n'as pas voulu le regarder. Saint et missionnaire. IL les avait sortis de là. Tu n'as pas voulu. IL leur avait dit. IL leur a dit. IL leur dit encore. Vous pouvez. Vous devez. Vivre comme des Hommes. Construire vos propres maisons. Par vos propres mains. Vous êtes capables. Vous pouvez. Tu regardes ces maisons, Za. Tu as envie d'y habiter. Mais tu ne pries pas. Tu n'as pas envie de prier. Tu n'as pas envie de croire. Croire à son dieu qui a laissé faire. Tu ne peux pas comme ça quitter ton fleuve. Et ton fils qui s'y était noyé. Ton fils que tu n'avais retrouvé qu'au bout de deux semaines. La boue pleine de plastiques, le ventre gonflé de l'eau du fleuve. Enflure qui ressemblait tant à celle de tous ces siens dérivants. Fissurée. Fleuve de cellophane. Seul et unique linceul pour nous autres d'ici. De ce fleuve...

Za rit. Za n'a que ça. Comprends donc, regarde-moi : les mots se font la belle à travers mes dents pourries, essappement que Za ne peut boucer. Regarde donc : les mots coulent de ma boue, les mots pourrissent dans ma boue, mon palais est trop saud, mes mots sont trop camembert, Za ne voudrait pas que des moues tsé-tsé attirées par l'odeur alléchante zoutent la gondole sur le lac profond de ma salive. Za ne peut pas la fermer. ILS. EUX. M'ont dit de parler. D'avouer. De crasser. Za parle maintenant. Za avoue à vous. Za crasse ça et ça et ça. Za rit. Za n'a plus la peine ni la honte quand on le dit fou. Za rit. Prends mon rire. C'est un rire travaillé longtemps dans ma

gorze profonde. À avaler d'abord. À mélanger à la bile ensouite. Rire tourné. Tourné jusqu'à l'amer. Poussé enfin comme un zeyzer. Ébranlant ma poitrine et ma gorze. Raclant le cul de mes amygdales. Za rit et me crashe par terre. Za ne peut pas. Za ne peut pas. Za ne m'arrête pas. Za rit à n'en plus finir. Et Za pleure enfin mais ça est insignifiant. Za ne m'est pas aperçu que pisse m'a tonnelé le froc et la culotte ; et longtemps déjà, foule, badauds, barbeaux sont partis, refusant de me voir desséant...

Za me lève. Za m'en va. Za n'a plus la pérole. Za me parle trop seul au monde sans que Za daigne me répondre. Za me dit : tu étais Za respecté. Za me dit : tu étais Za respectable. Ragarde-toi séant. Tu parles comme un malade. Tu ne respectes plus rien. Plus rien ne te respecte et vice versa. Tes dents massent tes mots. Tes mots carient tes dents. Ta langue sarrie des insultes. Les insultes se crottent sur ta langue. Comme des lichens. Comme du calcaire. Tu ris et les rats viennent. Tu ris et les siens s'accouplent. Tu ris et les putes ne répondent pas à combien. Ragarde-toi en grandes zenzambées là. Kesque tu enzambes là ? Tu crois zenzamber la terre entière ? Le Zanzibar ? Le Zambèze ? Mais tu ne dépasseras même pas l'Andavamamba et ses vendeuses de colas et de zinzembres. Tu ris ? Yes ! Sea sex and sun à bave ! Za te dit que ça n'est pas donné à toute populace de fouler les poussières d'Andavamamba ! Terre du bout de monde au nom samarré, Andavamamba ! Andavamamba ! Za crie à la face du monde : « L'Andavamamba, jamais vous ne l'implanteriez de vos pieds ! » Za en a assez. Za voudrait dormir. Za m'arrête là. Za m'assoit. Quand Za me repose, Za a des rêves roses. S'al vous plaît, n'allez pas me ravailler. Za glisse par terre. Za me laisse péloter par mes sonzes et les fourmis. Za zouit de me voir si zouissant. Za me laisse là à la merci de ma faiblesse, ma faiblesse me ronze là dans la tête, elle me manze zour et nouit, elle me découpe en rondelles, elle zette elle effondre elle affale mes zambes dans la poussière, elle pose mon tronc par-dessus, elle plante ma nuque tout dedans, elle y darde ma tête pour finir et la fait tourner comme une bourrique bourrée aux enzymes de malt. Za me vautre là par terre d'Andavamamba et occupe le trottoir de tout mon long. Les zens m'enzambent. Ça fait rien. Les zens descendent un peu sur la saucée pour m'éviter. Ça fait rien. Les zens me donnent un peu de coups de pied pour me dégazer. Ça fait rien. Les zens me secouent un peu de ça va bien monsieur mais ça fait rien. Les rats passent. Ça fait rien. Les rats pissent. Ça fait rien. Za a des rêves roses. Za pense à mon pays. Il y a de la verdure. Il y a des lémouriens. Il a la mer mon pays. Il a le sable blanc. Il a le soleil sur lui. Il a aussi un enfant mon pays. Il zoue l'enfant. Il rit l'enfant. L'enfant a le rire qui fend les malheurs. L'enfant a des cailloux dans les mains. Il les tourne et les tourne dans ses mains. L'enfant rit encore et, Za, Za... Za n'en peut plus d'avoir tant de rêves roses au bord de son fleuve de cellophane qui crasse des enfants qui ont des plastiques dans la bouce. Za voudrait me lever mais ma tête à Za tourne touzours. Za me laisse là à ma faiblesse. Par terre me lasse et me lisse comme un lichen.

Chapitre 2

Les nuits, la lutte avec l'ange. Dans les ruelles, la cruelle solitude de Za, les Rien-que-têtes et les Rien-que-chairs qui se dévoilent, habitants de sa terre de folie. Lui par terre, les damnés passant croit-il sur son corps.

Za me réveille violemment. C'est un coup dans les reins. C'est la nuit. Za manze la poussère. Za souffoque et cerce mon souffle. Za me lève de mon trottoir d'Andavamamba. C'est ainsi que Za me réveille. La nuit. Toutes les nuits. Eskuza-moi. La nuit, Za lutte avec l'Anze. Eskuza-moi. La nuit. Toute la nuit. Lutte nue de saïr à saïr. L'Anze me donne un violent coup dans les reins. Za manze la poussère et perd mon souffle. L'Anze reprend mon souffle et le zette dans le caniveau. Za rampe jusqu'au caniveau et y verse mon vizaz. L'Anze me reprend par la nuque et m'assène contre le bitume. Une fois. Mes lèvres éclatent. Deux fois. Za hurle et me vrille sur la route. L'Anze me poursuit. Za me vrille en panique. Za hurle. Personne n'entend. C'est la nuit. La ville est morte. Coule le fleuve de cellophane. Za voit les ailes de l'Anze se refléter dans l'eau. L'eau est sale. Canettes pourries et bouts de bois. Za entend le souffle de l'Anze, le battement de ses ailes. Za bondit sur la buse qui coupe le fleuve. Passe le fleuve. Pénètre la cité. Za attend que mon souffle me revienne sain et sauf. Za respire à nouveau mais sait. La lutte avec l'Anze. L'inférieure nuit infinie. Sait. La nuit des labyrinthes. Sait. La cité des taudis. Sait. Les murs qui dépassent des ruelles. Les toits qui égouttent la misère. Za n'ignore pas le sursis qui pèse sur ma tête telle l'épée de Damoclès une nuit d'orzie et de ripailles. L'Anze viendra m'étreindre et m'étouffera de ses bras puissants. Dans la cité, Za m'enfonce et m'efforce de ne bruite aucun de mes pas. Ici la nuit, tous les bruits sont coupables et résonnent à l'hallali. Ici, les

zens sortent vite en coupe-coupe-macettes et en venzeurs zusticés. Les siens et clébards attendent d'aboyer à mon allure de caravane avant que leurs maîtres ne zaillissent comme des dagues folles. Za n'a aucune sance. Les siens aboyeront de toute façon. Les macettes santeront. Sous la gorze. Sous ma gorze. Za n'a aucune sance. Aucune. Sauf d'espérer la venue de l'Anze. La nuit. Toute la nuit. À lutter avec lui. Il m'étreint et étouffe ma voix. Il m'entraîne. Sutes et effondrements. Nul ne peut nous entrevoir désormais. Le combat de l'Anze se déroule dans l'arène des sans-regards. Les zens défenestrent leurs regards. Ils ne voient rien. Ils referment les volets, se boucent les oreilles. Ils passent leurs yeux à côté de notre samp de bataille. Ils ne voient pas. Leurs zoreilles. Ils n'entendent pas. Leurs sens. Ils ne doutent pas. Ils ne réalisent pas. Za me roule par terre. Za me cogne contre les pierres et les murailles. Ils ne voient pas l'Anze. Ils ne voient pas la lutte avec l'Anze. Ils me disent fou. Le fou luttant. Nu sanglant aux lèvres pétées. Ils rentrent vite pour ne pas affronter mon regard qu'ils ne savent pas reflétant la fureur de l'Anze. Mon regard est regard d'abysses où se taillade la truandaille. Voici l'éperdu quémendant grâce. Voici d'un seul coup l'Anze lui déplantant l'aorte. Mon regard, œil-nervures ensangloté de toutes les désespérances. Inextinguible mémoire de la douleur. Colère en Za a seigneurie et royaume absolu. L'Anze peut tout m'éteindre, me resteront les ténèbres. Touzours. Toutes les nuits. Toutes mes nuits. Za m'y enroule et m'y déroule. Appelez-moi l'Inconsolable, le Veuf, le Ténébreux. Za comprend maintenant. Za vous emmerde. L'Anze me somme prières, Ave Maria, Pater Noster et Anzelus : *Ô Saint Arkanze de la milice céleste, que soient en enfer mauvaiseries et sataniques esprits qui errent de par le monde pour la perte des âmes. Amin. Qui enflammé de zèle brûle les rebelles et les impudents. Amin. Qui exalté de gloire éreinte et décime les insolents. Amin.* L'Anze me somme d'applaudir ses hauts faits. Battre des mains ne les écorce pas. Za bat des mains. Main contre main. Main contre mur. Main contre terre. Poing. Coup. Fêlure. Battre des mains ne les écorce pas. Za te le dit. Za te l'affirme. L'Anze m'immobilise maintenant. Il ne dit rien. Ne se dessouffle pas. Ses ailes battent doucement contre la poussière. L'Anze rengorze mes mots, me les étouffe et me les époumone. Za ne peut pas bouzer. Respirer. Pas une seule goutte d'oxyzène. Pas une seule humeur d'atmosphère. L'Anze m'attrape encore par la nuque et me montre le pays. Vois, dit-il. Vois...

Voici le peuple des *Rien-que-têtes*. Couverts de pustules et de cloaques, leurs corps ne sont plus que lésions et plaies. De leurs peaux, il ne reste plus que des lambeaux fétides alourdis par la poussière et les saletés : brindilles d'herbe ou morceaux de cevelure sur la blancheur de leurs os. Nauséabond mélange de rouze et d'ivoire. Ou plus egzactement de sairs entamées et d'os brisés... D'intact, ils n'ont plus que la tête ! Eux qui formaient le peuple le plus ancien de ces montagnes ; eux qui *avant*, étaient fiers et nobles, beaux et courageux, sazes... Ils avaient eux-mêmes érizé ces immenses portes qui les exilaient entre ces collines, conçu le métal qui les formaient. Ils avaient coulé

le bronze, poli le fer ; et harnacés par milliers sur des lanières de cuir, avaient traîné l'immense ouvrage à l'endroit actuel. Ils avaient commencé par se briser les reins, s'étaient arrachés les peaux, découpé les muscles. Des lambeaux de leurs sairs parsemaient leur chemin tandis que l'attelage broyait ceux qui rompaient le rang et qui cherchaient le salut en rampant entre les zambes de leurs compagnons. Aucun ne resta intact au moment où les portes purent enfin se dresser entre les collines. Mais de les fermer à jamais ne fut point leur désir. L'Anze leur avait promis force, pouvoir et privilèges s'ils parvenaient à cet exploit, mais les voyant ainsi, saillant de partout, il les refoula comme les autres au-delà des battants. Nombreux furent ceux d'entre les *Rien-que-têtes* qui se sentant se mirent à se pendre sur leurs propres lanières, à s'élancer contre les portes et à s'y écraser comme fruits mûrs. Za ricane à les contempler. La soif de pouvoir les avait tant incités à boire fiel et amertume qu'ils n'ont pas pris la peine de sonner un seul instant qu'à gorges béantes ne pouvait correspondre qu'abîme éternel des sources. Ils burent jusqu'à la lie.

Za ricane et l'Anze m'éclate encore les lèvres. Ses ailes battent plus violemment. Il s'envole soudain et m'enveloppe de poussière. Bouzer. Mais Za ne peut. Tressaillir. Mais Za ne peut. Restera ainsi le restant de ma nuit. Raide. Membres et muscles fêlés. Ma douleur à la zambe exacerbée. Mince filet d'eau sous mon dos. Le long de ma colonne. Tube froid qui repart au niveau des hanches. Qui emmène ma poussière. Des rats. Voici des rats. Mouillés des égouts. Puant des restes des hommes. Ils soufflent sur ma peau. Ils soufflent doucement. C'est frais. C'est doux. Ils mordent en lames acérées. Za n'a qu'à subir et fendre soupire. Ils me manquent dans la blessure ouverte de la zambe. Des siens aboient. Les rats s'enfuient. Za a du sang nourricier de la terre. Le froid durcit le sol. Les étoiles percent les tôles des taudis. Les tôles sont rouillées. Quand la pluie tombe, les gouttes rouissent dans les canaux. Cette nuit, il n'y aura pas de pluie. Cette nuit, il n'y aura pas de lune. Cette nuit, il n'y aura pas de nuages. Seules les étoiles. Seules les étoiles. Un éclat de voix soudain. Tout est soudain dans le silence des nuits. D'autres éclats. Une femme qui hurle. Des enfants qui hurlent. Un bruit sourd et des pas qui viennent. L'homme trébuche sur mon corps à Za, mon corps immobile encore, lourd de poussière, sanglant des talons mordus par les rats. L'homme hésite à m'enzamber. Ça ne se fait pas. Même sur le corps d'un fou malade de sa vie. Hé, l'homme ! Za sait. Sait que puant de ta vomissure d'alcool, tu n'as pas osé te purger dans l'amour de ta femme. Tu l'as frappée. Tu l'as cognée. Tu l'as violée. Tu n'as pas zoui. Tes enfants braillaient. Tu as pissé de ta quéquette ramollie. Petite pisse jaune qui ne ziclait même pas. Tu as remonté ton pantalon sans t'essuyer et tu as pris la porte. Tu es là devant moi sans oser m'enzamber ni m'adresser paroles ou insultes. As-tu encore conscience et lucidité ? Sais-tu encore distinguer barbe à Castro et barbe à papa ? Sais-tu encore discerner pubis aux morpions et crâne aux poux ? Tu me vois toutes les nuits. Tu te fizes toutes les nuits. Za sait que tu n'as qu'un pas à m'enzamber pour joindre la buse à ta fuite. Tu marceras sur la buse. Tu

traverseras le fleuve de cellophane. Tu quitteras ta cité de taudis et tu t'enfonceras dans la nuit des éperdus. Tu pourras violer. Tu pourras saigner. Tu pourras égorger, étripier, évider. Mais tu restes là. Devant Za qui ne peut bouzer. Tu me ragardes. Tu m'es fasciné. Tu attends que d'autres éclats fendillent la nuit. Comme ces... Entends-tu ? Ces rires de soulards sous le chorus des clébards errants. Tu bouzes soudain. Tu repars vers ta douce heaulmière que tu violeras encore toute ta nuit. Tu abuses de son mortier – ta quéquette maintenant pilonnée de vigueur. Za entend tout. Za sait tout. Le silence de ta femme que tu combles de ta bite râleuse. Les larmes de tes enfants que tu avaries dans tes spermes frelatés. Za ricane de toi. As-tu rencontré l'Anze ? L'as-tu simplement entrevu ? Za en a assez de penser à toi. Za m'endors harassé. La nuit sur la poussière est une autre enveloppe qui me couvre.

Chapitre 3

Où en diapason avec les propos de notre héros, votre serviteur a préféré couper court quant à la relation complète de l'épisode ci-dessous.

Traversée de ces marais de merdre. Pont pourri. Impraticable. Ne sais pourquoi Za a pris ce raccourci. Une Zambe. Glissée. Entre les planches recouvrant ces merdres traçant le chemin. Rires des gosses. Sales gosses. Za a tiré comme un malade. Rires des gosses. Ma zambe délivrée. La boue a pris ma saussure. Made in Sina. N'ose même pas écarter les planches – complètement écarter, et fouiller, retrouver ma saussure. Boue par toute la zambe. N'arrive même plus à marcer droit. Boue à la plante des pieds. Ça glisse. Et les gosses qui se mettent à courir et à me dépasser, me frôler sciemment. Rires de ces connards. Ils puent. Za sait maintenant de quel pays de merdre ils ont importé ces odeurs de merdre. Made in ces marais de merdre. Tourner le regard vers cette capitale des misères alimentée par ces ordures et ces huiles de vidanze vomies par le marcé, les camions et les caisses merdiques en partance ou venues des provinces. Za te cite : mangues pourries par la traversée, dix heures de route et de canicule ; tas de légumes qui ne partiront pas, sur place décomposés ; cacas de nourrissons prozetés derrière les étals, feuilles cuites de bananier pour papier-cul, après usaze d'enveloppaze d'aliments. Enveloppaze si tu veux. Couvrance. Protectaze et balivernazes. Bouffé. Tu ne sais pas ce qui entre dans ta bouce, qu'importe les mots qui en sortent ! Marais de merdre...

Za te raconte pas la suite de mon histoire de m...

Chapitre 4

Za, planté au bord de la route, invective les passants et les passagers des autobus saisis de son passé qu'ils ne sauraient trop croire véridique.

Za me plante ici, non comme un zendarme en soif de baksisse – Za n'a ni arme au flanc ni sifflet aux lèvres ; non comme un poteau en soif de hauteur – voyez la voûte de mon dos, arquée comme un arc-en-sel tombé par terre ; Za me plante ici, non comme un feu rouze zouant à l'oranze verte déciroulant vos libertés d'anarchie et de bordel ; non comme un aksident oublié dans le bas-côté – carcasse de vos ricesses importées de cez Nissan et Moutsiboutsi ; Za me plante ici comme le sourd silence qui vous creuse ulcère dans le ventre ; Za vous sème des mots muets et déconsonne vos paroles ; Za suis Za ; Za qui sous le ciel d'ici me donne soumis à tous ces pères et maires ; me voici saze et raisonnable ; Za m'azénouille, comme vous ; Za me courbillonne, comme vous ; Za me découille profond, comme vous ; Za reconnaît que princes sont ciel sans limites – feu, ils nous brûlent à trop nous en approcer ; feu, ils nous orphélinent à trop nous en éloigner ; Za demeure sous le menton des puissants, Za me blottit contre leurs poitrines velues ; voici ma soumission, manzez-la ; voici ma reddition, buvez-la ; il n'y a rien au-delà de la puissance – Za a beau scruter le soleil, au bout n'est que l'aveuglement ; Za n'ira plus mettre en trouble la voie publique, Za ne marcera plus en soubversion ni en terrorisme ; Za développera durablement ma capacité de patience – Za fait partie déjà d'un peuple fataliste, ça aide ; et Za fera confiance ; et Za n'aura que foi z'et croyance ; et Za maudira la crise mondiale qui nous a faits, nous fait, nous fera pays émerzeant ; et Za dira oui à la Banque mondiale ; et Za dira oui encore au FMI ; et Za applaudira les zentils investisseurs ; et Za n'insultera pas les touristes qui auront la bienveillance d'essanzer leurs dollars

contre nos sourires ; Za leur promet que ventre-mère, Za le zure, crassat pur et main levée, Za n'ira pas rampouiller le long de leurs frontières, que Za ne clandestinera pas, que Za ne francira pas le tropique du Cancer, que Za restera ici, bien saze et tranquille derrère mon tropique du sida à attendre les dons internationaux et l'aide des pays rices and basmatis ; et quand cyclone sera, Za les baptisera Méline, Hyacinthe ou Séryll ; Za ne dira rien ; Za ne zalouera pas le tsounami des autres qui pose devant CNN, TV5 et lé Zé-8 ; Za gardera ma ferté ; Za avalera ma colère ; Za me restera là planté, non comme un zendarme en soif de voyazeurs – Za n'a pas d'uniforme pour arrêter les voitures ni de barraze pour désigner le bas-côté ; non comme un poteau en soif de minuit – clignote dézà à midi ; Za me plante ici pour bien être de vous ; vous qui de silence êtes d'or ; vous qui d'humilité êtes d'arzent ; vous qui de modestie êtes de bronze, médaillés de la mysaire, rois et reines de la solidarité internationale ; Za suis de vous ; vous au loin, vous êtes comme un seul doigt, ne pouvez attraper de pou ; vous sans moi, vous êtes comme un seul arbre, ne faites pas la forêt ; vous êtes la marmite, Za sera la suie ; vous êtes la ceminée, Za sera la fumée ; votre bouce bâillonnée, Za hurlera à votre place ; Za suis Za, fou des harangues et varangue des imprécations ; Za me donne à vos coups, vous pouvez me lapider – pouvez ! Vous pouvez me dilapider – pouvez ! Za n'a plus rien à perdre dans le fleuve de cellophane, Za n'a plus rien à noyer dans le fleuve de cellophane, Za n'a plus rien à enfanter pour le fleuve de cellophane ; Za a vu tous les plastiques dans la bouce des enfants, les ventres gonflés et les boyaux éclatés ; Za a lutté avec l'Anze, la nuit, toutes les nuits ; Za me donne à vous ; vous pouvez passer (passez !) sans m'écouter ; vous pouvez m'ignorer (ignorez !) sans rien zéter dans ma sébile ; vous pouvez faire comme si (siez !) comme si rien ne vous atteignait, ma bite en l'air et mes lèvres pétées, ma morve en guize de moustace et mon haleine enrobant votre cemin ; regardez-vous : plus Za vous paraîtra invisible, plus Za vous semblera glace, miroir et ombres à vous, mouroir de vos espérances, gouffre de vos dernières aspirations ; regardez-vous, Za me dresse devant vous ; vous ne me connaissez pas ? Za suis Za ; Za inspecte la route, tout comme vous, ministre des inspections des routes et des coupazes de ruban, président des limozazes d'inzénieurs incompetents ; terreur terminator des nids d'autruce ; caucemar des taximen – yes men ! maxi men ! Vace sacrée slalomant dans les embouteillazes ; tsallendzeur outsaydeur des évanzélik'mormons ; ma voix habite le marcé – vous ne pouvez m'ignorer ; Za suis Za ; vous pouvez me klaxonner – claquez et sonnez, Za suis là ; Za était comme vous, agrappé à la vie, vendanzé le moment venu des urnes présidendcelles ou lezislatives ; Za avait mon boulot – prof que Za était ! maître de vos rezetons ! Za me rit de vous ; Za a ri également quand ILS m'ont interdit de cours ; Za disent-ILS corrompt vos zenfants de la patrie ; Za leur apprend la liberté mauvaise, de celles qui les font descendre dans la rue, de celles qui les font hurler face aux minitaires, de celles qui les font penser et de ne pas simplement croire, croire, croire, croire, croire comme vous le

faites, vous, croire, croire à vos pairs et maires, croire à leurs promesses démoncratiques – ha ! tout est transe pas rance ! Vous comprenez ça ? Transe ! Pas rance ! Za rit de mes yeux de mots, c'est nul n'est-ce pas ? Za vous zette pile mes maux à la face ; Za ne vous les enterre pas vifs dans la désillusion ; Za vous les arranze délicieux, piquants ou pohétiques, baroques, lyriques ou cyniques, grinçants – rincez-les à vos salives ! incohérents, débiles, sans intérêts – tournez la paze ; Za vous le dit ; Za m'était retrouvé à la rue ; sans élèves, sans classe, sans salaire ; vous me reconnaissez là ? – regardez-moi bien ; Za était le maître de vos rezetons ; Za a enseigné *La sute*, *La peste*, Za a connu la sute et la décéance, Za suis une peste maintenant ; Za a continué à enseigner – à la porte du lycée, devant la grille, entouré de mes élèves ; Za a vu les minitaires refouler mes mots dans ma bouce – à coups de canon, à coups de crosse ; Za était là comme auzourd'hui, très en raze couleur sang, raide comme une tize de fer plantée dans le béton ; Za a perdu la parole ; Za a perdu longtemps la parole ; cez moi, mes élèves me ramenaient ; cez moi mes élèves me déposaient auprès de ma femme ; elle aussi avait perdu la parole ; elle aussi se fizait comme une tize plantée dans le béton ; et vos femmes à vous maintenant ? Se fizent-elles ? Quand vous ramenez votre paie – deux cent vingt mille francs ! ça sonne bien n'est-ce pas ? essanzés près de l'ambassade, ça donne bien vingt euros, non ? Deux feuilles de dix, une feuille de vingt ; Za préfère les zeuros quand c'est en pièces de cent ; ça sonne et c'est plus nombreux ; mais ici, personne n'a ; les pièces ne francissent pas les frontières et les bureaux d'essanze ; espérez, mes amis, espérez encore ; le riz coûte-t-il cer ? Président ira voir James Bond mondial et dira hé ho ! et le riz sera ; Za me plante ici pour louer les efforts du gouvernemanta ; Za les respecte nos conseils de ministres qui ne comptent ni les zours ni les nouits ; fleuves qui coulent n'attendent pas le vent pour les pousser à la mer ; fleuves qui coulent ne prétextent pas la nuit pour souffler ; dans le noir ils trouvent le cemin ; ils se faufilent ; ils s'insinuent ; ils contournent ; ils grondent ; ils hurlent ; et si parfois, ils s'assècent, ce n'est point pour disparaître ; ils sont dans les profondeurs de la terre, sous leurs lits caillouteux à se rassourcer et à se gonfler ; ils zailliront en cascade et plous rien ne rasistera à leurs fougues, ni pauvraté ni mysaire, ni corruption ni destabilisation ; les zoppozants n'auront plus qu'à capoter – kapouf ! dans leur médiocratie ; et vous peuple, vous aurez le riz et le lait, le miel et le bien ; Za suis Za qui vous le dit ; croyez-moi ; si vous me voyez là plantané sur votre route, c'est pour zouir du goudron qu'on n'a zamais eu, humer l'odeur de Colas qui broie le ciment, voir vos zenfants zouer sur le trottoir et courir vers les touristes qui ne recignent zamais à partazer ; croyez-moi ! Za me plante là zusqu'à ce que la nuit me déracine et me livre à l'Anze. Avez-vous vu l'Anze ? Senti la bourrasque de ses ailes ?

Complainte de Za

La Pluie.

Za rappelle à La Pluie qu'elle aimait zouer avec mon fils. Bien avant que Za n'habite le long du fleuve de cellophane. Rappelle-toi, La Pluie ! Tu étais fille des eaux qui fuyait le soleil

Soleil. Soleil

Tu prenais mon fils dans ta sute déluzéenne et vous rouleboulez vers les lieux les plus bas ; il vous fallait – fallait, les lieux les plus bas

Rezoindre les eaux loin du soleil

Soleil. Soleil

Stagner dans les ombres et mourir dans les terres que vous avez remplies de vous et là doucement parler à la mélancolie et aux pleurs ; les larmes vous sont cousines ; et vous sussotez

Tombe, tombe La Pluie

Za partait sur les traces de mon fils, Za le retrouvait là endormi dans la boue, sous des racines longues qui ont soulevé l'arbre

Ô Dame Pluie, fille des eaux qui fuit le soleil, Za pleure maintenant, ne sait plus trop ce qu'il faut me faire

Chapitre 5

Où Za, gorgé de barbarie, affirme avoir vu un homme émerger des limbes pour arpenter les ruelles de la ville, malgré les mots de l'Ange qui dressent portes et frontières de ténèbres.

L'Anze est là qui m'attend les zenous repliés dans ses ailes. À ses côtés, le peuple des *Rien-que-sairs* aux agapes sublimes. Les *Rien-que-sairs* n'ont plus de peau, n'ont plus que la sair. Leurs veines, nerfs, muscles pendent comme des lanières griffées, s'accrocent à leurs sairs comme de la morve effilée qui ne tombera jamais. Ils fouillent dans les ventres de leurs victimes – femmes pleines, femmes porteuses, et y déracinent les embryons encore zesticulant. Ils les décirent et se les partagent. Émus. Aimants. Comme recevant la manne des dieux. Za m'interdit de les rezoindre. Za m'interdit l'enivrement qu'ils me promettent. L'envie devenait alors irrésistible, seule raison de mon existence. Une envie de quitter ces lieux – *quitte Za, quitte, panique, une envie de francir ces montagnes dressées par l'Anze au milieu de la ville et des taudis*, et me trouver de l'autre côté ou au-delà de ces portes de fer érizées par les *Rien-que-têtes*.

Za assiste souvent aux agapes de ces êtres infâmes. Bien souvent, Za prend conscience de notre infime différence. Et Za ne bouze. Ne me contente que de la vue de ces doigts ensanglantés qui puisent dans ces ventres ouverts. Et Za fouille avec eux. Za ne comprend pas la longueur de mes bras qui me font francir tout le fleuve de cellophane. Za me sert. Soumis et servile à mon désir. Il me semble alors entendre le cri des embryons parmi les longs grognements satisfaits des ripailleurs. Mais Za me raisonne. Les cris des embryons ont été étouffés au moment même où les mères ont été éventrées.

Za m'éloigne vers les portes et me met à longuement méditer sur leur solidité.

Un brouillard vient souvent emplir ces lieux, un brouillard de soufre et de douleur qui m'oblige à me craquevriller. L'Anze azite alors ses ailes et traverse le samps des misérables corps des *Rien-que-sairs* rampant vers lui. Rampants qui le supplient d'écraser leurs figures. La seule sance qu'ils ont en effet de décampouiller de ces montagnes est de provoquer sa pitié et de fléchir sa haine. Pris de remords de leur avoir causé tant de douleur, il baissera son regard et délivrera. Un seul regard suffit. Un seul. De mon existence, de toutes mes nuits, Za n'a assisté qu'une fois à ce miracle. L'Anze effleura la face d'un *Rien-que-sair* et ploya aussitôt le zenou. Le *Rien-que-sair* prit sa place et comme mû par une force nouvelle se redressa nu au milieu du brouillard. Il disparut. Au-delà des portes. Au-delà de ces montagnes. Za sait qu'il marce cet homme. Nu. Il traverse la ville. De long en larze. Il ne s'arrête zamais. Il marce. Za l'a rencontré un zour. Za lui a dit : « Za a vu comment l'Anze t'a écrasé la figure, Za a vu comment tu t'es redressé nu et comment tu as disparu dans le brouillard qui mène au-delà des portes et des montagnes. » Il s'est arrêté de marcer, il m'a regardé, il m'a dit son nom et il est reparti. Il est Ratovoantanitsitonjanahary.

Za regarde l'Anze. Il me sourit. Za ne luttera pas ce soir. Za me laissera faire. La douceur de ses ailes. La tempête que lèvent ses élans. Za verra les *Rien-que-têtes*. Za verra les *Rien-que-sairs*. Comme eux, me verra cogner contre les portes et m'engloutir dans les montagnes. Troupe maladroite qui processionne dans ces contrées où les toits des taudis ont pris sol herbeux pour nous soulazer la marce. Za ignore la raison qui pousse l'Anze à nous exiler sur ces terres. *Songes*, hurle-t-il en nous repoussant. *Songes et mensonges*. Les mots vrillent nos esprits qui semblent de suite flotter dans la moindre des brises. Les mots nous tourmentent tant que nous ne sommes plus que tourbillonnements, zéphyrs fous oublieux de leurs douceurs initiales. L'Anze nous empale sur ses lances, nous éclabousse de sa haine avant de nous recouvrir d'un immense voile d'obscurité qui glacial colle à nos peaux, brûle nos épidermes. Les corps des *Rien-que-têtes* et des *Rien-que-sairs* qui n'ont pas pu se délivrer des paroles maudites se désagrèzent alors sur les flancs des montagnes et égouttent leurs biles et leurs sangs noirs dans le sol herbeux des toits des taudis avant de rezoudre le fleuve de cellophane. *Songes et mensonges*. Nous nous précipitons dans les plaines. Ventres à terre et lovés sur nos êtres, nous nous regroupons et nous entassons dans une peur immémoriale où seuls nos souffles et nos haleines surnazent. Nous ne nous souvenons plus de nos corps. Nous ne nous souvenons plus de nos âmes. Les paroles faussent à zamais ceux qui errent encore dans leurs consciences. Il nous faut l'oubli – l'oubli de nos propres existences. Il nous faut l'effacement – l'effacement de nos êtres. Les mots se déversent dans la plaine et soufflent les plus faibles. Nous rêvons de membres fízés. Nous rêvons de pierres froides. C'est ainsi que quelques-uns d'entre nous réussissent à retourner dans le sein de la terre et à ensemencher notre mère. Ils deviennent racines sans pareilles, plantes

épineuses où les ombres viennent se pendre et s'accrocher en nombre. Les ombres sont les seuls êtres de ces contrées que l'Anze redoute. Elles sont paraît-il insensibles à la parole. Que Za ne donnera pour acquérir cette puissance ?

Les ténèbres s'emmurent dans nos montagnes. Les mots de l'Anze se sarzent d'amertume. Ils sont lourds comme plomb, noirs comme obscurité. Les mots de l'Anze résonnent sur les portes et se répercutent dans les montagnes. Des hyènes ricanent en les avalant. Des ombres flapies. Des infâmes effeuillés. Certains les reprennent dans leurs gorzes, les recrassent et s'en servent pour tenter d'éventrer leurs proies. Et percer leurs pustules. Et forer touzours plus leurs ulcères. D'autres espèrent en pourrir et en mourir encore. Aucun pourtant ne réussit à s'en emparer définitivement. Les mots de l'Anze se décomposent dans l'écho des désespérances et nous aliènent dans des vertizes sans nom.

Les ombres sussotent à mes côtés, ourdissant quelque plan pour venir à bout de l'Anze. Il est question de fendre les toits des taudis et de s'effondrer dans les foyers. D'autres souffles qui ne volettent qu'au loin se rapprochent – sombres papillonnazes sur la peau de la nuit et qui s'abattent sur les flancs des montagnes. Ils razent le sol et sondent les esprits que nous y avons perdus. Les ombres les déciquettent tandis que la sourde peur s'installe en nous. Les souffles investissent nos sairs. Les souffles oppressent nos poumons. Et nous désirons le zour. Et nous désirons le soleil.

Soleil. Soleil

Za n'arrive pas à détacher mon regard des ripailles des *Rien-que-Sairs*. Ils n'ont pas à naître les embryons qui nourrissent. L'Anze ne me quitte pas du regard – que Za bouze et il ziclera dans l'instant. Les ombres me rampent dans le corps et me rendent au vide. Za n'est plus de ce monde que pierre noire qui absorbe tout

pierre noire où pénètre la nuit – de cœur n'a plus ; ombres visitant les ténèbres – du vide, elles en font leurs corps

macabres

ballets des *Rien-que-sairs* que le vent transperce – ils se pendent sur les gouttières des taudis

racines émerzant du sol – n'ont plus qu'à percer le ciel

Chapitre 6

Chapitre que je ne peux que vous déconseiller, ô cher lecteur, Za revient sur sa prétendue torture, ressasse encore et toujours la mort de son fils. Il ne s'y passe rien qui fasse avancer significativement cette histoire.

Avoue Za ! Tu as envie d'y habiter ! Tu crèves d'envie d'y habiter. Tu rêves ta vie d'il y a – ha ! bien trop longtemps déjà ! Seulement, tu n'habites que les rails, salement. Tu es crasse. Tu crois comme ça dedans encastrier ta carcasse ? Faire partie des meubles et te parfumer à l'encaustique ? Ne plus bouzer du lit – craindre pour ta place si la pisse te bouze le cul et t'éloigne vers les toilettes ? Ça Za ! Ça se voit dans le silence qui clôt tes lèvres. Tu ne dis rien. Tu as trop plaisir à humer l'odeur du goudron saud. Tu as trop plaisir à entendre les rires des ouvriers. Tu es content. Dis que tu es content ! Za suis content. Za aime entendre les rires des ouvriers. À Za pourtant n'ira aucune pierre et brique. À Za n'ira aucune poutre et colonnade. Or Za est content malgré la sance passée. Za pouvait. Avant. Za avait. Avant. Il n'y a plus rien maintenant. Za a pensé. Trop. Za a parlé. Trop. Za a espéré. Trop. Za te dit : « Même quand tu as l'espoir, Za, ne le dis pas à tes yeux, ils te trahiront ! Ne le dis pas à ta bouce, elle le confiera à ta langue. Ne le dis pas à tes pensées, ils le couleront dans tes soupirs. Va zuste dormir et aie des sommeils azités. Prends ta macette et tue le monstre de ton caucemar – bête ventrue qui roule en quat'kat, costard gonflant sans corps qui claque au vent. Après, oublie tout. Cette nuit, tu n'as pas rêvé – tu es tombé comme du plomb dans le feu braise qui emporte les souvenirs. »

Tu ne veux plus revivre, n'est-ce pas ? C'est mieux ainsi. Le long de ce fleuve de cellophane. Tu ne fais plus partie de la vie. Tu peux hurler – tu

peux ! Tu peux crasser – tu crasses ! Tu peux te monstrier et exhibitionner ta mysaire – tu t'étales ! Le monde ne te voit pas. Cette plaie. Purulente. Cette plaie. Éclats de bambou qu'ILS ont enfoncés dans ta zambe. ILS riaient. Éclats qui te décirent encore à tous les pas. Lames en toi Za. Et ta zambe qui gonfle, dure comme pierre – regarde-toi donc ; vois comme tu marces ! Za ! Tu ris ! ILS t'ont poussé à coups de crosse. Des coups dans le dos. Des coups dans les zenoux. Des coups sur le crâne. Insultes qu'ILS te lancent – *con de ta mère ravagé par ta langue, tu oses encore parler ? Salive pisseuse que tu as dans la bouche, tu pues avant même de l'ouvrir, ravale tes mots.* Mais Za parle encore n'est-ce pas ? Ce n'est pas grave, personne n'a à m'écouter. Les zens passent sur ma buse, m'écarte de leurs passazes. Za leur donne un mot qu'ils ont à oublier. Ma tribune s'érise et se mire dans le fleuve de cellophane. Za ramasse mes mots parmi les détritiques que le courant emporte. C'est déjà ça. Du moment que Za ne ramasse pas un enfant avec du plastique dans la bouce. L'enfant aimait la pluie. Il voulait sortir de la maison de cellophane. Il voulait glisser sur les rails mouillés, sur les pierres mouillées, sur le chemin mouillé. L'enfant prenait un carton, il glissait. Le carton se décirait déjà – mille morceaux, mouillé. L'enfant pleurait. Za lui donnait un pan du toit de cellophane. Il glissait. La femme à Za criait. L'enfant glissait vers le fleuve de cellophane. Elle le rattrapait par le bras, n'oubliait pas le pan de toit qu'elle remettait en place. Il y avait des trous maintenant. Nous avions mieux aperçu les étoiles. L'enfant dormait par terre. La terre était mouillée. Za avait beau remettre l'enfant sur la natte d'osier, il se retrouvait toujours par terre. La femme à Za avait beau l'étreindre pendant la nuit, l'enfant se retrouvait toujours par terre. Il fallait l'attacher contre sa mère, le bander sur elle. Mais il savait comment faire. La bande zisait par terre, lui à côté. Za avait dit à ma femme : « La terre lui est douce. Lasse-le donc... » La femme à Za n'avait jamais accepté. Elle l'avait amené auprès de la blanche de l'ONZé. L'enfant avait eu sirop et comprimés. Il avait bu puis avait vomi, cié ses vers. Par terre. La souillure était sur lui. Tous les jours. La femme à Za avait emmené l'enfant auprès de la sorcière du fleuve. Avait attendu la nuit. Emmené du rhum, du zinzembre et du miel, de l'arzent, du gros sel et une culotte neuve. Elle avait eu bout de bois à brûler, bout de bois à mâcher broyer crasser sur le corps de l'enfant. Elle avait eu à ramasser terre mouillée, boue compacte à enfouir dans l'oreiller. L'enfant n'allait plus à terre mais bientôt, il n'y eut plus de bout de bois à brûler, bout de bois à mâcher broyer crasser sur le corps de l'enfant. Za n'avait plus de rhum, de zinzembre, de miel, de l'arzent et de gros sel. L'enfant retourna à terre, étreignant son oreiller rempli de terre. Za avait frappé mon enfant. Mon fils. L'enfant avait disparu. Za ne l'avait retrouvé que près des rizières enserrant la ville, loin des rails et du fleuve de cellophane. Za n'avait plus frappé mon enfant. Quelle main pouvait déjà tourner le destin ? La vôtre qui me poussez là sur ma buse ? La vôtre qui hélez là tous les bus qui passent sans vous prendre ? La vôtre que vous branlez là le long de vos zambes inactives ? Main de fer, promesse de guerre ; main de

verre, promesse d'éclats ; main d'arzile, soif de relevailles. Main de plumes, rêve de caresses. Za rit de vous. Za vous emmerde. Za n'avait plus frappé mon enfant. Za rit de vous. Eskuza-moi. Zatez-m'en zencore de vos inestimables postillonnazes, livrez-moi-z'en de vos zoutrazes, dénoncez-moi zencore pour qu'ILS me frappent à la racine des pensées. Voici comment ILS s'y prennent si vous ne le savez pas déjà. Za ne l'avait zamais raconté à ma femme, à mon enfant. ILS parlent ILS parlent ILS parlent ILS parlent ILS vous insultent et vous oblisent à les écouter ILS vous assènent les zoreilles d'un coup de crosse pour que vous entendiez mieux disent-ILS, ILS rient. Vous n'entendez plus que la douleur et ILS parlent encore ILS parlent encore, vous n'entendez plus ILS prozettent leurs salives dans vos zoreilles ILS prennent vos doigts et vous hurlent Rince connard ! ILS vous enfoncent le doigt dans votre trou du cul cérébral qu'ILS vous disent Ta cervelle, tu vas la chier par tous les trous du cul de ton corps ! ILS vous déséquilibrent, vous tombez ILS vous écrasent la poitrine d'un coup de talon, vous suffoquez, vous cercez vos poumons ILS vous écrasent le cœur du même talon, vous perdez le souffle, vous ne voyez plus rien ILS hurlent Parle connard, pense maintenant ! ILS vous mettent debout, vous tombez presque ILS vous soutiennent ILS vous montrent qu'ILS ont doigt sur la détente ILS vous enfoncent le canon dans la bouce ILS cercent vos dents avec le viseur ILS tournent et tournent et tournent le canon, le viseur casse vos dents, blesse votre palais, meurtrit votre langue, votre langue est celle qui résiste le mieux, elle s'esquive, elle repousse, mais ILS savent qu'elle résiste la langue, le canon l'accule et la repousse vers la gorze, vous avez peur d'avaler votre langue – et le canon avec ; vous bougez la tête ILS vous la maintiennent ILS disent doigt sur la détente Tu bouges encore et mon canon te pissera dedans ! Vous ne bougez plus Parle maintenant qu'ILS hurlent, avoue ! Mais vous ne pouvez parler canon dans la bouce, langue soumise à l'arme froide et nerveuse ; vous sentez une saleur entre vos zambes, vous avez fait dans votre pantalon ILS ressortent l'arme de votre bouce, l'air dégoûté ILS vous enfoncent l'arme dans le pantalon souillé ILS cercent votre trou du cul Tu avoues donc de ce côté-ci de ta bouche qu'ILS disent ; ILS vous tiennent à plusieurs ILS vous enfoncent le canon dans le cul, le viseur vous décire, vous saignez dans votre merde Arrête de saigner, tu salis mon arme ! ILS arracent l'arme de votre cul, vous avez plus mal encore, vous tombez ILS vous relèvent et vous remettent le canon au nez Sens l'odeur de ta merde et de ton sang ! Mais c'est l'odeur de la poudre à peine perceptible que vous auriez aimé sentir – à bout portant, pour en finir ; vous pleurez et vous n'avez plus qu'un mot *pourquoi, pourquoi, pourquoi*, vous comprenez d'un coup qu'ILS n'ont nul besoin de vos aveux, qu'ILS veulent simplement que vous vous taisiez. De vous-même. De par la racine de vos pensées. Vous savez que tout ne sera plus comme avant. Que vous ne pourriez plus tout dire. ILS vous laissent là à vous pleurer. Za vous le dit oui, Za vous le dit...

Chapitre 7

*Comment, dans les pas de cet homme qu'il nomme
Ratovoantanitsitonjanahary, Za divague dans la ville, fuyant
les rafles avant de se river net sous les chants d'une femme
surgie de nulle part.*

Ratovoantanitsitonjanahary a de grandes zenzambées, il marce nu ; Ratovoantanitsitonjanahary, quand il marce, zette son regard au loin sans le reprendre ; il ne voit rien, ni la route ni les zens – qui d'ailleurs lui ouvrent le passage ; il passe et repousse tout – les mendiants, les marsands, les passants et les éparpillés, les revendeurs, les voleurs, les étals et la ville, l'horizon ; il découvre les portes et les montagnes ; il rit ; il s'arrête ; il rit sonore et son corps est spasmé ; il bande, sa verze s'affole ; les zens se décirculent espressément, ils ont peur ; ils ne regardent pas ; ils ne voient pas les portes qui fument et les montagnes qui résonnent des pleurs des *Rien-que-têtes* en plein ghettodrame ; Ratovoantanitsitonjanahary rit encore, il emplît toute la place ; il ramasse un gros pavé oublié là, il vise les portes et l'obus fuse de sa main ; les portes résonnent, l'onde de soc atteint le marcé, des vitrines esplosent, des cris s'élèvent ; un homme s'égare la tête en sang ; Ratovoantanitsitonjanahary part soudain.

Za le voit traverser la place sans hésiter ; Za le voit traverser la rue sans tenir compte des caisses merdiques qui peuplent sa capitale-ci ; il prend les escaliers de pierre. Presque en haut, à zenoux, un homme en robe blanche attend qu'il le frappe ; Ratovoantanitsitonjanahary lui assène une zifle qui l'envoie vingt marces plus bas ; l'homme se relève en se martelant la poitrine, il remonte à zenoux ; un groupe de touristes se fize et perd la parole, ils regardent fascinés le corps nu de Ratovoantanitsitonjanahary ; leurs regards

vont de son visaz à son énorme bite tombante ; le visaz est manzé par la barbe – et ceveux et saleté ; la bite, posée sur les poils rouziz par la poussère, désigne la terre – le gland irritant continuellement une plaie noire à l'intérieur de la cuisse ; Ratovoantany, Ratovotsito, Ratovotsitonjanahary continue son chemin, passe la place de l'indépendance – Za vous le dit, votre indépendance n'est que de la merdre saude servie salée par la mère-patrie, vous vous dites indépendants mais vous ne vivez que par la dette qu'elle vous fourgue à tout va, aides internationnales qu'elle vous nomme ça, investissements des brailleurs de fond, vous aurez dix, vingt zénérations à payer encore et encore ; Ratovoantanitsitonjanahary se dirize vers l'hôtel du Louvre, il ne francit pas la rue, les viziles l'arrêtent ; ils savent comment faire, ils l'attrapent par les couilles et Ratovoantanitsitonjanahary hurle comme un porc ; il contourne l'hôtel – tout au fond, le palais présidensel qu'il oublie ; il prend vers la poste, s'arrête d'un coup à son niveau ; s'ouvre la rue principale de la Terre-que-l'on-a-relevée – Dior, Sanel, Perle de l'Indien ; Ratovoantany, Ratovotsito s'annonce par son rire sonore ; de part et d'autre de la rue, les viziles sortent des bizouteries – haie d'uniformes tout le long de la rue, ils enlèvent leurs gants, font craquer leurs phalanges ; Ratovoantanitsitonjanahary s'élance au milieu de la rue, affole les voitures, dérègle les klaksons – il rit ; la première voiture parvient à l'éviter, la seconde finit sur le premier vizile qui bondit sur le capot ; la troisième le refoule vers le trottoir d'en face où aussitôt le cerbère y assermenté l'attrape par les couilles et le fait hurler ; il lasse quand Ratovotsito n'en peut plus. Ratovotsito, Ratovoantany qui passe de l'autre côté pour se faire encore entesticuler ; d'un trottoir à l'autre, il traverse ainsi la rue – de tenaille en tenaille, dans un grand bazar de carrosseries et de malédictions ; redoutables tenailles dizitales qui lui retournent le ventre

en fin de rue aurifère, ruine de Ratovoantanitsitonjanahary, il ploie les zenoux, il vomit, tombe et retombe fœtus nu

il me regarde et me dit son nom ; il est Ratovoantanitsitonjanahary ; Za entend les rires des *Rien-que-têtes* et le bazar des *Rien-que-sairs* ; des coups sont portés sur les battants ; les ailes de l'Anze ombragent d'un coup les montagnes, les rires s'éteignent, le bazar

tout rentre dans l'ordre, les voitures dans la rue, les viziles dans les bizoux et Za près de Ratovoantany qui lui demande de se relever maintenant – tu as pu quitter les montagnes, Ratovotsito, tu as été effleuré par l'Anze, lève-toi et marce ! Mais Ratovotsito n'entend rien ; il vomit encore. Encore et encore.

Za me lève plein de son vomi, Za sait que bientôt viendra la rafle – assainissement de la ville, financement de la Banque mondiale ; les viziles appellent leurs maîtres, leurs maîtres appellent la commune, la commune appelle la rafle, la rafle appelle des corps zetés en membres contusionnés ; et de l'humiliation, le voyaze ; et le débarquement – contemple le ciel, les plastiques volent et enzolivent le ballet des corbeaux ; ce n'est pas une rafle ILS disent réinsertion sociale, réadaptation urbaine ; zone de réintégration

rurale, villaze de reclassement, accueil des plus démunis ; la capitale est belle touzours après les rafles ; pape viendra – applaudira ; président des rapubliques viendra – saluera, oubliera le passé, tout ce qui nous désunit, les crimes coloniaux et tout ça, répressions, tortures et petites incompréhensions historiques, pour ne scrutailler que le futur plein d’avenir ; croix rouze viendra – sugzérera ; zournaliste viendra – relatera le bain de foule du représentant de l’institution éternationale supervisant la mise en place des prozets et la bonne tenue des travaux entrant dans le cadre des accords de coopération paraphés précédemment par les deux gouvernements ; Za m’éloigne et murmure encore le nom de Ratovoantanitsitonjanahary, il ne m’entend pas ; un brouillard fin vient l’envelopper doucement, il commence à disparaître dans la terre ; Za m’enfuit vers la ville basse si lourde de la peur soulevée de ma course ; des zens se retournent, tombent presque ; des zens s’écartent – le souffle coupé, les yeux fermés ; Za dévale le pavé glissant ; Za connaît toutes les marces des trottoirs, celles qui tanguent et celles qui dérobent les pas, celles qui vous les rendent et vous propulsent, celles qui sont neuves et sont plus courtes – traîtrise à la mémoire des zenzambées vite foulées aux sévilles ; Za francit les premières rues de la ville basse – place du 29 mars 1947 ; il y a de plus en plus de zens ; Za sait qu’il ne faut pas y courir – un tacle au travers de la course, vous tombez, vous êtes acevé, mise à mort de république bananière (que donc vous a fait la banane pour que vous la traîniez ainsi dans le tyrannique et le barbare ?), des coups vous tordent et vous paniquent, vous voulez rentrer dans la terre mais les talons zécrazeurs ne vous sont pas assez enfouisseurs, vous rêvez de terre molle et de tombe ouverte, votre crâne éclate sur la saussée, un citoyen vaguement lambdaïque trouve un bidon d’essence d’Elf Aquitaine et vous en arrose ; l’odeur vient avant l’étincelle ; vous embrasez avant que ne craque l’allumette ; et les zens s’écartent et vous cramez ; l’odeur de l’essence ne masque pas celle de la sair brûlée ; Za sait tout et cela mais Za court encore ; Za pénètre dans le tunnel ; à l’autre bout la délivrance, il faut alors freiner l’allure, ci-droite le ministère du Commerce, à son bas le zardin présidensel et sa vizie à la kalaknikof ; tout en face le lac aux zakarandas où triomphe l’Anze noir : il est là au milieu du lac, debout sur son monument aux morts, Za a trop peur de lui.

Za marce lentement et traverse la rue : les murs présidensels et barbelés ne supportent pas qu’on les lonze, qu’on les tousse ou qu’on les grafittise – par exemple : à *bas notre président bien-aimé* ; là dans ce zardin présidensel avait péri *Le-grand-sourcilleux* qui plus haut dans l’hôtel des blancs et des putes n’avait pas obéi à halte-là, haut les mains, ne bouze plus disent-ILS ; mais l’Anze d’en face avait l’œil et m’avait tout raconté pendant qu’il luttait avec moi : *Le-grand-sourcilleux* avait été traîné là dans le zardin et abattu comme un sien enrazé avant que son cadavre soit donné sans autopsie à la terre.

Za marce le long du lac – fleurs de zakaranda me sont douces sous mes plantes nues ; l’Anze debout sur son monument se reflète dans l’eau et

m'observe cheminer vers Andavamamba ; il me faut derrière mon ombre laisser le lac, laisser le tribunal où l'on ne zuzé jamais l'assassin qui part en guerre – il a loisir de meurtres patriotiques et de saccages héroïques ; Za doit laisser les eaux stagnantes des rues d'Ambodinisotry – bientôt elles ne stagneront plus, les routes sont déjà en marche, les goudrons bien saufs, les bulldozers piaffent à raser toutes ces maisons en bidons vilains, les ouvriers sont bien formés en compétence aux normes internationales, tout est prêt ; Za rejoint bientôt les murs de l'école normale – maudite maison où zens rebelles et étudiants grévistes se tapissent et pilulent comme des rats ; là l'Alliance française de la mère-patrie – qu'est-ce qu'elle fout dans cette zone poussée alors qu'avant elle trônait au bout de la rue de la Terre-que-l'on-a-relevée ? Pauvre France ! Ici commence le fleuve de cellophane ; Za perçoit ma busse tout au fond, une femme y est assise, elle saine.

Interlude (1)

Chant de la femme

La terre est sèche mon homme, et les traces de tes pas m'ont à nouveau dispersée. Dispersée sur ces chemins de dérive. Dispersée sur ces routes de perdition. Je m'effeuille de tant d'amour qui s'envole. Je me démembre de tant de toi qui me manques. Ratovo ô Ratovoantanitsitonjanahary.

Ils me disent t'avoir reconnu. Ils me disent t'avoir accueilli. Pour une nuit seulement. Pour toute une nuit déjà. Tu cachais ta blessure, me disent-ils encore. Tu cachais mal ton orgueil. Bois de rose enfoncé dans la chair. Blessure noire tout près de la verge. Purulente. Gangreneuse. Repose-toi, me disent-ils. Repose-toi donc. Ils me déroulent une natte. De celles que l'on n'ouvre que pour les filles du ciel. De celles que l'on n'étale que pour les belles étrangères. Mais je ne danse que sur ma natte d'affliction. Je ne danse que sur la peau de ma douleur.

– Soandzara est mon nom. Soandzara...

– Nous le savons, mon enfant. Ton homme délirait de toi. Dors maintenant. Dors...

– Qu'a-t-il dit dans son sommeil ? Qu'a-t-il raconté ? Dites-moi...

Paroles prises à l'ombre, disent-ils, ne supportent pas le jour. Quelle tristesse s'étend plus que la mienne quand mes jours s'égrènent dans l'obscurité de ton absence ? La terre est sèche, mon homme, et les traces de tes pas m'ont à nouveau défeuillée sur ces chemins de dérive. Ils me déroulent une natte. De celles que l'on n'ouvre que pour les filles du vent. De celles que l'on n'étale que pour les fleurs éphémères. Mais je n'embaume que l'ombre passant, je n'irise que la brume s'évaporant...

Je m'étends sur la natte, ô mon homme et j'attends de franchir les murs d'ombre qui t'ont captivé.

Ils vont, me disent-ils, retrouver les leurs et me laisser seule. Ils

disparaissent, fin brouillard tombant en rosée, toile de rosée se déchirant sur le vol d'un papillon, voici l'oubli dans l'éclat du jour...

La terre est sèche, ô mon homme, j'ai rouvert mon ventre mais plus jamais ne reviendra s'y réfugier celui qui a choisi de vivre entre ronces et poussières éternelles.

Chapitre 8

Près de sa buse, toute la nuit, Za espère le départ de la femme. Comment il quitte l'endroit précipitamment pour tomber à nouveau sous l'ire de l'Ange.

Za ne connaît pas cette femme. Za la répudie de mon chemin. Qu'a-t-elle à dresser plaintes acérées, douleurs lancéolées sur mon passage ? En toute vérité, elle sante en vain ; elle sur ma buse n'est qu'algue inutile autour de ma pagaie – Za vous le dit, l'algue parure de l'eau n'est que détritiques dans la pirogue, la voix insigne de la gorge n'est qu'échos errant dans la montagne. Cette femme peut bien sante – qu'elle sante ! Elle peut bien pleurer – qu'elle pleure ! D'elle, Za m'en bat les couilles pour lui préparer mon omelette. Za ne lui viendra pas en consolade. Za me tiendra loin. Elle ne me verra pas. Elle ne m'apercevra pas. Za attendra qu'elle parte. Za attendra ici, blotti derrière le bac à ordures. Que tombe la nuit – qu'elle tombe ; que rampe le froid – qu'il rampe ; Za ne bouzera pas. Les zens passent, ils ne me voient pas. Les voitures. Les bus et les taxibés. Les sarriots tirés par les damnés du marché régional – ils ont tonnes de bois dans leurs sarriots, ils ont tonnes de riz dans leurs sarriots, ils ont tonnes de ciment dans leurs sarriots, ont-ils tonnes de muscles dans leurs bras ? Le jour enfin, le jour passe son tour. Za ne connaît pas cette femme. Regarde-la. Elle sante toujours, elle assise sur ma buse ; une passante lui a couvert les épaules d'un paréo. Elle se balance. Elle n'arrête pas de sante. La nuit s'en vient en ombres et ne scintille que sur les nénuphars du fleuve ; moi, Za, Za a vu également les cellophanes s'étaler comme des nénuphars et marauder un peu de son scintillement. La nuit est là ; les enfants de la cité Hectare zettent les ordures dans le bac, un trop petit ne parvient pas à soulever, il zette à côté – presque sur moi, il ne me voit pas, ils ne me voient pas. Les bus passent vite. Za sait que Za doit partir. C'est l'heure de la meute.

La meute avance en rang serré. La meute surzit de nulle part. Elle investit le bac à ordures. Za doit partir mais Za ne peut pas, ma buse est encombrée de femme qui danse des plaintes acérées et des douleurs lancéolées. Za reste alors que la meute est déjà là. La meute farfouille dans les ordures, me soupèse. Za n'a rien à voir avec elle. Za n'apprécie pas les fonds de banane dans leurs peaux éplucées – peaux de banane farcies à l'os de poulet broyé, festin de riz cantonné à la poubelle. La meute s'affaire en silence puis repart comme elle était venue. Dans l'ombre de la nuit. Le long des portes qui ferment les montagnes. Bientôt, l'Anze prendra son dû et prozettera l'un d'entre eux. La meute aura des cris dans le ventre. Et des décirures. Et des blessures. Mais ça n'est pas grave du moment qu'elle crève en silence.

Za rit de cette femme. Elle dit pister Ratovo, Ratovoantanitsitonjanahary. Elle dit vouloir le retrouver mais est-elle seulement désirée ? Ratovo ne désire pas : il traverse ! Il traverse la ville, il traverse la vie, il lui faut marcer et ne jamais s'arrêter. Le désir est une pause qu'il ne peut s'accorder, l'attente de l'autre, l'arrêt de soi...

Za sait que la marce de Ratovo remplit le vide et que le vide renaît dans les traces laissées. Za sait que la marce de Ratovo reprend et redonne les mêmes pas. Les marsands ont déplacé leurs étals, les pickpockets se décaler d'un côté, les mendiants clopinants, les zenfants des *porter-madame*. Ratovo marce et ne peut voir cette femme. Il tombe s'il ne bouze pas. Il disparaît s'il tombe. Un fin brouillard vient alors le couvrir et peser sur lui, il s'enfonce dans la terre – Za vous le dit ! Il s'enfonce dans la terre ! Za le sait car il réapparaît toujours à mes côtés, il me dit son nom. Il est Ratovoantanitsitonjanahary, Ratovoantanitsitonjanahary qui ne connaît pas cette femme ! Za ne peut rester là. Za me lève. Za m'en va. Il ne faut pas que cette femme surprenne ne fût-ce qu'une seule part de ma présence. Za devine un bidon dans le bac. Za le ramasse et vise la femme. Le bidon atteint la buse et tombe dans le fleuve de cellophane. Le bruit affole la femme, les taudis – aboyements et battants qui se ferment, pas qui se précipitent soudain. Za suis loin déjà. Za court. Za m'essouffle. Za traverse la ville – la nuit, elle est bris de miroir où se devine la part des ombres. Za me voit m'étendre sur les murets et basculer dans les cours. Za court. Za m'essouffle alors que s'effile une odeur de café dans celle étouffante de la poussière de sarbon. Za n'arrête pas de courir. Des flaques soudain. La vue qui se dégaze. Za doit m'arrêter. Za court et trébuce ; et glisse et me relève. Za me retourne. Il y a la lumière de la ville. Za a de grandes zenzambées. Za m'enfonce. Au loin l'horizon et les digues ; au près le scintillement des rizières et les silhouettes découpées des quelques zébus. La terre est d'eau et de glaise, d'épis et de graines. Za m'enfonce dans la boue. Les rizières sont vertes encore, les pousses sont zeunes. Za ne doit pas marcer dessus. Za ne doit pas. Za traverse les rizières. Za piétine les épis. Za m'eskuze. Grand pécé. Horrible pécé. Eskuza-moi de vouloir passer. N'est pas mon désir de piétiner les épis. N'est pas mon désir de fouler le riz. Za ne marce pas sur la tête des ancêtres ; gros ancêtres. Za ne

marce pas sur la tête des esprits ; gros esprits. Za n'est pas sanglier noir de la nuit qui retourne les mottes non pour désherber mais pour détruire. Mais Za doit passer reprendre mes pas. Za traverse l'eau qui me va jusqu'aux seilles, jusqu'au ventre, jusqu'à la poitrine ; me reste celle qui m'ira jusqu'au cou. Za naze. Za ne sait pas nazer. Za nazouille et me cogne la tête contre une berze. Za m'y hisse. Za suis à zenoux. Za demande grâce, demande souffle, Za me retourne encore une fois vers les lumières de la ville : la colline royale et son palais cramé, le palais cramé de la reine exilée... Za suis sur les digues. Za entend bientôt les meuglements des zébus qu'on abat. Za m'y dirize.

L'Anze est là qui contemple le massacre. C'est l'abattoir. L'abattoir de la ville. Séparé seulement de la route par quelques mottes de terre herbeuse. Un terrain cimenté. Des bêtes qui paissent en attendant près des rizières, les cordes aux pieds. On les attace. On les déséquilibre, ils tombent. On les immobilise, ils ne bouzent plus, ils akseptent. On les assomme d'un coup de massue, on transe leurs gorzes. Leur sang zaillit et inonde le sol de ciment, coule vers le bas-côté et la terre nue, nue déjà. On enlève leur peau qu'on zette sur une monticule. On ouvre leurs carcasses. On les vide et on leur prélève le cœur, le foie, les tripes. On leur crève la panse et on en extrait l'herbe verte pas encore ruminée, on la zette. On arrive avec un tuyau d'eau, on asperze l'intérieur d'un zet puissant. L'Anze prend cette eau dans le creux de sa main – bois, me dit-il, on va lutter. Des voitures passent en trombe sur la digue. Za ne peut plus reculer. Za va pour fuir mais l'Anze bondit sur moi. Za glisse sur le sol sanglant. L'Anze me retourne d'un seul coup d'aile et de ses bras puissants m'enserre la poitrine – tu veux donc fuir ton peuple ? Regarde-le, regarde...

Des *Rien-que-têtes* et des *Rien-que-sairs* ricanent en me voyant ; ils s'éloignent des portes et leur tournent le dos, les montagnes disparaissent brusquement, voici la limite de ces terres – falaises, écroulement de pierres infini, le regard se perd dans un brouillard opaque où se découpent des contrées hostiles, gouffre béant où nombre d'entre eux ont préféré sombrer, verdâtre brouillard qui délivre l'humeur des plantes et des fleurs vouées au temps, les racines y sont éternelles et perforent toute matière, terre comme pierre, cristal comme bouts d'os qui dépassent de leurs sairs ; Za murmure mais nul ne daigne recevoir ma parole, il se crée autour de moi comme un vide que même les vers ne francissent pas, s'assèche le sol, craquelle et se fend. Perforés par les racines, des *Rien-que-sairs* sont plantempalés au sol – viandasses totémiques qui ricanent et se targuent d'avoir retrouvé leurs os, ils n'avancent plus – brosettes grillées de tout autre mouvement que l'invective.

Quant aux *Rien-que-têtes*, des buses fumantes parcourent l'eau noire où ils naviguent armés de gourdins, de triques, de massues, de mitraillettes et de grenades ; les buses traversent leurs montagnes, Za sait qu'elles – ah les buses ! – déversent dans la ville les larmes amères de ces lieux – les larmes nourrissent les hommes, les engraisent et les gonflent comme des outres, hommes jamais si bien développés qu'en ayant bu tout et ça encore jusqu'à la

lie dernière ; Za te maudit l'Anze ! Za te maudit et tes hommes et tes villes et tes buses et les larmes amères que tu me tires de mes veines ; Za aurait pu de tes hommes en faire des frères, des sœurs et des bons pères, des amis, des parents, des connaissances et des méconnaissances ; mais reconnais-tu seulement que cela ne se peut – l'œil s'avère transbarré devant l'innommable et refute toute vraisemblance ? Za ne pourrait être dans le regard de tes hommes, Za la pourriture, Za l'avarie, miroir jamais lavé tourné vers leurs culs – œil des fondements, œil de sazesse n'est-ce pas ? Za t'emmerde l'Anze ! Tu peux m'étouffer – prends mes touffes ! Tu peux me noyer – et mes noix, mes noix ? dans tout ce sang, dans toute cette merdre d'abattoir, tu peux me traînfier, me rouer de tous les coups, tu peux tout et ça encore, mais Za t'emmerde, Za t'emmerdre, tu peux lutter encore avec moi, longtemps, tout le temps de ton long, mais Za te dit mon emmerde – bien bas, respector et respectouse... !

L'Anze me zifle et Za me ramasse au fond de l'abattoir ; les tueurs officiels de bovidés et autres vivipares me considèrent avec stupeur – encore toi ? Ça ne t'a pas suffi hier ?

Hier, Za n'est pas passé ici. Hier, Za n'aura pas pu passer ici. Ils ne m'écoutent pas – ils sont malades ! Ils ne m'écoutent pas. Ils attrapent des queues de taureau fraîcement désenculées et me fouettent avec. Ils visent mon visaz, ma zoue éclate. Za m'enfuit. Za rezoint la digue, ils me lapident avec des os et des tendons.

L'Anze rit.

Chapitre 9

Comment Za se met en tête la culotte de la Zira et se retrouve mouillé dans des histoires qui ne le regardent pas.

Za a ma Zira, elle me dit.

me laisser faire la nuit me laisser peloter caresser lécher me laisser sourire rire et dire chéri chéri et rire encore me laisser faire lui montrer leur montrer que j'aime ça les exciter. et ne rien demander en salaire de ses blagues de leurs blagues salées. *normal, nous sommes entourés de mer...* petite noire. petite fille noire des côtes. libre. impudique. souillée de cette misère sans fin. dans cette ville que je n'aime pas. dans cette ville où les rires sont gras, les âmes desséchées. ils passent à plusieurs sur mon corps. ils passent même leurs boys, leurs guides, leurs chauffeurs, leurs gardiens, leurs copains. générosité du Blanc. *tournée générale les amis.* et ils me tournent. me retournent. il faut que je me laisse faire. à gorge déployée, racler jusqu'au dernier rire. et perdre ma raison. perdre ma vie...

la nuit.

Zira, elle me dit.

rien ne pousse ici, homme nu. ni les espérances ni même le cynisme ou la dérision des pauvres. rien ne repoussera ici. ni le rire gras du pouvoir qui ébranle les allées ni les sueurs grasses de la visiteuse qui s'appuie contre le mur. bruit sourd du corps du lézard écrasé contre le mur. et d'un encore un. je tends le regard vers ces choses, vers ces êtres, et je n'ai même pas de remords pour l'oubli que j'y verse. pour l'oubli que j'y coule. pour ces traces que je

remplis de mon regard vide et que je rends lisses à force de balayer des yeux. de mes yeux ternis par trop d'éclat dans la chair, tesson ou esquille ou bout de je ne sais quoi qui pénètre, qui s'enfoncé, m'enfoncé, se lâche et me vrille. mes yeux n'en peuvent plus de jeter pitié et compassion et de ne ramasser qu'implorations et reproches d'avoir vécu. égouttures suintant d'un corps décharné, salive bave ou pus innommables. je préfère sarcler raser épurer et ne plus y penser car je ne crois plus, je ne pense plus...

rien ne pousse ici.

Zira, elle me dit, serrée contre le mur. Elle me regarde.

j'aurai un fauteuil en osier et j'irai sea sex and sun à bave avec toi. tu auras homme nu au bord de la plage hamac lent au vent. tu auras brise au cou, soleil en soleil entre les jambes. j'aurai douceur en plus. langue tienne me lézardera la fente. peau tienne me frotera soupir la soie. tu m'iras comme ça. tu m'iras sea. tu m'iras sex. tu m'iras sun. et nous aurons de mémorables outrages. je te dirai. *baise m'encore, rebaise-moi et baise*. tu me diras que jamais tu ne t'en lasserai. que tu m'aimes. j'attendrai que tu me mouilles de tous tes mots. je me rendrai étreinte à tes caresses.

tu me pénétreras. je me serai ouverte jusqu'à la blessure. j'aurai ta semence. à tout plaisir ses égouttures.

n'est-ce pas, homme nu ?

Zira, elle me le dit, serrée contre le mur. Elle rit soudain – *hé mama, donne-moi encore de ton THB, je te paie demain avec Trois Hommes Blancs bien membrés*. Elle rit, se dérobe, boit.

Elle me dit Zira.

tu auras homme nu femmes blanches à foison si seulement tu pouvais. franchir ce putain de consulat. te tirer d'ici. prendre l'avion.

Elle rit Zira – *mon blanc ne m'emmènera jamais ailleurs que dans ses merdes*.

me laisser faire lécher me laisser dire chérie chérie et lui ouvrir plus encore mes jambes, il m'aurait écartelée. s'il le pouvait. il m'aurait mangée. petite fille des côtes susurre-t-il petite noire chérie. libre. impudique. *Viens que je te montre à mes amis. amis. Mets ton mini. Putain les gars, vous vous rendez compte de la pourriture qui sévit dans ce pays ? C'est bien le plus pourri que j'aurai fait. Trois millions qu'il me dit ! Ce salaud et son visa de merde. Ça veut attirer les touristes et ça emmerde. Ça voit des blancs et ça*

redevient sauvage. amis. Viens, chérie, on s'tire... me laisser faire ainsi. tirer. traîner. rire et maudire ce pays. mon pays. je le maudis homme nu. ses ministres de merde ses députés ses sénateurs ses présidents son président. le blanc il me paie. je le maudis. ton pays. il te paie. non. toi. l'homme nu.

Rien ne pousse ici.

Za repense à ma femme, c'est la sœur à Zira. Zira qui m'allonze sur la table, souffle sur la mousse de son THB pour couvrir ma plaie de zambe – *mama, regarde donc ce couillon, je vais le soigner !* La mama rit, elle invite tous ses enfants à faire comme Zira ; ils quittent le comptoir, se lèvent de leurs tables, ils viennent et soufflent leurs mousses sur mon corps ; Zira vient me lécer ; elle rit, des enfants de la mama passent leurs doigts sous la culotte de ma Zira, elle rit et enlève leurs doigts de sous sa culotte – *lance le tsapiky ma mama, Zira a envie de danser ;* c'est la mouzika ; Zira monte sur la table où Za suis allonzé ; elle écarte ses zambes entre lesquelles elle bande sa bouteille ; danse à goulot boucé à la main ; et han ! coups de reins, la mousse bout dans la bouteille ; et han ! Zira danse et les doigts des enfants de la mama cercent sa culotte – *hé, mama ! tes enfants ne savent plus danser que le doigt dans le cul !* Zira assène un coup de pied dans la gueule ; et ho ! un fracas, la gueule s'étale à terre ; c'est la mouzika, Zira se balance les feuilles et masturbe la bouteille ; elle tombe la culotte ; hé ! la mousse déborde du goulot où ma Zira appose touzours sa main ; elle lasse, la mousse zaillit entre ses zambes et m'arrose entier ; Zira tombe sur moi et se troue sur mon pal ; Za avait zoui bien avant déjà.

Za regarde la mama, Za lui dit – *hé, la mama, Za aura bientôt un autre enfant n'est-ce pas ? Cette fois-ci, il n'y aura plus de plastique, il n'y aura plus toutes ces conneries...*

Zira me regarde d'un air étranze, elle a l'air triste – *tsapiky la mama...*

Elle danse la Zira, tournoie sa zupe, elle quitte le bar qu'elle trouve trop étroit ; Za la suit dans la rue. Un des enfants de la mama se balance à la porte – *hé, la Zira, tu as oublié ta culotte !* La Zira n'en a rien à foutre, l'enfant de la mama me froufroute la dentelle et me la lance. Za n'a pas le temps de la ramasser que la Zira a disparu. Za court mais Zira n'est plus là. Za court mais Za ne l'aperçoit pas. Za court dans la nuit. Il n'y a rien dans la nuit.

La Zira, elle a dit.

Disparaître. une nuit drapée d'horizon. une nuit sauras-tu quand cendres et nues se seront confondues dans pluies et larmes. tu iras. rien n'aura changé.

soleil toujours. mes rires en moins...

Za ne retrouve pas ma Zira ; la panique me démembre, courses et précipitations. Za ne m'arrête plus ; nuit drapée d'horizon, tout ici n'est que fuite éperdue. Za ne voit plus rien. Za court. Za sait que ces pas – les miens, m'emmèneront près du Glacier, Za le sait bien, c'est touzours ainsi quand la Zira disparaît. Za m'emmène vers les lumères que clignotent les rires et la mouzika – pénétration du Glacier, l'œil en tour d'horizon ; des tables à perte de vue, Za ne trouve pas ma Zira – *Méline, Séryll, où donc est ma Zira ? Elle a oublié sa culotte.* Méline en soupir – *Ah, zalahy ! Que viens-tu faire ici, homme nu ?* Méline en regard qui pue l'affolement – *Chéryll, il faut vite le sortir, c'est une soirée privée aujourd'hui.* Za crie. Za appelle ma Zira. Les rires se taisent – *elle a oublié sa culotte.* Les rires reprennent – *Qui, elle ? Qui a oublié sa culotte ?* Ils me regardent. Ils ne savent pas. Ils n'ont pas à savoir. Za me la boucle. Ils ont oublié la mouzika. Ils me dénudent déjà.

Un fend la foule, me prend la culotte à ma Zira.

Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles. L'instant est grave. Quelqu'un parmi nous, dans cette illustre assemblée du Glacier, a oublié sa culotte. Je devrais dire quelqu'une. En cette période où le pays traverse une crise profonde, drame si immense requiert toute notre attention. Nos enfants n'ont plus de quoi se mettre sur le corps. Ils ont habits de poussières et de mouches. Ils ont habits de morve et de larmes. Le soleil les expose aux coups de flash des photographes humanitaires. La pluie les dérive mouillés dans les brochures de l'Unicef. Soyons solidaires, ne laissons pas notre sans-culotte dans la nudité qui l'exhibe aux caméras du monde entier – À qui est donc cette culotte ? Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles, votre habit vous demande, ne faites pas l'humble qui n'ose pas revendiquer son bien, ne soyez pas le dernier des derniers des communistes à verser tout salaire encore sur le compte de la coopérative, ne devenez pas comme le bénévole de la Croix-Rouge qui cède sa dernière chemise, votre culotte vous attend !

Rires gras du Glacier, on applaudit, Za veut ma Zira.

Personne ne se prononce ? Vous avez tort, compatriotes ! Devrais-je dire compatriotesses ? – car c'est confirmé-tamponné, cette culotte appartient bien au sexe faible ! À vue d'œil, elle est importée de France, vous êtes donc, chère madame ou chère mademoiselle, bien placée dans la société. À vue de nez, elle sort juste des suées nuptiales, vous êtes une belle part de gâteau, gente dame ! Personne ne se dénonce ? Dois-je signaler ce cas au Bureau permanent de la lutte contre la corruption ? Cette culotte a peut-être été détournée ? Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles, nous saurons résoudre cette affaire !

Nous savons y faire. Notre compétence est grande en ce moment, n'avons-nous pas bénéficié de toute l'aide formatrice de la Banque mondiale ? N'avons-nous pas entièrement assimilé les enseignements qu'on nous a prodigués ? Je vous propose chers amis de dévoiler ensemble l'heureux propriétaire de cette culotte – *heureuse, heureuse*, rectifie le Glacier. Heureuse, oui, heureuse. Un bon dirigeant reconnaît toujours ses erreurs, je m'incline et je m'inclinerai plus bas encore devant l'heureuse culottée – déculottée pour l'instant... Je propose à ces dames de monter sur scène et de nous prouver qu'elles ont bien le drapeau couvrant leurs monticules – qu'en dites-vous, les amis ?

– Fermez les portes ! Fermez les portes !

Za voit l'Anze qui pousse les battants et qui condamne la sortie, les femmes hurlent et ne veulent pas ; Za ne veut pas non plus ; Za ne veut que ma Zira – *mais d'abord, place aux professionnelles ! En attendant, Mesdames, Mesdemoiselles, buvez pour vous donner du courage. C'est la tournée du gouvernement...*

petites filles noires des côtes. libres. impudiques. sur scène. elles ont culottes trouées pour mieux baiser. Méline. Séryll...

Mesdames, à vous maintenant !

Elles ne montent pas. On les fait boire. On les fait rire ces princesses du ciel venues tout droit du nusantara mythique. Une s'egzhibe. Elle remonte lentement sa robe, bout d'arc-en-ciel, elle a culotte colorée à l'azur – pluie de couleurs sur les bords.

Madame ? – *Je passe mon tour.* Buvez, Madame ! Elle boit. Sa voisine enfource un haut tabouret ; main sur la fermeture de son pantalon dzean, elle fait santer sa braguette, elle a culotte noire qui mord dans les ténèbres. Un cri – *c'est elle !* Elle a déjà fermé sa braguette. Noir des culottes libertines ou ombre crépusculaire des pubis ?

Mademoiselle, le jury demande encore audience pour avis plus nuancé et circonstancié – poils ou culotte ?

Elle rit et bée sa braguette, des doigts écartent la fermeture – *c'est bien une culotte, Mesdames, Messieurs !*

Madame ? – *Je passe encore mon tour.* Alors buvez encore, Madame la Ministre ! Séryll lui apporte à boire – *Assez, j'en ai assez !* Elle gagne la porte.

L'Anze la ramène à sa place. Buvez, Madame, buvez ! Elle boit. Cul sec. Une autre s'avance au milieu de la piste, elle tournoie et zoue sa Marilyn. Face triangle, dos cordelette qui lui partaze les fesses – *un string !* On tournoie comme elle. Ci-découverte une culotte florescente – pétales, feuilles et brindilles de dentelle. Là-dessous une transparente sur les lèvres exquises – *Ohh ! lisses et rasées !* Madame ? – *Je passe, je passe.* Voyons, Madame, en tant que femme de ministre, vous devez donner l'exemple ! Il la tient par la main – Chère épouse... Elle boit son dernier verre. Il l'entraîne sur la piste. Elle a regard de honte et d'excitation. Elle lasse ses ceveux. Elle bouze et tombe soudain la zupe : mont fendu, sexe libre. Elle se ramasse une zifle – *Tu n'en portais pas ?* Il lui lance à la figure la culotte à ma Zira. Za n'accepte pas. Za me rue vers elle. L'Anze rit aux éclats tandis que Za la culbute. Za n'a pas le temps d'attraper ma culotte à Zira. Za suffoque sous des coups dans le dos : massue de poings, pilon de talons. Za suis par terre, c'est la faute à Voltaire ; le nez dans le carreau, c'est la faute à Foucault – *Vous me l'embarquez ! Et toi, la putain, tu enfiles ta culotte !*

– Mais ce n'est pas la mienne !

– TU L'ENFILES ! Et vous autres, je vous préviens ! J'entends parler une seule fois de cette soirée et tous vous saurez ce que vous devrez savoir !

Chapitre 10

Emprisonné, Za est comme un rat en cage tandis que votre serviteur ne comprend pas comment l'homme dit Ratovoantanitsitonjanahary s'est retrouvé en cellule avec notre héros.

En zèle, ensainé, embastillonné, fermez et doublez le tour ! Écroué, encellulé, Za connaît, connaît ! Lassé là, lassé ! Tirant sur les barres de fer bloquant la porte, bourreaux ! Crassant sur les plantureux sentinelles centigrades et n'en ayant rien à foutre, Za connaît ! L'allonzement aux flancs, les uns contre les autres, comme des nègres en cale, la place à la mesure des empreintes du corps, connaît connaît ! Za fouille l'air pour un peu de fraîcheur. Il pue dans cette pièce ! Les murs sont de terre qui ont absorbé les douleurs, Za sait qu'ils ont bu bien trop de malheurs. Le sol est de terre. Le toit est de tôle à peine moins rouille que nos regrets. Za me met sur mon séant. Le noir me ramène ma lucidité, Za l'attrape et m'en sert pour ouvrir mes pensées. Za suis là. Encore une fois. Comment peuvent-ILS nous traiter ainsi ? ILS ricanent – *mis en quarantaine* ! ILS nous comptent un deux trois quarante, c'est bon ! Un de plus un de moins, en voici une autre fournée – *faites place* ! Quarante en cellule, nous avons bonne fortune.

Sanglot d'enfant dans le tas – mineur, tu n'en auras pas de procès ! Prie pour qu'on t'oublie et que les gardiens te libèrent en douce quand prétextant mission de café brûlé auprès du gargotier ILS t'emmèneront dehors et détourneront le regard...

Za me cazole la lucidité et bénit cet instant ; Za sait qu'un rien la dérate et la tourne en bourrique – une contrariété, un soupir, un oubli, une absence... Za bénit cet instant qui pourtant ne me rappelle que mon malheur. Quelle

liberté vaut la peine qu'on lui sacrifie femme et enfant ? Za ne suis plus qu'une loque vociférante, Za l'enseignant, Za l'intellectuel, le fomenteur de trouble et de révolte. ILS m'ont zuste cassé dénudé ILS m'ont zuste zeté dans la rue dans les poubelles, dénudé, blessé à la racine des pensées, dénudé, Za peut parler maintenant, Za ne cesse de parler, Za suis zuste un fou un dément un possédé du diable qui lutte avec l'Anze et qui voit des portes et des montagnes partout. Za peut parler mais qui donc m'écoute ? Za n'a plus qu'à me rire pour ne pas me crever de suite.

Sanglot d'enfant qui me crispe et qui s'arrête sec. L'enfant s'est pris un coup dans la gueule. Za perce le noir et voit comme en rêve la silhouette raide de Ratovo – Ratovoantany, Ratovoantanitsito, Ratovoantanitsitonjanahary. Il marce dans la cellule et piétine les corps étendus par terre. Il frappe encore l'enfant. Il va au bout de la cellule. Le mur. Il revient sur ses pas. Il frappe encore l'enfant. Il piétine les corps étendus. S'en va. Le mur. Il revient sur ses pas. Il frappe encore l'enfant. Il va. Il vient. L'enfant n'est plus que sang. Un corps étendu se lève et détourne la marce de Ratovoantanitsito qui va à l'autre bout de la cellule. L'enfant n'est plus sur son chemin. Il recerce ses pas. Un autre corps se lève. Ratovoantanitsito se faufile à travers les corps levés – il y en a des dizaines maintenant. Ratovoantanitsito flaire le sang de l'enfant mais ne trouve pas le corps. Il avance. Le mur. Il revient sur ses pas – des corps en piquets. Il ne retrouve plus sa trazectoire. Il ne peut même plus passer entre les corps en barraze. Il tourne sur lui-même. Des corps muraux. Où qu'il se tourne, des corps. Où qu'il veut se dirizer, des corps. Érizés dressés. Il panique, tourne de plus en plus vite. La transe est en lui. Les corps comme murs où il enferme sa danse. Danse de la misérade, danse de la perditude. Les corps lui prennent les bras et les zambes. Ils le soulèvent, ils l'emmènent près de l'entrée où Za sent la fraîcheur des barres de fer contre mes zoues. Za lui dit à Ratovo – *tu partiras d'ici mon ami, tu sortiras de ce trou à rat*. C'est possible mon ami. Za l'a déjà fait. Za était ici. Étendu contre ces barres de fer. Les gardiens étaient passés, m'avaient vu, emmené dans le couloir de l'infirmierie. Zeté par terre, Za a attendu. Il ne faut plus respirer alors. Non. Attendre que l'Anze te zette un regard. Un seul regard suffit. Un seul. L'Anze m'avait regardé – *j'ai encore à lutter avec toi...*, me sussota-t-il. Une nuit, les ombres m'avaient porté hors de la prison, déposé près de ma buse. Cela s'était passé ainsi mon ami. Cela se passera touzours ainsi. Ratovoantany s'enfonce dans la terre et disparaît...

Chapitre 11

Où Za assiste à la détresse d'un officier et au cynisme d'un autre détenu, milicien jeté en pâture à l'ambition de l'Unique.

Un qui ne supporte plus vomit. Un qui ne se retient plus défèque. Un pleure. Un râle. Se fize comme la pierre. Trop saleur déshabille. Des nus de corps noirs : arrondis du dos, luisance de la sueur. De la peau partout où tombe l'œil. Za me détourne. Deviner le mur. Sale. Lever les yeux et ne rencontrer que les cevelures collées de sueur ; redescendre pour les cernes creusant les regards – perdus, vaincus ; un robinet près d'un seau à merde, point d'hygiène ! Aucune goutte pour l'instant, l'eau est rationnée ! Grincement des barres qu'on bascule, la porte qui s'ouvre, un cri – *changement de seau ! Le seau ! Le seau !* qui passe de main en main, déborde. L'eau viendra bientôt, l'on s'azenouille devant le robinet sec. Un pleure et Za me dit – *toutes ces vomissures... même mes larmes puent de ces vomissures ;* il saigne du nez, m'implore – *il faut que tu me tues, je voudrais mourir de tes mains, frappe-moi.* Za le regarde et ne bouze pas, Za n'a qu'à sentir la fraîcheur des barreaux contre mes zoues.

Il dit.

Officier. Voilà ce que je suis. Officier. Ce que j'étais. Avant tout ça. Ces élections. Ces démocraties. Ces barrages. Ces émeutes. Ces manifestations. Ces discours. Ces arrestations. Ces tortures. Ces insultes. Ces procès qui ne viennent jamais. Qui ne viendront pas. ILS nous feront crever ici. J'ai su tout de suite quand l'autre a refusé le second tour. J'ai su tout de suite quand le

Président n'a pas lancé ses militaires. J'ai su quand l'autoproclamation a eu lieu dans ce stade maudit. Quand toutes ces robes de magistrats ont fait prêter serment à l'autre imbibé d'exorcisme. Au mépris de tout le peuple. Peuple qui disent-ils a prouvé son soutien jour et nuit. Sur la place du 13-Mai. Comme si le peuple entier pouvait se limiter à cette place et à ses partisans. Deux présidents pour un même pays, que fais-tu, toi l'officier ? Deux chefs suprêmes de l'armée ? À qui obéis-tu ? À l'incertitude ou aux ordres bien clairs de ta hiérarchie ? Je n'ai obéi ni à l'un ni à l'autre. J'ai demandé à mes hommes de rester dans leur caserne, de ne même pas bouger de leur chambre. ILS m'ont convoqué après, après la fuite du Président. J'y suis allé. J'ai pris un taxibé. ILS m'ont attendu à coups de crosse dans l'estomac ILS m'ont insulté ILS m'ont bandé les yeux. Amené. Traîné. Jeté par terre. ILS m'ont enfermé pendant trois jours et deux nuits. Sans me nourrir. Sans rien me faire boire. J'ai commencé à vomir quand ILS m'ont alimenté avant de me présenter à cette femme procureur. À peine parlais-je qu'elle m'insultait, je n'aurais pas rejoint, selon elle, la caserne centrale. Quelle caserne centrale ? – *celle de la capitale* ! Ma caserne était celle où j'ai consigné mes hommes. À peine répondais-je qu'elle me coupait – *rébellion*. J'ai exigé à voir mon mandat d'arrêt – *vous verrez plus que vous ne souhaiteriez voir*. J'ai vu. J'ai vomi. Je n'ai cessé de vomir depuis. Pourrai-je jamais pardonner ? Je n'en suis pas sûr...

Il dit et Za ne lui répond pas – un rat souffle sur ma plaie de zambe, Za n'a rien à lui répondre. Sa puanteur parle déjà, les toux qui ébranlent sa poitrine, les élancements qui lui décirent le ventre. Za murmure à Ratovo qu'il partira bientôt tu verras

la mer ne retient pas éternellement le sel
tu verras

elle écume de défaite déjà, elle sait qu'après elle et sa dernière vague survivra le sel tu verras, désert, rocs et cailloux, nous n'aurons plus qu'à rire, n'est-ce pas ? Nous, de sel, prendrons peau de dune, cevelure d'arbrisseau ; nous nous enfouirons dans le sable ; et l'on nous épellera *o*, et l'on nous épellera *r*, et nous serons l'or, nous serons la perle, nous serons le sel IIS s'entre-tueront pour nous ILS réduiront en esclavaze, zuste pour le goût de nous, rien que pour ça

comme le sucre de la canne...

Za n'a qu'à rire de la connerie de l'humain. ILS peuvent bien trouver tous les eskuzez-moi et les parce que ILS peuvent bien évoquer toutes les raisons, inventer le pourquoi et le comment ILS savent bien qu'ILS sont en connerie monumentable et que ça leur plaît d'emprisonner, torturer, humilier ILS espliqueront ILS argumenteront pour enfin vénérer *le seul* et *l'unique* d'entre eux. Oui da yes ! Za le reconnaît.

Unique, Vous êtes Dollaromane, vous êtes le plus fort Vous êtes le plus beau Vous êtes le plus puissant ! Rien ne vous raziste Vous avez le sel Vous avez le sucre Vous avez le lait Vous razoutez la gousse de vanille que Vous avez en première production mondiale Vous versez le café Vous Vous installez dans les villas blanches et Vous buvationnez à la gloire de Votre sacré Destin ; et bien sûr de bien évidemment Vous n'oubliez pas la touce suprême de cette crème qu'on appelle kapoutsino...

Za suis Votre témoin ; Za voit que ceux qui n'entrent pas dans le plan de Votre connerie – ceux qui ont *déconné* comme vous aimez le gargariser, ceux dits maintenant ennemis de la Nation, traîtres en la Patrie, terroristes et déstabilisateurs, sont bas bien bas ; ils sont là entassés, peau contre peau, bien dans la merde – la leur coulant diarrhéique entre leurs cuisses ; ils guettent la goutte d'eau que dégueulera ce robinet ; et malgré leurs idéaux, convictions, humanité, Vous savez qu'ils piétineront père et mère pour en connaître la fraîcheur ; et Vous rirez ; Vous hurlerez votre triomphallique victory – *force one and good job guys* !

L'officier tousse et tousse et tousse.

Je ne sais pas si je pourrai pardonner un jour. Je n'en suis pas sûr. Je n'en ai pas envie.

– PAS ENVIE !

Il se lève soudain, traverse le baraze des corps nus, atteint le mur, s'y frappe la tête ; on le maîtrise, on le ceinture, on l'immobilise ; il a les yeux qui sortent de ses orbites. Il se dirize vers l'un des détenus comme Za – *toi, tu n'es qu'un criminel, je sais qui tu es, tu as tué, tu as pillé, tu as violé*. On le retient encore.

LE DÉTENU

Oui, j'ai pillé, j'ai tué, j'ai violé ; j'ai obéi à un officier comme toi ; pille-les, tue-les, viole leurs mères, viole leurs sœurs, viole leurs femmes, viole leurs enfants, extermine-les. Jusqu'à la racine. Tu veux entendre que je les ai massacrés ? Oui, je les ai massacrés, j'ai arraché la peau de leurs plantes de pied, j'ai étendu un tapis de verre pilé sur le goudron et je les ai poussés dessus : ils dansaient, ils pleuraient, ils saignaient. Ne me parle plus de goudron noir. Parle-moi plutôt de la route du sang. Tu aurais dû voir cela, l'hémoglobine qui s'évapore sous la chaleur ! Aujourd'hui, toi et moi, on est dans la même cellule. Le Bien ? Le Mal ? Cela n'a aucune importance. Tu as

obéi. J'ai obéi. On nous élimine. Cela m'étonne d'un officier comme toi. Ignores-tu que la mort n'est que la suite logique de l'obéissance ? ILS appellent cela le devoir, le sacrifice, le martyr ! J'ai donné la mort en attendant la mienne, il n'y avait pas d'autre issue...

L'officier se ramasse par terre, il se recroqueville de plus en plus – *Je n'ai pas obéi, j'ai consigné mes hommes. Choisir un camp, c'était leur demander de tirer sur des civils, partisans de l'un, partisans de l'autre.*

LE DÉTENU

Tu es stupide, officier. Définitivement stupide. Ils ne sont partisans que parce qu'ils ignorent tout simplement à quelle genre de personne ils obéissent. Je t'assure. Je crois qu'ils n'ignorent même pas : ils essaient de croire à cette personne, ils lui parent de toutes les vertus dont ils rêvent, leurs espoirs, leurs illusions, leur soif de puissance, ils lui mettent tout dans la main – lui le seul, l'unique, leur candidat, leur champion, leur président. Ils ne sont partisans qu'aujourd'hui car il faut bien être contre l'autre, contre le voisin, contre le frère, contre le cousin, contre le père. Pour simplement survivre. Ils jouent à la roulette. Demain, ils retourneront leurs vestes. Et toi, officier, tu auras protégé des lâches et des veules. Tu mourras ici. Tu vomis déjà trop. Tu n'auras plus assez à rendre que tes poumons. Moi, j'aurai tué, j'aurai pris une part de la puissance de ceux qui nous manipulent, j'aurai surtout, oui surtout, exercé une portion du pouvoir de *l'un*, de *l'unique*, de l'ultime Dollaromane, j'aurai eu le sort de mes victimes entre mes mains, j'aurai joui de leurs regards pissant l'imploration et la soumission. Tu m'aurais entendu rire, tu m'aurais suivi, tu aurais fait déchaîner tes hommes. Regarde-toi. Regarde-toi maintenant.

Za en a assez de leurs palabres à fond la haine et les regrets, Za leur demande de se taire mais ils ne m'écoutent pas – l'un pleure, l'autre rit ; Za me tourne vers eux, le rat ne souffle plus depuis longtemps sur ma plaie de zambe, l'officier n'a plus rien à vomir, il crasse du sang ; à zenoux, il a regard sur l'autre ; et peur et haine et répulsion ; Za me voit Ratovoantanitsitonjanahary, Za me voit qui me lève et qui le frappe l'officier, le cogne. Ses lèvres éclatent – on dirait qu'il est viandasse ; ses zoues gonflent, il accepte mes coups, il en a pour son grade, son regard est mien, son corps est mien, son âme est mienne, Za n'a plus aucune raison de le frapper, Za m'arrête Ratovoantanitsitonjanahary, il n'y a que silence, il n'y a qu'indifférence, l'haleine en souffrance de l'officier.

Za revient près des barres de fer et caresse la porte : de la poussière coule dans les lignes de ma main, les mites sont là, le rat revient doucement et souffle encore, Za l'écrase d'un coup de poing, il a sié ses boyaux, Za le zette loin, il atterrit sur la tête d'un autre prisonnier – *voici que Za vous donne à manzer ! La sauce est dans le seau à merdre !*

Chapitre 12

Le temps de la trique, du savon noir et de la dame internationale.

Les barres de fer que l'on bascule et Za vous le dit, les nus de corps noirs qui se tendent d'un coup – ils savent cette heure libre de toute intrusion, or donc, voici que barres de fer, porte qui grince, soleil qui pénètre, poussière qui se lève et matraques qui frappent les dos luisants – *Dehors ! Tous dehors !* Ma trique plus dure que matraque, Za n'a pas à obéir pour cette heure qui me promet ses caresses de veuve et de célibataire, Za m'empoigne la trique tandis que les corps nus se débarquant dans la cour me bousculent ; reste l'officier – par terre inanimé, gueule béante ; reste l'enfant – au coin terrifié ; et la merdre dans le seau ; et les traces de pas dans les vomis ; Za n'a à foutre que de ma trique, mes caresses sont plus douces que tout – *dehors tous !* ILS peuvent crier – désengorzer toute voix ILS peuvent hurler – fendre les murs du son et décirer les tympans, Za n'a à foutre que de ma trique – caresse-m'en... Za rit de les voir abasourdis, leurs matraques qui ne répondent plus à rien – caresse-m'en encore... ILS se détournent ILS regardent l'officier par terre ILS regardent l'enfant au coin terrifié ILS prennent le seau à merde ILS ouvrent à fond le robinet ILS sortent – caresse-m'en, caresse-m'en encore... ILS ramènent un deux trois quatre damnés avec deux tuyaux verts, deux balais noirs, moult serpillières à carreaux ; ils aspergent, ils arrosent, ils délavent – l'eau emporte le sol latérite, les vomis, le sang, les noires dézections des corps nus ; sous la boue, le ciment réapparaît, Za n'a à foutre que de ma trique, Za ne bouze pas de ma place, l'eau boueuse coule tout autour de mon cul et de mes zambes étendues, Za m'allonze pour garder ma terre, garder mon sol, garder mon pays, l'eau coule dans mes ceveux, le long de mon cou, ne passe pas mes épaules, contourne mes bras, contourne mes zambes, ne trouve pas ma plaie, Za m'en donne encore caresses d'affolement qui balancent ma

trique, Za rit de me sentir si près de l'ekstaze – rôles de l'officier qu'on bouze et qu'on emmène, Za rit à n'en plus finir et défoutre ma sève comme une paix qu'on répand dans un pays en guerre ; l'enfant pleure et pisse dans son froc, on l'emmène ; mais Za non ! Mille fois non fait non, Vous ne le déporterez pas d'ici ; Za n'ignore pas que vous vidangez tout : cellule, cassot, zèle pour zuste pavaner devant les droits de l'homme – Ah ! que vous raspectez la dignité houmaine, que vous ne méritez pas des rapports d'Amnesty, et qu'il n'y a rien à voir ici circulez ! Vous nous délavez la cellule et vous nous embarquez dans vos camions à bestiaux, vous nous promenez pendant la journée de bon dieu de ventre mère le temps d'accueillir le visiteur international – loin là dans la brousse, entassés dans le camion, sous la bâss' à attendre le retour, tout maudissant et n'espérant que l'ombre des cassots ; non ! Za non ! Mille fois non fait non – *pas lui chef, il est incontrôlable, il fouta le bazar dans le camion. Za rit – pleine dose de morphine et infirmerie.* Za rit, dormira ce zourd'hui dans matelas et lit à roulettes made in Sina, drap parfumé au savon noir car vois-tu sauras-tu

ma femme et comme ici le même savon pour l'enfant d'avant les plastiques dans la bouce sauras-tu les regrets dans ma tête

à Za boule de savon noir qu'elle tournait dans ses mains, mousse noire autour de ses doigts et l'enfant lavé parfumé que Za humait au nombril, sous les aisselles, sous le cou et quand Za riait et que l'enfant répondait et que ma femme riait et que la vie était belle sauras-tu

les regrets qui me manzent la tête et qui me font tourner en bourrique bourré d'enzyme de malt et qui me hurlent ma démentielle egzistence, eskuza-moi, eskuza-moi ILS me traînent par les bras eskuza-moi ILS me zettent à l'infirmerie, dans le lit ILS m'immobilisent ILS me piquent Za ne sent rien ILS attendent que Za m'endort, Za ne sent rien, rien que l'odeur du savon noir du drap parfumé, Za ferme les yeux et repense à tout – avant le fleuve et la maison de cellophane, avant les rails, avant la rue ; elle, ma femme était enceinte, Za parlait bien encore et n'avait ni dents ni palais éclatés par le canon du fusil kalaknikov ni zézaïement en découlant, Za raisonnait bien encore et n'avait pas les pensées harassées à la racine, Za aurait voulu, tant voulu

les regrets qui me manzent la tête et qui me tournebourrent, Za ne bouze plus, Za clot mes paupières ILS s'éloignent et ferment soigneusement la porte de l'infirmerie – pleine dose croient-ils, Za ne dort nullement, Za entend le camion qui embarque les damnés et qui francit le grand portail, Za entend le branle-bas des combattants – gardiens de cette ruine héritaze des colons, défenseurs du bien paraître gouvernemental, le rire de l'enfant et ma femme ILS délavent la prison ILS se préparent à la grande visite – fiesta ! et moi, Za hume le savon noir qui parfume mes souvenirs, Za n'arrive pas à remonter plus loin que mes malheurs – elle était enceinte, Za avait un travail, Za avait une maison, Za ne connaissait pas les minitaires, Za rit de tout et ça encore, tout et ça encore que Za avait perdu, tout et ça encore qui nous a mis dehors –

elle ma femme enceinte, moi, Za bientôt fou aux azimuts, tout et ça encore qui nous a mis dans cette maison de cellophane, là sur les rails. L'enfant y était venu. Za était trop sûr de mon bonheur et avait oublié que dire n'était pas donné dans ce pays-ci, dire que progrès, développement, liberté, démocratie et tout ça encore n'était qu'imposture et merde enrobées de crème santilly, tu croques avant de découvrir le goût dans la bouce – trop tard ! Tu n'as pas à vomir – la honte, le dégoût de toi-même ! Et la colère froide : tu avales tout ou tu soisis la mort en défiant ton malheur. Za a crassé, Za a dit. Za avait continué à dire. Za a perdu ma maison. Za a perdu ma femme. Za a perdu mon fils. Za a perdu mes pensées. On me dit fou, le fou luttant mais Za sait bien ce qui ne va pas dans ce pays : on continue de croire, de simplement croire, de croire encore et encore en des zens qui ont juré de ne plus croire en rien, quelle plus grande folie que de farder de sazesse la lâceté, de se dire non violent, saze et raisonnable pour ne pas simplement fixer le regard du bourreau ? Za a dit. On me dit fou. Le fou luttant mais ILS savent bien que Za a raison mais ILS savent trop bien que mille fois raison fait folie, mille fois raison amène à la mort, on ne multiplie pas la raison, l'espèce humaine n'a guère d'espace que l'hospice ou la morgue pour ses enfants de lumière – ah ! les illuminés ! Z'en suis un, un illuminé ! Ah ! Eskuza-moi si Za m'en demeure conversant encore avec vous, eskuza-moi, vous n'avez pas à subir sur la cabosse le poids de mes pleines soubiques d'inanités, Za ne parlera plus d'arbre à la forêt, elle sait ce que c'est ; Za ne parlera plus d'épines aux ronces, elles savent ce que c'est, Za ne parlera plus de cailloux à la montagne, elle sait ce que c'est ; Za ne vous parlera plus de conneries, vous savez trop ce que vous êtes ; Za vous le promet, juré, crassé – par dieu de ventre mère, Za lève la main et Za le zure, Za lève la main et crasse sur la bible, sur le coran, sur la torah et sur toutes les compilations de votre sacré bon dieu de père dieu de la création et de l'univers réunis, eskuza-moi, pardon, laissez-moi tranquille, Za a dit.

Voici que grince le portail – ronronnement des 4×4 – mégane force one and mitsoubitsou, claquement des portes, gardavous du gardien-cef et son salamalec en français – *nous sommes zeureux de vous cueillir dans notre mondeste establishment Monsieur le Ministre et Madame l'Inspectrice internationale, soyez les bienvenus.*

LE GARDIEN-CHEF

Commencemons la vésite par l'infirmerie et notationnez cette odeur javélique qui répand une si douce propreté. Les murs sont en peinture acrylique et combattent efficacement la saleté – par exemple celle des prisonnés qui s'appuient dessus en attendant la réception et le verdict du doctère. L'odeur de peinture que vous inhalez là prouve que nous procédurons toutes les semaines au renouvellement des couches et ne laissons rien à la merci du hasard – d'ailleurs ce matin, c'était jour de renouvellement. Nous

pousse-poussons la porte de l'infirmierie – elle se balance automatiquement toute seule voyez-vous, et vous constaditionnez que nous avons une petite douzaine de patients qui nous attendent sagement comme des images et qui nous imaginent comme des sages, hé ! hé !

Za m'assoit sur mon lit.

LE GARDIEN-CHEF (me voyant)

Je...

Za leur dit.

Eskuza-moi si Za suis sale encore et nu en tout. Za vient là tout droit de la zeôle et la morphine ne fut pas soporifique. Za n'a pas à déranzer votre visite mais Za voulait zuste sentir à nouveau cette odeur de savon noir qui me rappelle tant de sozes. Za n'a comme seul désir que de retourner vers mon fleuve de cellophane, Za n'a rien à dire, Za n'a rien vu, rien entendu, rien à dénoncer...

LE GARDIEN-CHEF

Je... (coupé)

Eskuza-moi, Za reconnaît cet homme près du gardien-cef. Lui qui m'a pris la culotte à ma Zira m'a envoyé ici ! – *N'attentionnez point madame, ce n'est qu'un fou !* Za vous zure, Za vous reconnaît, où est la culotte à ma Zira ? – *Votre gouvernement incarcère les fous, Monsieur le Ministre ?*

LE MINISTRE

C'est... c'est...

LE GARDIEN-CHEF

Un ami du doctère. Un patient ekseptionnel. Les bonnes zœuvres de l'establishment.

LE MINISTRE

Voilà, c'est bien ça. C'est comme dit le gardien-chef. D'ailleurs, il est prévu de le relâcher aujourd'hui même après ce petit séjour d'observation. Mais continuons la visite, Chère Madame.

Za vous le dit, vous êtes le voleur de culotte à ma Zira. La Zira elle a dit qu'elle n'a qu'à mettre culotte et dentelle pour sanzer votre budzet de l'État.

La Zira elle a dit que ministres et président rampent entre ses zambes qu'ils fouaillent comme des malades. Za vous le dit, Za ne suis pas fou. C'est vous qui l'êtes. Vous êtes malade. Rendez-moi ma culotte à ma Zira.

– Venez, Madame, venez...

– Rassurez-moi ! Vous n'irez pas malmenier ce pauvre homme après que nous aurons franchi cette porte !

– Mais bien sûr que non, Madame, bien sûr que non...

– Il pourrait nous accompagner, n'est-ce pas ?

– C'est que... il pourrait se montrer dangereux.

– Vous dites que ce n'est nullement un fou, que c'est un ami du docteur, un patient exceptionnel ? Votre gouvernement n'irait pas incarcérer les fous ?

– Certes non...

– Venez, mon ami... Euh, vous pouvez l'habiller un peu ? Un petit tablier d'infirmier, une blouse, quelque chose de ce genre ?

– Gardien !

– Euh ! C'est que Monsieur le Ménistre, un tel outil est présentement absent de notre infirmerie. Le doctère et son major même n'en ont plus depuis un certain temps.

– Prêtez-lui donc votre costume, Monsieur le Ministre...

– Mais certainement...

Écoute, ma Zira, tu as perdu ta culotte mais Za t'a gagné un costume de ménistre. Za le porte pour te le donner plus tard. L'habit ne fait pas le moine mais ragarde-moi cul en l'air et dos ministré, bête en haut, bite en bas, pli devant, raie derrière – non ! Ne descends pas ton regard... Ragarde-moi marcer et revenir sur mes pas. Il me manque zuste le sapeau de paille du président empêssé ou la couronne d'or et d'arzent du grand prémé-ministre de la reine dernère. Ragarde-moi suivi de la dame internationale et du ministre du gouvernémenta : Za guide la Nation et les affaires humanitaires, Za quitte l'infirmerie et Ratovo emboîte aussitôt mes pas. Za te dit : Ratovoantansito nous dépasse. Za te l'affirme : nous suivons Ratovoantansitonjanahary, nous arpentons la cour de la prison.

Za reconnaît qu'État est plus important que tout : état nation nous nationalise, état civil nous civilise, état de sièze nous assième, état mazor nous mazordome, état d'alerte nous alerte, état d'alarme n'egziste pas, état de soc nous soque, nous croque, état des sozes nous eksplose, Etasunien nous tien'an men et nous désunit. État est plus fort que tout et prison nous le prouve – venez, Madame, ragardez tous ces prisonnés dans la cour, l'État leur permet d'avoir des marmites en grosse barrique et des sarbons derrière leurs murs, ils assètent le riz pour faire le ventre plein, ils assètent l'eau pour faire le riz collant, ils assètent les allumettes pour rouzir le sarbon noir, ils ont des cigarettes mais n'ont pas besoin de cendrier – la prison est déjà un cendrier immense où ils se consomment, ils prennent alors à l'atelier de la colle à sniffer ou à l'infirmerie des morphines à dormir debout, Za en a goûté pleine dose

tout à l'heure mais Za n'a pas pu dormir, Za sait que le mazor rajoute de l'eau, de la farine, de l'aspirine ou Za ne sait quoi de paracétamollique, Za n'en assète pas au mazor, Za n'aime pas l'arzent et pas de poce pour la monnaie ; venez, Madame, suivons donc Ratovoantanitsitonjanahary qui nous amène aux ailes nord Gallieni. Gallieni, c'est le nom de notre plus grand pacificateur, ancêtre de tous les hommes épris de paix, de progrès, de commerce et de civilisation. Il nous a pacifiés, organisés en ethnies bien supérieures-inférieures – les plus asiatiques en haut, les plus africaines en bas, c'est pourquoi l'honneur lui revient de porter le nom de ces ailes nord de notre bastille nationale. Mais attendez, Madame, avant de passer la frontière – derrière l'infirmerie, par ici les ailes, Gallieni, avez-vous bien votre billet de circulation ? Non ? Ce n'est pas grave ! Libre circulation quand on veut. Libre circulation dans la journée : la cour est grande et les murs ne sont qu'entre les secteurs. La nuit ? Retour à la cale ! Là tout haut pour les femmes et les bonnes sœurs. Là tout bas pour les hommes et les pompiers-prisonnés qui déboucent les latrines. Là tout loin pour les blancs, les indiens, les pakistanais, les libanais, les ministres vraiment ministres, populaires et connus à l'étranger. Mais Ratovo, lui, passe, Ratovoantanitsito, Ratovoantanitsitonjanahary. Rien ne peut l'arrêter. Personne. Il marce. Il avance. On le suit. Venez, Madame internationale, suivons-le. Vous voyez à votre bas les murs de lamentations, c'est dedans qu'on prie Dzéssôs Kristy, la Verze Marie Immatriculée Conception, Nenilava ou les mânes et mânes des ancêtres. Quant à moi votre serviteur, Za préfère les mormons qui apportent des biscuits socobis et des pasteurs en costard, zeunes, élégants et bien rasés. Tous les dimanches, des pleureuses nous exorcisent et sassent le diable en nous. Après, on peut manzer tranquillement du riz bien cuit sans cailloux ni grains de sable, recevoir des imazes du président qui dit « Crois, crois, crois ». Za sait dire ça. Comme le corbeau. Za croit, mais comme le corbeau aussi, emmerde.

– Il suffit ! cette plaisanterie a assez duré ! Remettez-le en cellule !

– Je crois bien que cet homme est fou, Monsieur le Ministre, vous avez pourtant affirmé que vous ne les incarcérez pas !

– Madame, il n'est pas fou d'origine, il n'a peut-être pas supporté l'emprisonnement, pas supporté...

– Vous voulez dire qu'ici les conditions d'incarcération sont telles que les prisonniers deviennent fous ?

– Non ! Écoutez...

– J'aimerais suivre votre patient jusqu'au bout, Monsieur le Ministre, vous savez l'importance que la communauté internationale accorde à ma visite !

– C'est pourquoi, Madame, nous avons prévu de vous faire accompagner par une personne compétente et non par ce...

– ... par cet homme à moitié nu qui a manifestement perdu ses esprits ?

– Admettez que c'est à la fois indécent et ridicule !

– Indécence et ridicule que je constate dans votre maison de force !

– Madame ! Je ne puis cautionner davantage une pareille mascarade ! D’ailleurs, regardez cet homme, vous ne voyez pas qu’il est blessé ? Vous ne remarquez pas la plaie à sa jambe ? Vous lui demandez encore de marcher, de vous faire visiter la prison ? De quels droits de l’homme parlez-vous, Madame ?

Za vous dit que nous sommes devant les murs de lamentations ! Za vous dit de respecter ce lieu. Tazez-vous. Allez vous faire tresser les cordes vocales et vous faire coudre les lèvres au fil de fer. Ne parlez plus, ne sussotez plus, priez ! Au nom du père et du fils et du saint esprit, amin, donnez-nous notre repas quotidien. Et que le maïs soit, et que le manioc fût !

Ratovoantanitsitonjanahary entre dans une grande colère à cause de tous ces zens et prisonnés qui ne prient pas. Ils sont là à brader l’ennui zéro franc dix centimes et trois rais de soleil qu’ils ne remarquent même pas la brique dans la main de Ratovo. Ma main l’accompagne, mon souffle zaillit dans la brique lancée. Un grand bruit de bidon et le sursautement des prisonnés, des gardiens et des visiteurs. Za rit. Za rit de toutes ces gueules ébaubies qui ragardent basculer la marmite en barrique tout plein d’eau de manioc encore. Les gueules se tournent vers moi enfin. Za ne comprend pas. Ratovoantanitsitonjanahary prend une autre brique. Ma main l’accompagne et mon souffle zaillit dans la brique lancée. Du sang zicle d’une tête ébranlée. C’est étranze comme la couleur rouze est différente sur la brique latérite. Za rit de toutes ces gueules ébaubies. Les gardiens se ruent vers moi. Ratovoantanitsitonjanahary disparaît dézà alors qu’ILS me frappent et m’immobilisent.

– Non ! Non ! Ne le frappez pas ! Remettez-le à l’infirmerie. Je m’occuperai personnellement de lui.

Za ne comprend pas. Pourquoi m’emmènent-ILS ? Pourquoi me traînent-ILS ? Et pourquoi surtout, pourquoi ne doivent-ILS pas me frapper ? Za rit encore. Za est écroulé de rire. Za me débat. Za ne veut pas qu’ILS me toussent. ILS me tiennent par mon costume de ministre. Za m’en débarrasse. ILS m’attrapent et me zettent à l’infirmerie. ILS m’attachent sur le lit. La corde ! Tout autour du corps en passant sous le lit. Les menottes ! Aux mains : à la gauche, à la droite. Aux pieds : à droite, à gauche. Za hurle plus encore. Za hurle que Za n’a pas mal à ma plaie sous la corde tendue. Za ne suis plus que plaie à la zambe. Za ne suis plus que corde tendue qui incisive. Za rit. ILS me couvrent avec des draps. Et un et un autre encore. Za suis drapé. Za ne sait plus si c’est le rire qui m’étrangle ou c’est la corde qui m’enserre le cou. Mais ça n’est pas grave, Za rit encore et me prouve supérieur au sinze, au gorille, au sapazou et au macaque réunis. Za suis un homme !

Chapitre 13

Où Za refuse d'être jeté hors de son lit et où s'ensuit une poursuite infernale ponctuée d'un siège mémorable.

Car vois-tu sauras-tu ma femme et son savon noir, cette odeur du lit et mon rire qui décire ma solitude vois-tu sauras-tu comme ces cordes sont dérisoires et ne retiennent nullement l'envol que Za couve dans mes rêves
ces menottes ma plaie

Za aurait tout donné pour humer encore de ce parfum ILS n'avaient pas à m'y attacher dans ce lit, Za l'aurait fait de moi-même sauras-tu quand elle – ma femme bien sûr, allait au marcé, quand elle fendait la foule et qu'elle se dirizait vers la marsande de savon – innombrables piles de savon : blance de lait de coco, rose de rose la fleur, marron à la cannelle, vert tendre de chlorophylle et noir profond des cendres ou de l'huile de poisson, boules de suif ou briques de palme qu'elle humait longtemps avant de ramener ce qui lui sied sauras-tu, elle prenait touzours le noir le plus profond et fleurait douceur avant d'avoir rezoint le fleuve, zeté le linze dans l'eau et frotté-frotté sauras-tu, elle ne décrassait pas, elle répandait la senteur...

Za ne bouzera pas de ce lit mon lit. Za n'émerzera pas de ces draps mes draps. Nous serons comme la plume et la peau, n'irons nous séparer qu'à l'eau bouillante. Za rit longtemps de mon bonheur – *tout doux ma zambe, accepte la corde tendue...*

Za rit encore alors que la dame internationale revient avec le ministre qui m'a volé la culotte à ma Zira. Le ministre semble fâcé, ses rides comme raides fouets. Za l'insulte – pour la culotte, et Za le remercie – pour ce lit et son savon noir. Il ne répond pas avant de m'ordonner de me lever – *cet homme est*

libre, Madame, rien ne le retient ici, nous vous réaffirmons son statut de patient particulier et d'ami du médecin. Mais Za ne me lève pas. Za n'a aucune intention de partir d'ici. Za ne bouze pas – *Levez-vous !* Il fait un signe aux gardiens. Za de leur malveillante intention a percé les mystères et leur garde ma plus vigoureuse résistance. Za leur crasse dessus. Za leur en fait baver. ILS tirent sur la corde qui m'attache, Za les étrangle avec. ILS ont à peine le temps de sortir les clefs des menottes que Za les mord et les lamine. Les clefs roulent sur le parquet en provoquant un son à ravailler tous les prisonnés de la terre. L'un des malades qui me voisinent fait aussitôt son Lazare : il se lève d'entre les morts, ramasse prestement les clefs, se rue hors de l'infirmerie et les lance parmi la foule de prisonnés qui comme Za l'a dit sont en train de brader l'ennui zéro franc dix centimes trois rais de soleil. Les clefs disparaissent comme par ensantement. Le lazariste rit de son bon tour et se laisse facilement attraper. On le tabasse. On le corrize. Mais le ménistre est effaré. Il arrête tout – *bande de connards, vous voyez bien qu'on est contrôlé ! Lâchez-le !* On le lasse. On l'abandonne comme un siffon par terre. Il a son compte est bon – *mais qu'attendez-vous bordel ! soignez-le, remettez-le dans son lit !* La dame internationale dit quelque soz' mais Za n'en a rien à faire sauras-tu ce parfum qui me submerze malgré la pagaille qui lacère cet instant. Elle discute encore avec le ménistre. Ils discutent sans fin. Ils se disputent – *amenez-le si vous voulez, Madame, mais je ne risquerai pas la santé de mes gardiens pour le détacher de son lit.* La dame internationale vient vers moi et me sussote des mots doux et en français. Mais Za ne l'écoute pas. Za n'en a rien à faire de ses mots d'hexagoniste métropolitain. Za ne me lève pas.

LE MÉNISTRE

Il suffit !

Un ordre bref et les gardiens ouvrent grandes les portes de l'infirmerie. L'un d'eux passe derrière et pousse mon lit. Nous sortons. Nous traversons la cour et sa bande de bradeurs d'ennui. Nous prenons le couloir administratif et nous dirizons vers le grand portail qu'on bée comme un horizon sans limite. Le serzent-portique claque les talons, présente les armes et salue notre passage. Le gardien donne une ultime poussée, comme une sorte de coup de pied de l'âne, et mon lit et moi dedans nous retrouvons dehors. La dame internationale arrive derrière avant que le portail soit fermé. Elle regarde elle ne sait plus trop quoi, elle me regarde, elle zette ses yeux partout. Le portail s'ouvre à nouveau et laisse passer la mégane du ménistre. La voiture prend la pente de terre et disparaît en soulevant la poussière. La dame internationale ne sait plus quoi faire. Elle se retourne. Une autre voiture francit le portail. Za reconnaît le moteur de la quat'kat de tout à l'heure. Za suppose que c'est la voiture de la dame internationale qu'on livre avec son sauffeur. On ferme le portail. La dame se précipite. Trop tard ! Fermée. Elle tape dessus. Vide de rien et de réponse. Elle tape sur la petite porte. La prison est touzours fermée. Elle reste là debout devant son quat'kat qui ronronne. Elle parle à son sauffeur

et dit qu'elle n'a jamais vu ça. Za ne sait pas mais moi Za pense qu'elle est folle à lier de taper ainsi pour vouloir rentrer à la prison !

Elle dit :

– Mais Rakoto, qu'est-ce qu'on fait ?

Rakoto répond :

– Zé né sé pas, madame.

Un marsand de beignets arrive avec son panier plein et demande à la dame internationale si elle veut bien lui en acheter un. Non ? La moitié alors ? – *madame, cé né pas sèr, ayez pitié d'un pauvre malgache qui a trois zenfants. Ziste un bényé madame.* La dame internationale roule sa colère : « Vous ne voyez pas que j'ai un problème là ? »

Rakoto dit :

– On doit partir, madame.

Elle répond :

– Je ne peux pas partir avec dans les bras un malade enchaîné sur son lit !

Rakoto dit :

– On doit partir, madame.

La dame internationale se met à parler de plus en plus fort et tire sur mes menottes. Za sait que ce n'est pas comme ça qu'on fait, il faut les clefs. D'ailleurs, Za ne répétera pas assez que Za ne bouzera pas d'ici.

Rakoto dit encore :

– On doit partir, madame.

Des zens commencent à affluer. Les imbéciles ! Za les entend dire que la dame internationale est une voleuse d'organes et qu'elle va me dépecer en morceaux pour prélever mon cœur et mes poumons, mes reins, mon sexe et mes cornées ! Za les entend murmurer que ça suffit – on ne peut pas accepter qu'ils se servent directement comme ça à la prison. Za les entend de plus en plus en colère – *Cet homme est encore vivant ! Nos dirigeants ne craignent même plus de vendre nos frères et de les livrer à la barbarie de ces occidentaux malades de trop de bouffe et de baise. Ils nous enlèvent le cœur, ils nous enlèvent les poumons et voici encore qu'ils nous filent le sida, la pollution et la vache folle. Ce n'est pas parce que nous sommes pauvres qu'ils peuvent tout se permettre. Nous ne sommes pas des bêtes d'organes ! C'est fini la colonisation ! De tirailleurs et de chair à canon, on en a assez donné ! Aujourd'hui, ils veulent encore nous morceler vivants ! Qu'ils aillent se faire greffer ailleurs !*

Un dit :

– Il y a à peine une minute, j'ai vu le ministre de la justice sortir d'ici, il venait sûrement de vendre cet homme.

Deux disent :

– Non, c'était le ministre de la population.

Trois disent :

– Non, il n'y a plus de ministre de la population depuis les élections, qu'irait-il faire en prison d'ailleurs ? Visiter la population ? Non ! Nous ne

sommes pas tous en prison quand même.

Autres disent :

– Ministre de la culture alors ? Non !

Autres brouhahistes...

– Si ! Je vous jure : pour voir les intellectuels condamnés !

– Non ! Il n'y a plus de ministre de la culture, on dit maintenant ministre du tourisme, des tsingy et des lémuriens.

Un reprend :

– En tout cas, j'ai retenu sa tête, je l'ai déjà vu dans le journal à côté du Président.

Deux disent :

– Le Président n'est pas coupable, ce n'est pas possible.

On opine :

– C'est son entourage, sûrement son entourage qui l'induit en erreur.

On rajoute :

– Mais aussi ces étrangers qui se disent experts internationaux, experts en ceci, experts en cela...

Rakoto tire la manche de la dame internationale :

– On doit vraiment partir, madame.

Les zens s'approchent de plus en plus. Ils ont déjà des pierres dans les mains. La dame internationale panique – *ils ne vont quand même pas lapider ce pauvre prisonnier malade ! Il faut faire quelque chose, Rakoto.*

– Zé né sé pas, madame, zé né sé pas ! On doit partir.

– Sortez votre arme, faites quelque chose.

– Zé né sé pas, madame, zé n'ai jamais tiré !

La dame internationale fouille dans la posse de Rakoto et sort l'arme.

Les zens reculent.

– Rakoto ! Arrime le lit au véhicule !

– Pardô, madame ? Zé né comprends pas !

– Attache le lit à la voiture !

– Attacher le lit à la vouatir, madame ?

– Oui, bougre d'imbécile ! Comme une remorque ! Dépêche-toi !

Rakoto ne comprend pas mais obéit à la dame internationale. Les zens font un petit pas pour voir si l'arme va parler. L'arme ne parle pas. Les zens font deux petits pas pour voir si l'arme va tousser. L'arme ne tousse pas. La dame hurle. Les zens raculent comme au début. Rakoto tremble et se dépêche – *c'é pré, madame !*

– Mets-toi au volant.

– Madame !

– Ne discute pas.

Rakoto se met au volant. Elle entre à son tour.

– Démarre !

C'est un départ américain. Za me sent tiré d'un coup. La voiture dévale la pente. Mon lit aussi. Qui tressaute. Qui tient à peine sur ses roulettes. Za

préfère quand le lit était dans l'infirmerie, sans cahin ni cahot. Mais Za ne tombe pas. Za suis bien attassé. Les zens lancent leurs pierres. Ils atteignent la voiture. Ils atteignent ma tête. Za n'a pas à zémir. Za en a connu de pires et de coups de crosse et de canon, Za n'a pas avoué alors, Za n'a pas renié ma liberté. La dame internationale passe la tête à travers la vitre de la voiture. Voit-elle dans la poussière ? Elle fait signe à Rakoto qui ralentit. Les zens là-haut sont en train de courir et de hurler. Sur le bord de la route, d'autres personnes commencent à bouzer. La rumeur dévale la pente plus vite que ne le fait le moteur de la mitsoubitsou. Des zens se mettent en travers de la route. Rakoto ne s'arrête pas. Les zens s'écartent au dernier moment, ils essaient d'attraper mes bras, mes draps, mon corps ou la corde qui m'attache. Un a eu mon oreiller, il roule sur le bas-côté. Un gamin parvient à grimper sur mon lit – *tiens bon, mon aîné, je vais te détacher*. Il est à zenoux sur ma plaie de zambe, Za le repousse – *ne bouge pas mon aîné !* Il attrape un bout de drap entre ses dents et tire sur la corde comme un malade mais Za sait que ce n'est pas comme ça qu'on fait, il faut les clefs. Za ne veut pas d'ailleurs ! Ils ne comprennent rien à rien ! Un tournant ézecte le gamin ainsi qu'une roulette de mon lit. Le cahin se fait caha. Le cahot est total. Za a perdu mes draps entre les dents du gamin sauras-tu

L'odeur du savon noir qui m'a quitté
sauras-tu ma douleur ?

Le lit tangué et Rakoto s'en rend compte. Il ralentit encore au risque de voir les zens gagner du terrain. La voiture atteint la route d'asphalte et remonte vers le centre-ville avec au loin son cortège de scandalisés, d'anticolonialistes et de protecteurs des trafiqués d'organes. Le pied du lit crisse sur le goudron et trace une ligne continue. Les zens s'arrêtent sur les trottoirs et ragardent le spectacle de mon corps nu ficelé au lit remorqué sans roulette gauche arrière. La voiture bifurque avant le tunnel et remonte vers les quartiers résidentiels. Elle klaksonne devant un grand portail gardé par deux viziles. Elle rentre. Un zardin et tout au fond une petite maison à étazes – de celles dont Za rêvait pour ma femme et mon fils.

– Fermez vite !

Les viziles obéissent à la dame internationale mais la rumeur traque sa proie et approche inegzorablement.

– Mon dieu, mon dieu... Appelle vite la police ! Appelle vite l'ambassade.

Elle passe son portable à Rakoto qui appelle la police.

– Allô, la police ?

La dame internationale me ragarde et dit : « Oh, mon dieu, mon dieu, il a perdu ses draps ! » Elle ferme ses yeux, les rouvre et les referme. Za a bandé à cause de la corde trop serrée et du vent rentré dans mes poils de pubis. Za a mal de trop bander.

– Allô, ici la police.

– Pouvé-vous vényir au lot 487 bis IVK Antsahabe ?

– Lot 487 bis IVK Antsahabe ?
– Oui, méssié.
– Nous arrivons tout de suite sauf qu’il faut passer nous prendre car nous n’avons plus de voiture disponible. On attend incessamment les pièces commandées.

– D’accord, méssié la police. Ôké !
Rakoto à la dame internationale : ils zarriv’madame mé il fô allé lé cercé.
– Je ne comprends pas ce que tu dis, Rakoto.
– Ils zarriv’madame mé il fô allé lé cercé.
– Ils arrivent mais il faut aller les chercher...
– Oui, madame.
– Je ne comprends pas ce que tu dis, Rakoto.
– Ils zarriv’madame mé ils n’ont pli dé piésse.
– Je ne comprends pas ce que tu dis, Rakoto.
– Il fô allé les cercé.
– Il faut aller les chercher...
– Oui, madame.
– Oui, madame...
– Ils n’ont pli dé piésses. Ça vé dire madame que lér’vouatir é en panne.
– Mais ils arrivent...
– Il fô lé cercé madame.
– Appelle l’Ambassade.
– C’é pas possible, madame, c’é lindi.
– C’est lundi ?
– C’é fermé lé lindi.
– Va alors, Rakoto, va chercher la police...
– Zé révient dans zin’ér’et démie, madame.
– Tu reviens dans une heure et demie ? Mais le commissariat est à quinze minutes à peine !
– C’é l’ér’d’amboutallaz’madame.
– C’est l’heure de l’embouteillage...
– Oui, madame.
– Mon dieu...

Rakoto reprend la voiture et les viziles ouvrent le portail. Ils referment et attendent la rumeur. Za ne voit plus que leurs zambes écartées à travers les barreaux du bas du portail. La dame internationale me ragarde encore et appelle son dieu – mon dieu, mon dieu ! Elle ragarde sa maison. Un escalier mène à la porte.

– Je ne peux pas te porter là-haut !
Elle se dirize vers le garaze. Elle peste.
– Merde ! Rakoto est parti avec les clefs !

Elle appelle les viziles. Ils entrent en zetant un dernier coup d’œil dehors. Ils écoutent la dame internationale. Ils me regardent. Ils me désencordent. Ils regardent les menottes. Ils veulent faire passer mes poignets à travers les

anneaux. Ça ne marce pas.

– Il faut le porter avec le lit, madame.

Ils regardent la maison. Ils regardent l'escalier. Ils regardent la porte.

– Mais la porte est trop petite, madame. Le lit ne passera pas.

– Mais si ! Ça passera.

Elle tourne le dos et va mesurer la porte. L'un des viziles me ziffle – *Arrête de bander, connard !* Elle revient :

– Mon dieu ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Il faut scier les menottes, madame.

Ils partent cercher la scie. La dame internationale me ragarde. Elle détourne la tête. Elle voit un chiffon par terre. Elle couvre mon sexe avec. La rumeur approce. Za entend des cris. Za entend des sifflets, des voitures qui klaksonnent.

– Mon dieu ! C'est un cauchemar !

Elle appelle les viziles. Un grand bruit ébranle le portail. Un coup de pierre. Les viziles accourent. Ils sortent. Ils parlementent avec les zens – *vous vous trompez, il n'y a personne ici*. On crie encore. On affirme qu'on a tout vu – *appelez alors votre maîtresse et on verra bien si ce n'est pas la même qui a enlevé un prisonnier à la prison*.

– Elle est partie en mission.

Une autre pierre ébranle le portail. Des coups de feu en l'air. Za comprend que les viziles ont sorti leurs armes. Des hurlements. Les zens qui s'enfuient. Le silence. Les viziles rentrent aussitôt.

– Madame, on ne peut pas les retenir longtemps.

– Je n'irai pas livrer cet homme, entendez-vous ?

– Ils vont rentrer, madame, et on n'aura pas le temps de cacher votre ami.

– Tirez encore des coups de feu en l'air. Je vais scier ces menottes !

Ils sortent à nouveau. Les pierres pleuvent. La dame internationale sursaute, elle a scié dans ma peau – *ô mon dieu ! pardon, pardon...* D'autres coups de feu en l'air. La scie tremble dans sa main. Za sait que ce n'est pas comme ça qu'on fait, il faut les clefs. La dame internationale voit que les dents de la scie tombent et que ça ne marce pas. Elle scie les montants du lit, ça mord mais elle sursaute trop à saque coup de pierre dans le portail et saque coup de feu dans l'air. Plus elle sursaute, plus elle me scie. Elle passe trop de temps ensuite à essuyer le sang qui coule de ma peau à la scie. Elle essuie avec le siffon de mon sexe et elle dit – *mon dieu, mon dieu...* Elle remet le siffon à sa place et murmure encore à son dieu – *qu'est-ce que je fais, mon dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi est-ce qu'il bande comme ça ?* Les coups de pierres redoublent. Le portail zoue aux tambours de Brazza et de Queenstown. Les viziles tirent en l'air. La dame internationale scie. Puis il y a le silence. Za te dit que ça comme ça que ça commence. Ouvre grand tes zoreilles homme de sous le ciel, tiens bien ton attention, que le soleil soit ton unique œil, prends garde au vent qui souffle de l'est et écoute-moi : « Le sang coulera, les haines et les malheurs. Dans la sair, dans le ventre, les armes

parleront. Dans les douilles, à jamais dans les rouilles, les larmes se tairont. »

Les viziles reviennent.

– Il faut rentrer, madame.

– Je n’ai pas fini ! Je n’abandonnerai pas cet homme !

Ses mains sont pleines de mon sang à Za. Ses mains tremblent.

– Il faut rentrer, madame.

– Pourquoi vous ne tirez plus en l’air ?

– On n’a plus de munitions, madame !

– Je ne rentrerai pas ! Trouvez un moyen pour les retenir encore un peu !

On crie dehors en salamalec local – *Avereno ny namanay fakanareo fo dé avelanay nareo e !*

La dame internationale ne comprend pas. Les viziles traduisent.

– Rendre l’homme à organes ? Je ne comprends pas.

– Nous ne comprenons pas non plus, madame, ils disent que cet homme est un frigo d’organes !

– Mon dieu !

La dame internationale vomit. Elle ne sait plus quoi faire. Elle s’essuie avec sa main sanglante. Du sang sur son menton et ses joues.

Les viziles : il faut rentrer, madame.

– Jamais, vous entendez !

Elle se rue vers le portail, l’ouvre grand. Za voit qu’il n’y a personne en face. Za sait bien qu’ils sont pourtant là. La dame internationale hurle – *jamais, vous entendez ? Jamais ! Essayez seulement de franchir ce portail et vous grillerez, je l’ai électrifié !* Un silence plus grand encore. Un long moment passe. Un dans la foule s’adresse à la dame internationale – *donnez-nous preuve grille électrique !*

– Essayez seulement si vous l’osez !

Elle brandit la scie et tremble plus encore. Elle referme le portail.

– Tiens ! Scie !

L’un des viziles prend la scie et scie. Les pierres se sont arrêtées. La dame internationale respire bruyamment – *arrive-t-il bientôt, cet imbécile de Rakoto ?* Le vizile m’insulte dans sa barbe. Za répond que lui par contre n’est qu’un scieur de lit ! Il bifurque la scie qui retrouve ma main. Za me blesse encore ! La dame internationale : *au nom de dieu, que se passe-t-il encore ? – une petite maladresse madame, rien du tout...*

On entend soudain une voix d’enfant dans l’arbre à côté : « Zé voit un homme nu dans un lit. Zé voit une femme blanche. Elle a plein de sang sur les mains et la bouce. Zé voit un vizile qui scie la main du prisonné. » La rumeur enfle d’un coup ! On appelle à droite. On appelle à gauche. On lance des youyous. On tape dans les bidons avant que le silence ne tombe brutalement. Un long bâton dépasse du portail. Une misérable corde est liée au bâton. Un saton y est pendu par la taille. Le saton est posé délicatement sur le portail. Il n’est pas électrocuté. Un hurlement – *elle a menti !* Les pierres reviennent d’un coup. Une femme dit : « Oui, mais on sait que les chats ne craignent pas

l'électricité, c'est comme les oiseaux qui se posent sur les fils électriques ! » Les pierres s'arrêtent. Un autre long silence. Puis dans les roses du zardin un bruit infernal : un cocktail molotov !

– Il faut rentrer, madame !

La dame internationale est en décompréhension totale. Elle flazole. Les viziles l'emmènent. Ils rentrent dans la maison. L'enfant dans l'arbre : « Zé voit qu'ils retraits bataille dans la maison ! » On lui demande si Za suis encore là.

– Zé voit qu'il est encore là. Il perd beaucoup de sang. Il est encore tout nu. Il a déjà une blessure à la zambe.

Za rit de leur connerie. Za ne donnera jamais mes organes et mon cœur. Za ne donnera jamais mon corps et ma sair. Za appartient à mon fils. Za le zure. Za ne partira jamais en morceaux. Za ne sera jamais enveloppé de cellophane et de plastique. Mon fils lui, mon garçon, le fleuve a commencé à le manzer doucement, à le pourrir et à lui remplir la bouce de plastique. Za te zure, mon fils, Za te gardera ton père en entier, Za ne partira pas à la dérive pendant des semaines, Za ne me dispersera pas en organes de greffe sur le fleuve noir d'Oksident. Za rit de tout et ça encore.

Une esselle en bois est posée sur le portail. Un homme y passe en prenant soin de ne pas tousser le fer. Il saute et atterrit dans le zardin. Il ragarde dans toutes les directions. Il me voit – *Hi ! Ty verras mon fréra que ça ira ! Ça ira ! Zé suis là ! Ton calvéra n'a plus de chemin. C'est terminé. C'est la route du bonhéra mint'nant.* Za rit encore. Il se précipite vers le portail. Il s'arrête pile – *ty crois mon fréra que la porte est électrifiée dé l'intériéra, hi ?*

Za ne l'écoute pas. Il tousse doucement le portail. Il n'est pas grillé. Il tousse encore un peu. Il n'est touzours pas grillé. Il tousse bien maintenant. Il ouvre grand et la populace s'engouffre dans la place. Un tourne vite fait mon lit et me pousse dehors. Le pied sans roulette cale. Un autre vient à la rescousse. Mon lit francit le portail et prend la route. Les zens saccagent les fleurs, les zens attaquent la maison, ils lancent d'autres cocktails molotov contre les fenêtres. Des pierres. Des pavés. Ils hurlent – *À bas les étrangers qui nous sucent le sang et les organes ! Mort à la France !* Mon lit protégé de tous les côtés par une bande pédestre abandonne tout et ça encore et gagne de la vitesse, pied gauche arrière sans roulette soulevé un peu par un patriote compatriote. On remonte vers le tunnel. Za voit un barraze qui bloque les voitures. Za me retourne : de la fumée monte déjà de la maison. On ne prend pas le tunnel, on tourne à gauche. Za sait où ils me mènent : Ambanidia, *La-terre-des-bas-trazets, La-terre-des-humbles-pas !*

Chapitre 14

Où les sauveurs de Za, croyant l'avoir soustrait à ses bourreaux, se livrent à des confidences sans se douter de l'ubiquité de l'Ange.

Une salle en terre battue. Pas de fenêtres. Un soleil qui passe la porte et qui se vautre sur un lit de paille. Du café qu'on brûle dans la pièce à côté.

NDAY

Tu sais que tu es en sécurité ici. Il ne peut rien t'arriver. Tu ne dis rien depuis ton arrivée, tu ris seulement. Tu peux me faire confiance, tu sais. Tu refuses qu'on te soigne cette blessure à la jambe. Tu refuses qu'on te soigne ces blessures à la main, au poignet, traces de scie, traces des tortures que tu as subies. Tu refuses de t'habiller, tu ne veux pas... Tu manges à peine, tu vas mourir de faim. Je n'ai pas pu enlever tes menottes, j'y ai même ajouté des liens. Regarde ! À tes pieds. À tes mains. Tu nous mets en danger car tu veux toujours sortir. Je n'aime pas te regarder comme ça, encordillé dans ton coin comme un singe braconné. J'ai scié ton lit, j'ai jeté ses montants et ses pieds. Je t'ai rendu ta liberté mais tu exagères. Tu es sorti de la maison inhabillé comme un homme prêt à le faire.

NGALO (rires)

Hi mon fréra... Ty as marché directement tout droit en renversant tout sur ton passage. Ty as fait peur aux femmes qui ne voulaient pas le faire et aux maris de celles qui voulaient le faire, les enfants ont rigolé en te suivant, ils ont tout renversé aussi directement dans ton sillage, une voiture a tamponné le mur en bambous de la dame Razay et a fait marche en arrière toute en

écrasant les tomates et les légumes. Dame Razay n'a plus de boutique elle, hi... Mon frère-là, mon aîné, Nday a dû te rattraper et t'assommeiller car ty ne voulais pas le suivre et retourner à la maison.

– Je ne pouvais pas te forcer, tu es bien trop fort pour moi.

– Hi... Il a attrapé un os gros com'ça sur l'étal du boucher et il a frappé sur ta tête. Il t'a attaché en nouant aussi son cœura, hi, zé le connaît, zé le connaît, il est com'ça !

– J'ai tout expliqué à la dame Razay. Elle comprend. Tout le monde comprend. Personne ne dira rien à la police. Ça fait trop mal de te voir comme ça. Ces anneaux sur tes poignets. Tes chevilles. Mais ta nudité surtout...

– Hi on dirait que ty es revenu en esclavage. Ty sais, on se rappelle encore de ça dans le quartier. Ty vas juste un peu plus loin, ty pousses le pied et ty verras des chantiers de piéra, z'ai travaillé là quand z'étais petit, mon péra a travaillé là, mon grand-péra a travaillé là, mon arriéra-grand-péra a travaillé là. Presque tout le village a travaillé là. Même mon frère-là à côté de toi, le grand Nday qui est allé à l'école a travaillé là. Il a travaillé pour les riches hi, comme moi hi, z'ai travaillé pour. Mais pour les blancs hi, jamais hi, pas comme mon péra. Mon péra a même travaillé pour les colons. Dans le temps comme mon grand-péra. Zé n'est pas travaillé non plus pour l'esclavage comme mon arriéra-grand-péra, c'est lui qui avait les anneaux chez nous, deux anneaux pour chaque main, pour chaque pied, un anneau pour le poignet et la cheville, un anneau pour la chaîne collée à la paroi. Ty vois, zé connais bien ce mot car on me l'a bien appris. Zé ne lis pas comme le grand Nday là, zé n'écris pas comme le grand Nday là mais zé connais bien ce mot : la « chaîne ». Zé n'ai plus de « chaîne », mes descendants n'auront plus de « chaîne » mais toi ty fais ici comme un esclave : nu cliquetant tes anneaux ! Ty fais comme un dur au mal qui n'écoute plus les fouets et les clous dans la chair. Regarde ta plaie à la jambe, purulente déjà, ty n'y prêtes aucune attention ! À peine debout, ty pars tout droit vers l'évasion, ty ne penses qu'à ça. Ça rappelle trop trop de choses ! Ty ne peux pas partir com'ça. Tout droit sans t'arrêter. Il y a des maisons maintenant sur nos anciennes routes et plus personne ne se souvient des chemins de nos grottes. On peut toujours choisir le fleuve et la mort qui l'accompagne, on peut oui, zé connais des amis qui l'ont fait, n'est-ce pas Nday ?

– Ben'ny Soula et Daouda...

– Ben'ny Soula et Daouda...

Un temps de Nday.

– C'est vrai. Sûr et certain. Si on t'avait laissé partir comme ça, tu aurais rencontré le fleuve, tu aurais rencontré la mort.

– Hi ! ou pire encore ! La police ! Ty ne dis toujours rien ?

Za me demande de me taire. Za m'obéit. Za me tait. Za les fusillonne et me promet de moudre-battre dans leurs bouces mes graines de pisse vomies-déféquées.

Nday se lève et me désigne.

– Je fais un tour. En aucun cas, il ne doit sortir d’ici.

Il sort.

NGALO

Tout lé monde est fiéra ici de t’avoir délivrationné. On a tous déjà fait un peu de prison. On y a toujours un parent, un ami, une connaissance. Moi-même, z’ai été en prison quand z’étais petit. Le patron était sur le chantier et a commencé à crier. Que ceci. Que cela. Que surtout mon péra ne faisait pas travailler ses enfants – ces produits de couilles mollassonnees. Il voulait que Nday travaille aussi. Mon péra ne voulait pas. Mon péra disait que Nday doit aller à l’école méssié. Il a crié encore et nous a traités dé fainéants. Z’ai rigolé. Nous fainéants ? Mon péra, moi et mes cinq fréra, on se levait à l’aube, on buvait un petit café et hop on travaillait. Le patron n’a pas aimé que zé rigole. Il m’a giflé très fort. Zé n’ai rien dit mais quand il est parti inspectionner le chantier, z’ai rayé sa voiture avec une grosse piéra pointue avant de dégonfler ses pneus. Z’ai plongé ensuite dans la caillasse. Z’ai cassé des cailloux. Z’ai respiré leurs poussières. Z’ai cassé des cailloux. Quand il a été de retour, le terrible est tombé sur ma tête. Zé n’ai pas nié que c’était moi. Zé n’ai pas dit que c’était moi. Il m’a frappé. Il m’a cogné. Il m’a mis en sang. Quand z’ai repris connaissance, z’étais en prison, là-bas la même où ty étais. Zé suis resté longtemps, zé ne sais combien. Z’ai grandi là-bas. On peut dire que z’ai grandi là-bas. Il y a eu Zéralda – le cyclone ty sais, il a fait tomber les murs et z’ai lancé mes jambes comme les autres prisonnés. C’est com’ça que zé suis redevenu libre. Avant-hiéra, z’étais juste dans le coin quand cette femme blanche a voulu prendre tes organes. Z’accompagnais la femme de mon fréra qui apportait la nourriture de son mari. Car mon fréra est là-bas aussi ty sais, le dernier, Zoulou-lé-cadet. Il a fait réserviste comme moi et maintenant ils disent que pendant la pacification il a corruptionné grave à Brickaville, brûlé des maisons, volé et violé des zens. Peut-être que ty l’as rencontré là-bas ?

Un temps.

NGALO

Ty ne dis toujours rien ? Cé n’est pas grave. Z’ai besoin de parloir et de confesse. C’est ça le cadeau de ce gouvernémenta pour nous les réservistes : le parloir et la confesse, la prison et les églises... Ty peux parler, ty sais. On ne censure pas la liberté d’expression : parle et confesse-toi ! Nday aussi a fait réserviste. Il n’était ni avec moi ni avec le Zoulou. Il était dans le Sud. Mais lui, il ne raconte rien. Il a fait l’école mais il ne raconte rien ! On les envoie à l’école pour qu’ils parlent mais mon fréra-là est complètement perdu. Plus il allait à l’école, plus il se taisait ! Enfin... c’est com’ça ! Alors on a vu ça ! On

savait que dès fois le cœura des prisonnés morts disparaissait mais ça ! Te livrer tout vivant sur ton lit de mort, c'était trop ! Elle n'avait même pas honte, cette femme blanche, à prendre la marchandise à la source ! C'est sûr que ta grosse bite là, elle voulait aussi la prélever pour la greffer à celle de son mari. Regarde, ils ont déjà commencé à creuser dans ta jambe. Et le ministre, ty te rends compte ? Heureuz'ment qu'on a réussi à te retrouver. Ce n'était pas difficile d'ailléra. On a brûlé la maison de cette femme. On l'attendait avec des piéra au cas où elle voulait sortir. Elle n'était pas sortie. Les vigiles non plus n'étaient pas sortis. On a levé le barrage quand la maison a entièrement brûlé. Car on a fait le barrage ty sais, là-même à la bouche du tunnel pour que personne ne puisse nous déranger pendant l'attaque. Il ne restait plus rien quand la police est arrivée avec la voiture de cette femme, la même voiture qui était venue te prendre à la prison, ty sais ? Ty vois mint'nant ? Ils sont en combine, cette femme, le ministre, la police. Tous. Z'ai acheté le journal. Tiens, si ty veux regarder les images...

Za lit.

Ngalo me ragarde : Ty lis toi ou ty fais semblant ? Ty sais lire ? Ty ne réponds toujours pas ? Zé vais te dire ce qu'il y a écrit là. La dame Razay me lit tout et zé rétient par cœura. Tout par cœura. Zé fais ça depuis que Zéralda m'a délivré. Zé retient tout. Écoute bien...

NGALO

Une représantanty des droits de l'homme brûlée vive dans sa maison. Horrera à Antsahabe. Hiéra dans l'après-midi, Mme Bényovski, représantanty des droits de l'homme, a péri dans l'incendie de sa maison. Selon nos informations recueillies sur place, la propriété a fait l'obzet d'un véritable siézy de la part d'une bandy armée l'ayant poursuivie depuis la prison de *La-terre-douce*. On ne sait pas exactement quelles sont les circoncitancy qui ont conduit cette bandy armée à cette extrémité, mais c'est une premiéra dans notre pays. Il est déjà arrivé lors du président régime qu'un citoyen frantsay – journaliste ou représantanty de la sossété civile, soit retrouvé mort dans la brousse, victime sombre-t-il des voleurs des grands chemins mais en réalité abattu par le régime dictactonrial, mais telle attaque en règle et de plus en pleine ville, de mémoire du pays, ne s'était jamais produite. Quel commanditéra derriéra tout ça ? Qui veut du mal au gouvernémanta ? On sait que depuis la récente prise de pouvoir, le gouvernémanta ne cesse d'améliorer les conditions de détention dans nos prisons, ce que reconnaît volonté les orgasmes de droits de l'homme, en premier lieu la Croix-Rouge pour ne pas la citer. Malgré tout, des efforts restaient à compléter, ce qui expliquait la visite de cette dame Bényovski dans nos murs. Malheureusement, sans doute des opposants voulant nuire à l'image du pays ont profité de la situation pour

commanditer ce meurtra et accuser le gouvernementa d'entrave à la bonne marche des droits de l'homme. Un meurtra prémédité...

Ngalo me regarde encore.

NGALO

Zé n'ai pas la suite car dame Razay ne pouvait plus lire : elle avait un client pour ses beignets. L'autre pazy est partie envelopper la marchandise. Zé connaît le client si ty veux, zé peux aller chez lui et récupérer la pazy.

Za ne répond pas et tire sur les cordes qui me tiennent.

NGALO

Ty sais mon fréra que z'ai mal pour toi mais nous ne pouvons pas faire autrement. La police était déjà passée dans le quartier hiéra. Ils avaient posé des questions. On avait juste dit que ces bandits n'avaient fait que passer par ici en poussant ce lit mais que sûr'ment ils étaient allés à Ambohipo ou à Mandrozeza. Les zens là-bas sont fous, il n'y a qu'eux pour oser commettre des crimes pareils ! Voler un lit avec un prisonné dedans ! French'ment ! La police est allé là-bas. Ils vont bientôt savoir qu'on a menti. Mais à ce moment-là, ty seras loin mon fréra, il faut faire confiance au grand Nday...

Il ne parle plus et ferme les yeux. Za me rend compte que rien ne pourra me délivrer. Za me calme et me fait nuit sous mes paupières. Des bruits d'ustensiles à côté, de l'eau que l'on écoule dans un seau. Le bruit de la route et les insultes des conducteurs. Za connaît cet endroit : la route qui passe dans ce village est piégée par les gargotiers, les marsands de sarbon et de viande en plein air. Elle est retrécie, ralentie, envahie par les passants et les arrêts fréquents des livreurs. Za ne dit rien. Za entend un bruissement familier, le souffle du vent qui se lève sous les ailes de l'Anze. Bientôt il viendra, bientôt...

Ngalo reprend.

Ty ne m'as pas répondu, mon fréra. Si ty veux, zé peux aller chez le client récupérer la pazy.

– Hé, Zaza !

Les bruits d'ustensiles cessent et une enfant apparaît.

– Ty vas chez Méssié Rober et lui demander la pazy du beignet de Mme Razay.

L'enfant part, le souffle de l'Anze sous ses semelles de cuir mal tanées. Za tremble. Ma plaie palpite de trop espérer les coups de l'Anze.

– Ty as froid, mon fréra ? Ty as froid. On n'a pas idée à refuser ainsi les habits.

Semelles de cuir dehors sur tapis de poussères, vent est doux qui les

emmène. Vent et semelles, poussères et traces, sur asphalte prennent hésitation. Passent les voitures. Ce temps est encore celui des vrombissants, Za me tend mes muscles. Bientôt...

– Peut-être que ty as raison, mon fréra. Les habits ne marquent que nos pauvretés. Regarde-moi donc ! Ty vois ? Z'ai perdu mon humanité avec ces habits. Zé n'ai plus de corps. Zé n'ai plus de honte. Mes habits ont effacé tout ce qui fait de moi un homme. Les zens ne voient plus ma vie, mes blessures, mes souffrances. Ils ne réagissent qu'à la crasse qui me colle aux haillons. On peut m'humilier oui, on peut me maltraiter, on peut même me taillader oui, m'entailler, me mutiler, l'indignation ne naîtra que de cette crasse ! Cette crasse qu'ils veulent effacer, cette crasse dont ils ont peur, oui ils ont peur qu'elle les contamine. Ty vois, mon fréra, beaucoup ne comprennent pas quand zé refuse les beaux habits qu'ils me donnent. Dons de ceci, dons de cela. Pour aider. Pour extirper de la miséra. Seulement, ils ne veulent changer ma peau d'inhumanité que pour une autre. Oui zé te le dis mon fréra, nos habits à nous les pauvres nous ont désincarnés, couverts d'une peau d'infamie. Ty as raison, mon fréra, de te mettre ainsi tout nu. Ty as raison d'étaler ainsi la plaie de ta jambe. Montre-leur. Exhibe tout. Les monstres n'osent pas se miroiter dans nos plaies. Ils se détournent. Ils regardent ailleurs. Ils se reconnaissent trop dans nos laideurs !

Ngalo se tait et me considère longuement. Les bruits d'ustensiles sont revenus.

– C'est toi, Zaza ?

L'enfant répond doucement. C'est bien elle.

– Et la pazy du beignet de Méssié Rober ?

Elle répond de l'autre côté.

– Il a dit qu'il l'a donnée pour allimer lé sarbô.

– Et qui doit lui allumer le charbon ?

– Kalafanja.

– Ty vas voir Kalafanja et lui dire ne pas allumer le charbon avec la pazy du beignet.

L'enfant repart. Ngalo continue :

– Voici quelques mois, z'avais encore l'uniforme. L'admiration tombait comme une pluie de décembre sur mes galons de deuxième classe réserviste. On m'applaudissait dans la rue. On me craignait. Z'avais fait la pacification. Z'avais tiré sur des zens qui n'avaient pas voté comme moi. Z'avais fait le sale boulot. Moi. Mes amis. Les réservistes. Nous avons tout fait, tout accepté. Tuer. Humilier. Violer parfois. À notre retour, personne n'était là pour payer nos soldes. Nous avons attendu longtemps, négocié, menacé. Mais rien. Rien ne venait. Et quand nous sommes descendus dans la rue pour réclamer nos droits, nous avons été dispersés comme des malpropres. À coups de crosse et de tir à balles réelles. Ils nous avaient enfin promis de tout régler. Ils nous avaient convoqués au camp, mais ce n'était que pour mieux nous dépouiller. De nos uniformes. De nos dignités. Devant les armes, nous

devions nous déshabiller – *vous mission est terminée, réservistes vous étiez, civils vous redevenez*. Dans le camp, nous avons attendu que nos proches nous rapportent des vêtements de ville. Nous sommes restés là sous le soleil. Nus. Pratiquement nus. Ty me vois au jour d'aujourd'hui, penses-tu que z'avais été ce beau militaire sauvant sa patrie et chassant le dictatéra ? Zé rigole. Nous avons mis un autre en place...

Il se tait.

– Eh, Zaza !

Elle ne répond pas. Il sort. Un vent violent rabat brusquement la porte. Vent, envie violée en quête d'horizon, n'a de cesse de se cogner contre limites et barrières. Des rires. On danse à côté. Rires décapant la pièce, tombent les suies, se lèvent les cendres, s'effile la lumière où se découpent les fumées. On ripaille à côté. Bruits d'ustensiles et de bouteilles qu'on brise. L'Anze est là qui m'attend. Za le sait. Les ombres flapies, les souffles voletant et les *Rien-que-sairs* – rires que l'on tire comme des nerfs lacérés sous les effluves des corps ensexés. Et le silence soudain. Ngalo revient. Za l'entend. Za devine sa surprise. Il rouvre lentement la porte et, pétrifié, reste au seuil. Il me regarde, fixe intensément mes liens.

– Ty n'as pas bougé !

Za n'a pas bouzé. Ngalo ne comprend pas. La pièce à côté en bazar : les ustensiles dans la poussière ; les bouteilles brisées – huile de palme et pétrole à brûler, essence d'eucalyptus et d'écorces rares, et en tout cette odeur de sexe ; les suies par terre ; les lourdes cendres s'émanant en fumée légère ; les traces de pas, noires sur le sol, sur les murs ; des empreintes de corps un peu partout...

– Hi ! mon fréra, explique-moi ce qui s'est passionné ici !

– L'Anze...

Za vous dit les ripailles de l'Anze sur la table des carnazes et des dévastations. Mes larmes tournent millénaires et coulent enivrantes vers les gorges princières. Za vous dit les ripailles de l'Anze sur mille et mille ans de frelaterie et de fermentation, liqueurs de mes souffrances à boire nues et hors des siècles. Lard fondu sur mes flancs incisés, qui de la viande ou de mon corps est si odorant ? Za n'a plus de cri à boucaner, plus rien à pendre et à fumer hors de la panse. Ami, s'al te plaît, pile-moi dans le mortier, 30 livres. S'al te plaît, coupe-moi la langue, 6 livres. S'al te plaît, marque-moi, pends-moi par l'oreille clouée, 20 livres. Huile sur ripailles pour braiser tes envies. Festins de douleurs, Za me sucre pour toi. Manze-moi. Dévore-moi.

– Hi ! mon fréra, de quoi parles-tu ? Zé ne te comprend pas – il faut vite prévenir Nday, quelqu'un est venu fouiller ici...

Il repart en courant. Za reste là à attendre

l'Anze

et ce qui doit être

nuit

Zaza réapparaît. Elle tient la pazy du beignet de Mme Razay. Elle n'ose

pas entrer. La pazy est à moitié brûlée. Elle dit – *Kalafanja, elle a ziste un pé allimé lé fé*. Elle zette la pazy et s'enfuit. Za ne peut pas attraper. La pazy se dépose par terre. L'Anze rentre et la ramasse :

– Tu voudrais que je te lise la suite de l'histoire, n'est-ce pas ? Je te lirai tout, à commencer par cette page à laquelle tu sembles tant tenir ; et tu n'oublieras rien. Tu sauras tout le malheur qui te frappe. Tu lutteras toute ta vie. Tu n'entreverras pas la fin de ta lutte. Et plus tu sauras, plus tu réaliseras qu'il n'y aura pas de limites à ta souffrance. Oui, ta lutte. Éternellement. Avec moi. Écoute bien...

L'ANZE

... inconcevable de croire que cette affaire soit un simple accident. Juste avant l'incendie en effet, un barrage a été érigé à la sortie du tunnel d'Ambanidia. Pendant près de vingt minutes, aucune voiture n'a pu passer, que ce soit celle de la police accourue sur les lieux ou celle des pompiers alarmés par la fumée épaisse qui s'élevait dans le ciel. En outre, de multiples débris de cocktails molotov ont été retrouvés sur les lieux. Le voisinage parle d'une véritable armée de casseurs professionnels et nombreux sont ceux qui ont préféré se calfeutrer chez eux en attendant la venue de la police. Les autorités font état d'une cinquantaine d'agresseurs qui ont disparu comme par enchantement une fois leur forfait accompli. Curieusement, on compte parmi les biens pillés par la bande un lit d'hôpital usagé. L'ambassadeur de France, son éminence Anselme de Courtray, s'est rendu aussitôt sur les lieux ainsi que le ministre de la Justice bouleversé par cette affaire, car étant parmi les dernières personnes à avoir tenu compagnie à la victime, il avait en effet quelques heures auparavant guidé en personne celle-ci lors de sa visite à la prison d'Antanimora. Le gouvernement a promis de faire la lumière sur cette affaire et nous ne doutons pas que bientôt les coupables croupiront en prison. Et ils auront de la chance et c'est malheureux car ils bénéficieront de la prochaine humanisation de nos maisons de force. Enfin, nous signalons que les trois vigiles gardant la propriété ont été pareillement brûlés vifs. Toutes nos condoléances vont à leurs familles.

Za regarde l'Anze. Il me sourit en décirant la pazy. Des *Rien-que-sairs* rentrent bientôt. Ils ont élu existence dans la soumission. Za ne luttera pas ce soir. Za me laissera faire. Encore et encore. Za suis fatigué. Za n'aspire plus qu'à l'ablation de mes nerfs, inutiles encordillements qui m'entortillent à la vie. Za n'a plus désir à m'insoumettre, tailladez-moi la peau – taillot ! Écrabouillez-moi la sair – craque-bouillie ! Brisez-moi les os, ouvrez-moi les veines et désaltérez-vous de mon sang impur. Za rezoindra le rang des *Rien-que-sairs*, esclave à vous soumis. Za marcera au fouet. Za marcera au crassat. De mon front s'égoutteront les douceurs, sucres et caféines. De mes salives, Za vous offrira sécrétion de perles, zemmes de cristal nulle part ailleurs taillées. Za m'endura d'humus, de merdre et d'engrais, Za me déportera dans

les mines et vous reviendra souks et bazars, vous pouvez ramener – pouvez ! pierres et précieuses, filles, babioles, pétrole et exotismes, arômes et z'épices, piments, poivre, rhum and coca-cola. Vous pouvez sarzer les bateaux et tout ramener, ne rien me laisser – vous pouvez ! que ma vie de barbare. De barbare, vous ne l'êtes pas. Vous me vendez. Vous m'exploitez. Vous m'humiliez. De barbare, non, non, non, vous ne l'êtes pas. Non. Vous avez zuste tout pensé. Que Za n'ait plus le moindre espoir. Que Za n'ait plus de velléité de mémoire hors de ma douleur qui ne se guérit pas. Que même dans ma raze, dans ma soif, ma survie, Za me rampe vers vous mon bourreau sans douter un seul instant que vous me zetterez manteau, pitié et commisération. Vous vivrez de progrès. Vous vivrez de développement. Vous vivrez de toutes les belles idées de l'histoire. Utopia ! Démocratia ! Scientia ! Humanitas ! Amin ! Vous m'aurez autorisé à vous effleurer, vous si fraziles, délicats aboutissements de toute beauté. Alors, tout alors, reconnaissant, Za aura plaisir à vous écouter dans l'insulte des ténèbres qui m'auront emmuré dans ces montagnes. Car Za n'était pas en esclavaze, n'est-ce pas ? Za sézournait dans les limbes et vous m'avez sauvé, baptisé, donné œuvre à bâtir : mon âme à créer et à maintenir malgré mes vices et perversions. Car Za n'a subi nulle colonisation, nulle oppression, vous m'avez fait don de lumières, de progrès et de syphilisations. Vous n'entendrez pas mes rires. Vous n'entendrez pas mes râles. Za n'aura plus de peau pour vous sourire. Za n'aura plus de peau pour vous tousser et vous émouvoir. Za ne sera plus que ce que vous désirez : barbare réceptacle de vos hontes ou gargouille saillante de vos tours d'ivoire. Za m'oubliera dans le sourire de l'Anze et me donnera gorge offerte à sa lame rédemptrice. L'Anze me tuera mais ça n'est pas grave : c'est pour la pureté...

L'Anze rit de mes pensées et m'affirme que Za ne partira pas encore avec lui – *j'emmène simplement ta jambe mon ami*, dit-il ! Il azite ses ailes et doucement ébranle la procession des *Rien-que-sairs* qui quittent la pièce un à un en déposant un pan d'obscurité autour de ma plaie. Za voit ma zambe qui lentement se néante. Za panique. Za hurle. Ratovoantanitsitonjanahary est là qui se raidit comme un pieu, Za l'entend murmurer – je suis l' élu qui lutte encore au cœur de l'Étant, tout disparaît ici, sombre et coule. Il arrace l'ombre qui gagne ma zambe. Il arrace ma peau. Il arrace. Za hurle de douleur. Ma plaie est béante d'avoir ainsi désobscurci. Ratovoantanitsito, Ratovoantanitsitonjanahary zette son nom dans le désêtre qui m'égare, qui nous égare. Nday rentre mais Za ne voit plus rien, n'entend plus rien. Que le miraze qui vomit les ombres et fuit les présences. Que l'écho qui roule à l'infini le nom de Ratovo. Nday reprend le nom et murmure : Ratovoantanitsito, Ratovoantanitsitonjanahary...

Chapitre 15

*Comment en persistant à dissimuler notre héros, ses
sauveurs, amenés à lui organiser une veillée mortuaire,
promènent son corps dans les rizières.*

Nday en murmures m'enroule dans un linceul – je t'en supplie Ratovo mon ami, Ratovoantanitsito, ne bouge pas, ne crie pas. Soleil éclaté à travers le tissu écarlate, Za ne bouze pas, Za ne crie pas – toi découvert, nous serons tous perdus, ne bouge pas mon ami, ne crie pas, nous ne savons pas ce qui s'est passé : la pièce saccagée, ta plaie sur laquelle tu t'es acharné, ne bouge pas, ne fais pas de bruit ; demain, nous retournons les ancêtres, ouvrons les tombeaux, changerons les linceuls, offrirons les nouvelles nattes ; nous t'emmènerons là-bas, nous t'y cacherons quelque temps, ne bouge pas mon ami, ne pleure pas ; les Immolards sont en route, ils reviennent d'Ambohipo, ils n'y ont rien vu ; ils reviennent de Mandroseza, ils n'y ont rien vu, les bus nous ont prévenus, les receveurs, les voyageurs, ils viennent par ici, nous ne pouvons plus te sortir de la maison, ils sont déjà là, patrouillent, fouillent au pas, et dans tous les trous du cul de ce quartier fouinent, foutent la trouille, ne crie pas mon ami, nous te déposerons juste là, au coin, nous irons y pleurer, nous irons y veiller, jamais ils n'oseront déranger les morts.

Nday m'enroule encore, dans une natte – nous irons y chanter entends-tu ? Ne t'étouffe pas, ne remue pas un seul doigt, ils n'attendent que ça : te découvrir, une seule faute de notre part, une erreur pour nous inculper, nous qui savons trop de choses, commis trop de crimes, en leur lieu et place, ils sont bien payés tu sais ces Immolards, gens d'armes des missions secrètes, un million par mois, trois fois le salaire de Mme Razay quand elle était encore enseignante, ne gémis pas mon ami, reste tranquille.

Nday enroule enfin une corde autour de la natte, Za ne peut plus bouzer

mes bras, mes épaules, mes mains en menottes encore, mes poignets en morsures de scie. Za ne peut plus bouzer mes zambes – je sais mon ami, je n’enserme pas trop ta plaie, nous l’avons bien enveloppée, nous l’avons bien nettoyée, je suis obligé d’enrouler la corde ici, là où il y a ton cou, je ne serre pas mais il faut bien mon ami, il faut bien montrer que tu es un véritable cadavre, bien enveloppé, bien roulé : la corde au niveau du cou, des bras, des reins, des jambes, des chevilles, ne bouge plus mon ami, ne crie pas, tu n’étoufferas pas, nous avons tout prévu, le linceul est des plus lâche, des plus fin, la natte est des plus vieille, des plus sèche, des plus vivante, l’air passera, respire, n’hésite pas à vivre, je sais que tu auras soif, je sais que tu auras des crampes, mais ne t’en fais pas, nous te passerons de l’eau, nous te masserons à travers la natte, à travers le linceul, même les ancêtres ont besoin de caresses, tout le monde le sait, personne ne s’en étonnera ; tu vois maintenant je vais planter ce morceau de bambou, nous y verserons l’eau, tu n’auras qu’à boire ensuite ; au bout du bambou, j’insérerai un drapeau pour qu’on ne sache pas, c’est courant tu sais un drapeau, un drapeau sur une natte mortuaire ; et ne t’étonne pas si tu entends de véritables pleurs, tous ne savent pas que tu es vivant dans ton linceul, dans ta natte, ne bouge plus mon ami, reste calme... Voilà, c’est fini, nous allons te porter au coin, tu n’y bougeras plus ; ancêtre, tu l’es maintenant, à côté bientôt de tous nos morts ; les gens vont venir, la veillée pourra commencer, les Immolards peuvent débarquer maintenant.

Za me sent lézer. On me porte. On me dépose. Za sent la saleur d’un feu, l’odeur du sarbon, Za tousse. On panique – s’il te plaît mon ami, ne tousse plus, s’il te plaît ; hé Zaza, prends le sarbon minéral et laisse le sarbon de bois, ne tousse plus mon ami, bois.

De l’eau sur mon visaz, colle au linceul, Za humecte le tissu ; l’âtre, de la gorge passe à l’œil, larmes, Za renifle – ô mon ami ! Ce n’est pas possible ! Hé Zaza ! Non ! Ngalo ! Le rhum s’il te plaît !

Za l’entend verser le liquide sacré dans le bambou, une saleur déjà dans mes narines, Za respire fort la boisson préférée des ancêtres, mes larmes s’évaporent, Za ne bouze plus, Za voudrait m’endormir ici, me laisser dans ce linceul, partir enfin tu vois, rejoindre mon fils, Za n’a pas pu donner de linceul à mon fils – me pardonneras-tu, toi que Za a enveloppé de cellophane ? Toi que Za a lassé partir le visaz collé à ce plastique ? Toi que Za a lassé enterrer comme un porc pestiféré ? Za sait bien que Za suis fou maintenant. Za paie le prix, Za encaisse le salaire. Za me fait semblant, Za me fait croire en amnésie mais Za sait bien que tu es là enfant de mes entrailles sous terre inimmable, dans la fosse commune, zeté comme un rat mort, ce n’est pas que Za l’a voulu, non, ce n’est pas que ce fut mon vouloir mais c’est ainsi que vivent et meurent les zens des rails. La veillée que Za n’a pas pu te donner, la voici maintenant ; le linceul que Za n’a pas pu t’offrir, il m’enveloppe maintenant ; la natte où tu n’as pas pu dormir, Za y suis enroulé maintenant. Za ne bouzera pas mon fils, tu auras la coutume, tu auras les rites et ton esprit ne s’égarrera plus dans le royaume des plastiques et des ordures.

Les zens commencent à affluer. Za entend leurs pas crisser dans la pièce. Ils s'installent et acceptent le thé que Zaza leur avance dans une tasse de fer. Des toussotements, des raclements de gorge. Les bancs que l'on déplace. Les murmures de condoléances et puis soudain un rire. Nday parle :

– Parents, amis, ceci n'est pas un enterrement ! Nous retournons nos morts, nous changeons leurs linceuls ! Ils sont heureux de savoir que leurs descendants s'occupent d'eux. Réjouissons-nous ! Ne retenons pas nos rires ! Ne retenons pas nos chants ! Ne retenons pas nos danses ! Rendons hommage à nos morts ! Mais je vois que beaucoup d'entre vous ne connaissez pas l'ancêtre ici présent !

– Yé !

– Nous en sommes confus.

– Yé !

– Il vient de loin mais sa maison est ici. Il a connu d'autres terres mais sa tombe est bien ici. Vous la connaissez cette tombe.

– Yé !

– C'est la tombe des nés de Ratsinatao.

– Yé !

– Celle qui borde la route menant vers Ampamory.

– Yé.

– Les Ratsinatao demeurent ici depuis longtemps déjà.

– Yé !

– Bien avant l'indépendance.

– Yé.

– Tout au long des soumissions aux vazaha colons.

– Yé !

– Au temps de la reine dernière même.

– Yé.

– La reine qui l'a affranchi avant de partir en exil.

– Yé !

– Ratsinatao a acheté la rizière au sud du jujubier de Rasanja. Il l'a vendu au noble Andriantefy qui l'a laissé longtemps aux ronces.

– Yé.

– Ratsinatao a retravaillé sa rizière mais le noble Andriantefy est revenu avec les armes des vazaha colons et des Sénégalys. Le noble Andriantefy a réclamé les papiers à tout le village.

– Yé !

– Aucune maisonnée n'a pu en produire.

– Yé.

– Le noble Andriantefy a pris toutes les terres et les a laissées encore aux ronces.

– Yé.

– Ratsinatao s'est remis à la rizière.

– Yé.

- Une fois encore.
- Yé !
- Il n’a pas attendu les papiers pour enlever les ronces. Il n’a pas attendu les vazaha pour retourner les mottes. Il a répondu à l’appel de la terre mais le noble Andriantefy est encore revenu.
- Yé.
- Trois Sénégal y l’accompagnaient.
- Yé !
- Trois fusils l’accompagnaient.
- Yé !
- Trois cruautés l’accompagnaient.
- Yé !
- La première...
- Dis-nous.
- Le noble Andriantefy remit les chaînes aux poignets de Ratsinatao et l’envoya au chantier de pierre, là derrière le village, au pied de la colline royale. La seconde...
- Dis-nous.
- Le noble Andriantefy prit la femme de Ratsinatao et celle-ci disparut à jamais, laissant trois enfants.
- Yé !
- Vous connaissez ces enfants.
- Yé.
- Vous ne connaissez que les deux premiers.
- Il nous semble bien.
- Le premier est mon grand-père Ratsimanahy.
- Yé !
- La seconde est Rasoaseheno morte peu de temps après.
- Yé.
- Le dernier est Ratsimilefy, grand-père du jeune ancêtre ici présent. L’enfant Ratsimilefy quand il vit son père enchaîné insulta le noble Andriantefy. Celui-ci fit alors parler la troisième cruauté qui l’accompagnait.
- Raconte-nous...
- Il maudit l’enfant Ratsimilefy et l’exila au pays des épines. Il maudit toute bouche osant encore prononcer le nom de Ratsimilefy.
- Yé sé.
- Ratsinatao n’eut plus de nouvelles de son cadet. Ratsimanahy n’eut plus de nouvelles de son frère. Le nom de Ratsimilefy ne réapparut plus dans la famille que par la bouche des mourants. Ils disaient avant de rendre le dernier souffle : rappelez-vous l’un des vôtres, rappelez-vous...
- Yé sé, Ratsimilefy.
- Le nom de Ratsimilefy que j’ai rencontré dans le Sud alors que j’y allais pour la pacification.
- Tu racontes enfin, Nday ? Tu racontes ce que tu as vécu là-bas ?

– Je vous raconterai un jour, mais laissez-moi d’abord finir l’histoire du jeune ancêtre ici présent, petit-fils de Ratsimilefy, exilé de naissance au pays des épines, de son nom Ratovo, Ratovoantanitsito, Ratovoantanitsitonjanahary.

– Yé ! Voici que tu es de retour Ratovoantanitsito.

– Ratsimilefy disent les gens des épines est arrivé enchaîné. On le mit dans les champs de coton. Il refusa de travailler. On le fouetta.

– Yé sé, Ratsimilefy.

– Ratsimilefy refusa de gémir.

– Yé.

– Ratsimilefy refusa de geindre.

– Yé.

– On le mit dans les champs de sisal.

– Aha ! Ratsimilefy ne travaille pas.

– On le fouetta avec les cordes encore humides. On le fouetta avec les cordes à peine tressées.

– Yé sé, Ratsimilefy ne geint pas.

– Les gens des épines disent qu’ils l’ont délivré une nuit.

– Cette nuit a fait d’eux nos parents.

– Les gens des épines disent qu’ils l’ont emmené loin.

– Yé.

– Caché.

– Yé.

– Soigné.

– Yé.

– Ratsimilefy a grandi au milieu d’eux.

– Ratsimilefy est maintenant homme des épines.

– Il y a pris femme.

– Yé sé.

– Et donné un enfant des épines.

– Yé sé, nous reconnaissons cet enfant.

– Et de cet enfant descend Ratovo, Ratovoantanitsito, Ratovoantanitsitonjanahary.

– Voici que tu es de retour, Ratovoantanitsitonjanahary.

– Ratsimilefy a fait honneur à son père Ratsinatao.

– Yé sé. Nous n’en doutons pas.

– Ratsimilefy, lors des troubles et des rumeurs, a réveillé les coups qu’on lui a assenés.

– Yé.

– Il a réveillé ses blessures.

– Yé.

– Il a réveillé ses cicatrices.

– Yé.

– Il s’est levé.

- Yé.
- Il a marché contre les colons et les Sénégal.
- Yé.
- Il a marché aux côtés du grand Monja.
- Yé.
- Il est tombé.
- Yé sé.
- Le grand Monja a béni sa mémoire.
- Yé sé.
- Le grand Monja a béni ses descendants.
- Yé sé.
- Le fils de Ratsimilefy vécut longtemps près du grand Monja. Il est mort en 71.
- Yé sé.
- Nous connaissons ici les troubles et les rumeurs de 72.
- Nous les connaissons trop bien.
- Nous avons eu nos morts.
- Yé sé.
- Nous avons sacrifié pour la Révolution.
- Yé sé.
- Mais nous ne connaissons pas assez les massacres de 71.
- Hélas. Hélas...
- Là bas dans le Sud, dans le pays des épines, dans le pays des sables, les pauvres se sont révoltés. Il y eut plus de morts qu'ici.
- Yé sé.
- Massacrés qu'ils étaient par celui que nous avons mis plus tard à la tête de la Révolution.
- Yé sé.
- Massacrés qu'ils étaient par celui qui a porté encore plus tard nos espoirs.
- Yé sé.
- Massacrés qu'ils étaient par celui qui a été fauché, assassiné en plein pouvoir par ses propres compagnons.
- Yé sé. Nous ne prononcerons pas son nom. Il est mort avec nos idées.
- Mais il a tué auparavant.
- Il a obéi aux ordres, il n'avait pas encore le pouvoir. C'est en tuant là-bas qu'il a compris la Révolution.
- Des milliers de morts.
- Yé sé.
- Moi votre fils Nday, humble et respectueux, je vous dis que le pouvoir nous a toujours tués.
- Yé sé.
- Je vous dis que je suis parti dans le Sud, fier de servir la pacification.
- Yé.

– Je vous dis que j’ai tué. Je vous dis que j’ai chassé les hommes comme on chasse le sanglier. Pacification ? Les colons ont utilisé les mêmes mots pour massacrer nos pères. Je vous dis que ceux qui nous gouvernent ne pensent qu’à se nourrir de notre sang. Je vous dis qu’à chaque Révolution, qu’à chaque élection, des hommes tombent, des pauvres périssent. Les premiers sont tombés en 71. D’autres ont suivi. En 72. En 75. En 91. Et aujourd’hui, après 2002, nous ne savons même plus pourquoi nous tuons. Nous ne savons même plus pourquoi nous combattons.

Silence.

Nday reprend :

– Mais je m’égare. Aujourd’hui est jour de réjouissances. Nous changeons les linéals et profiterons de l’occasion pour rendre enfin le corps de l’ancêtre ici présent auprès des siens.

– Yé sé, Ratovoantany, voici que tu es de retour.

– J’ai entendu parler du nom de Ratsimilefy quand nos chasses à l’homme ont pénétré les terres d’Antsimilefy.

– Yé.

– Ces terres se disent Antsimilefy depuis que Ratsimilefy y est tombé.

– Yé.

– Nos chasses à l’homme y ont viré au cauchemar.

– Yé.

– Le sable s’est levé.

– Yé.

– Les lance-pierres ont sifflé.

– Yé.

– Nous sommes tombés sans savoir d’où venaient les projectiles. Nous tirions au hasard, nous n’atteignons que les grains de sable qui nous aveuglaient.

– Yé sé.

– Nous nous sommes enfuis dans la tempête.

– Yé.

– Nos supérieurs nous ont sacrifiés.

– Yé.

– Ils ont négocié.

– Yé.

– Ils ont dit que nous venions pour la paix, pour la pacification. Que ceux d’entre nous qui avaient tiré n’étaient que des traîtres. Ils nous ont arrêtés, nous qui avons reçu l’ordre de tirer.

– Yé sé.

– Ils nous ont menottés.

– Yé sé.

– Ils nous ont nommés miliciens, corrompus, ethnocides, génocidaires, malfaisants en droits de l’homme, terroristes.

– Yé sé.

– J’ai attendu qu’ils nous transfèrent dans une autre ville pour m’évader. J’ai jeté mon uniforme. Antsimilefy m’a vu marcher nu comme un ver, menotté toujours. Je suis tombé. J’ai eu soif. Un homme m’a relevé. C’était Ratovo. Ratovoantanitsitonjanahary, arrière-petit-fils de Ratsinatao, descendant de Ratsimilefy, lui-même cadet de mon grand-père Ratsimanahy.

– Yé.

– Ratovoantany sut rapidement qui j’étais.

– Yé.

– Ratovoantanitsito sut rapidement pourquoi j’ai déserté.

– Yé

– Ratovoantanitsitonjanahary me révéla alors son passé.

– Son passé qui est le tien également.

– Mon passé, oui, mon passé...

– Nday, Nday... Raconteras-tu enfin ce que tu as connu là-bas ?

– Je vous raconterai un jour mais en attendant, réjouissez-vous, faites bon accueil à l’ancêtre ici présent ! De son vivant, je n’ai eu que bienfaits et bénédictions de sa part.

Za les entend rire. Ils tsin-tsinnent leurs verres. Ils versent le rhum. Ils lancent les blagues. Za n’entend pas bien à cause de la natte et du linceul qui m’enveloppent. Za sent le poids d’un bras qui m’entoure. Za reconnaît la voix de Ngalo.

– Hi l’ancêtre, ty bois ! Bois ! Hi ! Nday, il est trop fort mon fréra pour avoir inventé une histoire pareille !

Il verse le rhum dans le bambou. Za suce. Za boit. Le rhum se répand sur mon vizaz. Za tousse. Ngalo panique et voudrait me bâillonner. Za rit dans mon linceul vois-tu

Entendre les vivants

Inexister et me libérer de toutes leurs contraintes. Za tousse fort encore. Ngalo panique. Il m’étreint à travers mon linceul et lance des bordées de borborygmes. Il éructe et laisse des saccades de semblants de toux. Za sait qu’il veut masquer mon rire. Za en rit plus encore. Za tousse.

– Hé, Ngalo, hurle Nday, arrête de secouer ainsi l’ancêtre !

Un lance :

– Peut-être qu’il veut boire, l’ancêtre ?

Il rasade par terre, au sud, au nord, à l’est, à l’ouest.

– À la santé de Ravotoantanitsitonjanahary, petit-fils de Ratsimilefy.

– Voilà que tu n’es plus maudit, fils d’Antsimilefy.

Ils versent le rhum. Ils rient.

– Ah, Nday, c’est la présidence chez toi.

– Je conteste ! Nday n’a jamais promis le vent ni pété plus haut que son cul ! Je préfère dire résidence que présidence car je vous le dis, lâchez un p. près de la résidence : il s’y collera pour être présidence !

Rires.

– Est-ce qu’on fait sonner le p. dans cette résidence ?

- Non !
- Est-ce qu'on y promet le vent ?
- Non !
- Faites silence sous le ciel ! Voici mon discours résidentiel, pur et sans p. pédant !

Rhum en fusion, rires au ras de la foison.

DISCOURS

Le résident de la république !

Comatriotes et Comatriotesses, la nation tourne aujourd'hui une age de son histoire. Dans un assé que nenni si lointain que cela, la gabegie et la corruption était monnaie courante dans notre ays. Nous nous étions accoutumés à la ruine, à la déchéance et à la honte. Mais Comatriotes et Comatriotesses, cette ériode est bel et bien derrière nous. Je ne serais oint un caméléon aniqué : brandir mille couleurs dans la détresse et le malheur. Je ne serai oint un gros cacaotès hâbleur et matamore : sublimes couleurs mais vains discours. Je serai comme l'arc-en-ciel, couleurs du destin, couleurs des beaux jours à venir. Vous étiez miséreux, je ferai de vous des miséricordieux. Je veillerai sur vous comme un arent veille sur son enfant. Mes romesses ne seront oint aroles en l'air. Elles seront tenues et je ferai en sorte que tous les ministres qui comoseront mon gouvernement s'engagent à suivre cette olitique. Comatriotes et Comatriotesses, réveillez-vous ! La nation vous aelle ! Le rogrès vous attend !

Applaudissements. Za aime ainsi les veillées : partir dans la zoie vois-tu mon enfant, glisser dans les rires et les volutes, se perdre enfin...

Ils versent le rhum. Ils lancent les blagues. Za n'entend pas bien à cause de Ngalo qui m'enlace trop fort.

– Tenez, je vous raconte ça : on formole un ancêtre, on le lave, on l'habille, on l'enveloppe, son linceul est bien épinglé, on le pleure, on le veille mais voilà qu'il s'agite.

– Qui ?

– L'ancêtre.

– Je connais cette blague.

– Oui, mais tais-toi !

– Je connais cette blague.

– On a compris, tais-toi !

– Verse-lui du rhum, il ne connaîtra plus rien après.

On lui verse du rhum.

– La veuve crie aussitôt que son homme n'est pas encore ancêtre. On lui dit que si. Que ça arrive souvent, que...

– Que... ?

– Que la queue quéquette encore après couic et quenouille...

– L'ancêtre bandait encore ?

– Comme un bambou hors de la boue. La veuve pleure plus fort et demande à l'assistance de quitter la salle de veillée. Elle en profite aussitôt pour délinceuler son homme et extase et boule de gomme quelle queue dressée ! Elle lève sa jupe et s'empale sur son homme. Elle râle. Elle pleure. Elle crie. Elle hurle. Sa gamine, une toute petite de quatre ans, inquiète, entre dans la pièce et voit sa mère chevaucher son défunt père.

– Maman, que fais-tu ?

La maman s'extirpe, arrange sa jupe et répond à sa fille :

– Tu vois ça, ma fille ?

Elle lui montre la queue toujours dressée de l'ancêtre.

– Les papas sont comme les voitures. Les voitures pour qu'elles roulent, il faut passer la vitesse. Pour ton papa, je me suis assise sur sa vitesse pour essayer de le faire redémarrer mais ça n'a pas marché.

– Ça n'a pas marché ?

– Non, ça n'a pas marché.

La petite tourne et tourne la queue de l'ancêtre, mais celle-ci revient toujours au milieu.

– Tu vois ? dit la mère, la vitesse de ton père est vraiment bloquée au point mort...

Verse le rhum, Nday, verse le rhum !

La porte qui claque soudain et Zaza qui crie :

ZAZA

Les Immolards sont là ! Ils entrent dans les maisons !

Za reconnaît tout aux roulements des brodequins, Za devine déjà la gueule des requins. Za ne bouze pas. Za sait comment faire avec eux. Faire le mort dans son cafardaüm et ne plus bouzer, ne plus bouzer, ouvrir la bouce et respirer par la langue pendue, Za voudrait le dire à ces zens qui me veillent mais Za ne peut pas dans mon linceul. Za reconnaît tout aux roulements des brodequins sur les pavés. Les regards délavés et les siasses dans les travées. Pater noster, ave maria, sauvez-nous sainte Trinidad de la clinique clanique. Clic clac et couilles en cloque, calice bue jusqu'à la lie, sainte Alice de Padoue, pardonnez-nous...

Za reconnaît le silence qui tombe des casquettes des Immolards. Ils sont là...

– Asseyez-vous, messieurs, ne vous dérangez pas...

Za entend qu'ils fouillent tandis que Ngalo lance les sants et sanglots de veillée. Za ne bouze plus. Za n'a pas envie de retomber entre leurs mains. Les

sanglots montent et emplissent la pièce. Le rhum monte dans les sanglots et imbibe les pleurs.

– Yé sé ! Yé sé...

– Yé sé ! Tu as tourné le dos Ratovoantany.

– Yé sé ! Tu as embaumé Ratovoantanitsito.

– Yé sé ! Tu files aux songes Ratovoantanitsitonjanahary.

– Qui avez-vous dit ?

– Commandant, c'est l'homme que nous cherchons !

– Vous vous trompez ! Ratovoantanitsitonjanahary est un ancêtre mort depuis longtemps. N'est-ce pas, mes frères ?

– Yé sé !

– Je m'appelle Nday. J'ai fait la pacification dans le Sud. Là-bas, près d'Antsimilify. C'est là que j'ai retrouvé la tombe de mon parent ici présent. Je l'ai ramené ici pour changer son linceul et le remettre auprès des autres ancêtres.

– Et tu dis qu'il s'appelle Ratovoantanitsitonjanahary ?

– Je le dis ! N'est-ce pas que nous le veillons depuis longtemps, mes frères ?

– Yé !

– N'est-ce pas que nous le fêterons demain dès l'aube ?

– Yé !

– N'est-ce pas que par la nuit, il ira se faire connaître du village ?

– Heu, yé ! Puisque tu le dis, Nday. Puisque c'est la coutume pour les ancêtres qui ont séjourné trop longtemps hors des yeux.

– N'est-ce pas que nous allions ébranler nos pas quand ces brodequins ont soudain fait trembler la terre ?

– Yé ! C'est un signe ! L'ancêtre veut partir maintenant...

Ils me soulèvent. Za ne bouze pas. Za sent leurs mains contre ma nuque, contre mes hanches, contre mes zambes. Contre mes talons. Ils me portent...

– Attendez !

Mais personne n'écoute le Commandant. Za sent la fraîcheur de la nuit qui s'imisce à travers la natte et le linceul. Ils me portent en courant. Ils me portent en santant. Ils avancent puis reculent. Ils reculent puis avancent. Claudiquant cortège braillant comme le veut la coutume. Ils quittent la route. Ils passent par les taillis. Un porteur se prend les pieds et se ramasse par terre et poussières. D'autres mains le remplacent aussitôt – *attendez*, hurle au vent le Commandant. Les brodequins roulent derrière nous. Ngalo crie plus fort que les autres – *Habitants ! Dormeurs et dormeuses ! Voici l'ancêtre Ratovoantanitsito ! Reconnaissez-le ! Dormeurs et dormeuses ! Ratovoantanitsito se livre à vous !* Mes porteurs quittent les taillis et reprennent la route. Les suiveurs lancent des pierres sur les maisons – *Dormeurs et dormeuses ! Voyez donc l'habitant des songes avant qu'il disparaisse à jamais.* Les zens se réveillent. Les entends-tu enfant ? Les entends-tu crier ? Ils disent qu'ils ont vu et qu'ils n'ont rien à dire à ce défunt.

Aucun ressentiment. Aucune colère – *partez ! Amenez-le vers la piste des songes, loin d'ici et qu'il ne reconnaisse plus le chemin des vivants !*

– Yé !

– Yé !

Za entend des rires d'enfant. Leurs petits doigts grattent la natte qui me recouvre. Ils poussent violemment les zens qui me portent. Ils les taclent et les déséquilibrent. Za tombe par terre. Za roule sur le bas-côté de la route. Za sent l'odeur du goudron fondu par la saleur de ce midi. Un camion passe en hurlant. Phares percent natte et linceul. Mes porteurs me ramassent à nouveau et me hissent sur leurs épaules – *Allons par les rizières !* Ils santent suivis par les rires des gosses et la furia des brodequins dans la terre inondée des samps.

– Halte !

Mais personne n'écoute le Commandant.

– Feu !

– Mais, Commandant !

– Feu !

Tirs en l'air. Les gosses hurlent de zoie – *Ah ! l'ancêtre ! C'est donc que t'es drôlement important pour qu'on tonne ainsi les fusils !*

– Yé !

Ngalo crie plus fort que les autres – *Ratovo ! Ratovo ! Ty encules les Immolards !* Il rit aux éclats. Za ne voit rien mais enfant, mon fils, Za sait que là-haut les étoiles picorent dans les ténèbres

et m'ouvrent un pan de ciel

et

tu verras

il n'y aura plus de plastique dans la bouce des enfants

tu verras

il n'y aura plus d'entrailles qui flotteront sur les fleuves

tu verras

il n'y aura plus de coups de crosse sur les tempes

tu verras

il n'y aura plus la plaie à ma zambe

tu verras

et

Za ne luttera plus avec l'anze

et

Za reviendra tous les soirs

et

Za te fera dormir

et

tu t'endormiras

et

le matin tu refuseras de te réveiller

et

Za t'aimera malgré tout
fainéant
connard de bambino...

Za ne voit rien, mon fils, mais Za sait que les Immolards ont abandonné. Leurs voix sont au loin et les rizières ne crissent que des caresses des porteurs dont les zambes frôlent les épis lourds de graines se courbant déjà, lourds d'espérance, promesses d'abondance. Za entend un dernier coup de feu en l'air et l'abolement du Commandant :

- T'es malade, non ? Je t'ai ordonné ?
- Mais, Commandant... !

Chapitre 16

Dans les eaux noires, sous les couplets des filles d'eau et des chants de la femme, Za croit rejoindre son fils en se projetant vers les murs d'ombres.

Nuit des rizières, l'or des épis ne se cueille pas au regard. Za tangué sur les épaules des porteurs qui braillent leurs rhums triomphants. Ils glissent sur la glaise molle, s'y enfoncent, puis s'y extirpent. Za roule dans l'eau des rizières. Ils me reprennent. L'eau adoucit ma natte, l'eau alourdit mon linceul, alourdit mes cordes. Za ne respire pas bien. Za n'a pas à zémir. Za n'a pas à me trahir. Za a envie de tousser encore mais Za ne tousse pas. Za me retient. Za n'entend plus les rires des gosses. Comme les Immolards sûrement, ils ont rebroussé trafalgar et retourné bérézina. Ils savent comme Za le sait qu'au-delà des rizières sont les eaux de l'Anze où les *Rien-que-têtes* versent leurs larmes amères. *Rien-que-têtes* qui sillonnent les eaux noires et mitraillent et massacrent et occisent et égorzent. Leurs triques fracassent les nuques, explosent les cervelles. Ils ont gourdins qui engourdissent, massues qui aplatissent. Les eaux noires de l'Anze aiment à noyer les vivants et à les flotter sur leurs peaux épaisses de trop d'ombres. Mes porteurs braillent sans limites. Ils marcent sur la glaise qui s'amollit de plus en plus. Za tangué de plus belle. Ngalo a le bonheur du rhum dans la gorze. Il cancanne et zacasse sa zoie. Il rit et transmet ses vertizes aux autres porteurs. Nday tente de les calmer mais il n'y peut. Ils ont, Za le sait, boue et glaise presque aux mollets. L'eau sort des terres. Un glisse et ne parvient plus à suivre. Nday s'époumone – *arrêtez !* Deux glissent et ne parviennent plus à suivre. Za sent déjà l'haleine des *Rien-que-têtes*. Leurs rires rampent entre les zambes. Za entend le fracas soudain des gourdins sur les fronts et les os qui éclatent, les cris trop brefs et les râles manzés par l'eau. Za tombe à l'eau, Za pique et remonte. Za

ne peut pas nazer. Za ne peut pas couler. Za flotte comme un tronc de bananier lassé dans le fleuve. Za entend au loin la panique des porteurs qui essaient de remettre pied vers les rizières. Et les cris d'hallali des *Rien-que-têtes*. Et les rappels implorants de Nday. Il a pleurs dans la voix et le nom de Ratovo à n'en plus finir. Il crie Ratovo – *Ratovo !* Il hurle Ratovo – *Ratovo !* Za entend le rire nerveux de Ngalo et ses ricanements d'orfraie – *Ratovo ! Ratovo ! Ty les encules tous !* Za suis porté par les eaux noires et me laisse et me lasse au gré des courants. Ratovo ne vient pas. Ratovoantantsito. Ratovoantantsitonjanahary. Za me dérive seul. Za accepte, vois-tu mon enfant, accepte la dérive, accepte la perte. Za a trop enduré, trop vécu cette terre. Za sait que Za suis fou, que Za a quelque part ensablé ma raison mais ce pays est bien trop misère pour que ses enfants s'en sortent indemnes. Za a cru longtemps aux outrages et autres bravades mais Za n'en peut plus. Za te rezoint maintenant : le linceul que Za n'a pas pu t'offrir, il m'enveloppe maintenant, la natte où tu n'as pas pu dormir, Za y suis enroulé maintenant. Tu auras les coutumes les plus anciennes, les rites les plus immémoriaux, car porté par ces eaux, Za n'ira pas par les terres tombales et les prières des vivants, Za m'ira me fracasser directement sur les murs d'ombres que jamais ne retrouveront les bâtisseurs et architectes de la vie. Les *Rien-que-têtes* ricanent et me laissent passer. Les flots me murmurent leurs noirceurs poisseuses et me déflorent aux couplets des filles d'eau. Il me semble reconnaître déjà leurs voix...

Couplets

Soandzara est mon nom.

Soandzara ô mon homme.

Soandzara jamais n'abandonne.

Soandzara n'oublie.

Quelle est cette blessure que tu refuses de clore ?

Quel est ce malheur qui te pousse loin de ton amour ?

Soandzara est mon nom.

Soandzara ô mon homme.

Reviens-moi maintenant, reviens-moi...

Za me lasse sur ces eaux. Les *Rien-que-têtes* sont loin déjà. Ne restent que les voix des filles d'eau. Voix tout près, m'accostant presque. Za pense à ma femme ô mon enfant, Za pense à elle qui t'a perdu et qui s'est perdue. Elle hurlait sur le bord du fleuve qui a bourré de plastique ta bouce et ton corps. Elle avait attendu toute une semaine que tu reviennes, elle avait attendu une autre semaine encore avant de t'apercevoir flottant au milieu de ces détritus, le ventre outré d'eau et de pourritures. Elle s'est assise sur la berze et elle a commencé à santer. Za ne l'a pas relevée mon enfant. Za ne sait plus ce qui s'est passé. L'oubli. La douleur. L'oubli. Les rancœurs. L'oubli. La colère. L'oubli. Le malheur. L'oubli. La peur. L'oubli et le manque de toi qui me

vrille à la folie. Za sait que Za suis fou mon enfant. Za n'a pas relevé ma femme. Za n'a pas eu le couraze. Za a commencé à marcer. Commencé à parcourir la ville. Et Za a vu Ratovo sortir des terres et des bitumes. Et Za l'a suivi. Lui qui retrace la ville. Lui qui recompose l'horizon. Et Za a vu l'Anze régnant sur le lac aux zakarandas. Et Za a lutté avec l'Anze. Toutes les nuits. Za a vu tomber des toits de tôle les têtes et les sairs des créatures des montagnes. Les *Rien-que-têtes*. Les *Rien-que-sairs*. Et tous ces êtres immondes qui grouillent dans les cœurs. Et Za a marché dans la ville. Et Za a coupé les places et les carrefours. Oubliant encore. Insultant tous les pouvoirs du monde. Palabrant aux ordures. Discorant aux tsatseurs et beaux perroqueurs. Za me lasse maintenant. La nuit est antre de touffeurs où Za me livre étiole aux couplets des filles d'eau. Za m'asphyxie.

Couplets

*Soandzara voudrait fermer les yeux
Et mourir et partir.
Soandzara voudrait mourir
Mais les larmes rouvrent ses paupières.
Je regarde
Et j'ai encore et j'ai plus mal encore.
Soandzara voudrait fermer les yeux.
Soandzara...*

Za dérive vers les voix. Il me semble déjà les reconnaître. Un coup de bambou dans l'eau qui me porte. Les filles d'eau tentent de me harponner. Za ne bouze pas. Za me laisse au courant. Les zones s'ouvrent et m'accueillent. Za m'immobilise. Za entend le glissement d'une fille d'eau. Elle s'approche. Elle ouvre les zones à son tour. Elle m'attrape par la corde qui noue ma natte et mon linceul. Elle me tire à elle. Hors des zones. Hors de cet endroit. Elle a pied. Elle me tire à elle. Elle n'y parvient pas. D'autres filles entrent dans l'eau. Za ferme les yeux. Za a peur de comprendre. Za espère tant. Elles me tirent vers la berze. Za sent la terre ferme. Et l'eau qui quitte mon linceul. L'eau qui s'en va à travers les tresses de ma natte. Za a mal à ma plaie où se sont posées des particules sarriées par l'eau. Za a peine à respirer. Za regrette mon fils, Za regrette d'avoir été arracé à ces eaux noires et de ressentir encore la vie.

– Non ! Ne le dénoue pas.

C'est la voix de ma Zira. Za comprend. Ma Zira n'est pas fille d'eau qui m'emmènera de l'autre côté. Za comprend amer. Za doit mon fils vivre encore. Za regrette. Za regrette.

– C'est moi, homme nu, dit la Zira.

Za le sait ma Zira. Nuit drapée d'horizon. Cendres et nues sont confondues dans tes larmes et tes rosées. Tu as dit ma Zira que Za m'en ira. Rien n'aura sanzé. Soleil touzours. Tes rires en moins...

Za reconnaît aussi les voix de Méline et de Séryll. Elles ne sont pas filles d'eau. Za regrette mon enfant. Za regrette.

Elle dit la Zira.

le grand Nday a raison homme nu de t'enrouler ainsi. rien ne pousse ici. ni nos espérances, ni nos cynismes ni nos dérisions. les militaires sont là. tout autour de ces rizières. les Immolards. forces spéciales. élites d'armes. gardes présidentielles. seulement pour toi homme nu. pauvre fou. si même les fous ne peuvent parler, qu'espérer encore. rien ne pousse ici. le grand Nday a raison. nous ferons de toi un grand ancêtre où verser nos paroles. dans le secret de ton linceul. dans la natte roulée de ta mort. mais tu ne mourras pas. tu ne mourras pas encore. nous seuls saurons. nous seuls. n'est-ce pas les filles.

Méline. Séryll. Et une autre voix que Za ne connaît pas. Voix qui sante. Doucereuse psalmodie. Celle que Za a prise pour couplets d'eau.

Elle dit la Zira et sa parole me dénude. Za n'est rien que rezet, petite sose refusée des eaux. Za n'a pas envie de ravanir à la vie. Za ne bouze pas. Za ne sortira pas de ce linceul. Za attendra que viennent enfin les filles des eaux. Elles, véritables, qui détresseront de mon souffle le dernier fil de ma vie.

Elle dit la Zira.

écoute homme nu, ta femme devenue folle, la mère de ton enfant mort, elle, ma sœur qui te cherche loin si loin hors de ces terres hors de ces pleurs hors de ces contrées. elle chante ton absence et ne cesse de te réinventer. elle n'a jamais arrêté de chanter. hors des plaintes. hors des douleurs maintenant. elle n'est plus que chant.

Chant de la femme

Soandzara est mon nom. Soandzara ô mon homme. Soandzara jamais n'abandonne. Soandzara n'oublie. Nuit tombée que j'ai recueillie dans mes ténèbres, je garde les ombres et me souviens. Me souviens ô mon homme. Ne suis plus que souvenance. La terre est sèche et les traces de tes pas m'ont à nouveau dispersée. Dispersée sur tes chemins de dérives. Dispersée sur tes routes

de perdition. Quelle est cette blessure que tu refuses de clore ? Quel est ce mal qui t'empêche de me revoir ? La terre est sèche mon amour et le fruit de nos amours n'est plus qu'une ombre que craquelle le soleil. Soandzara est mon nom. Soandzara des amours inentamées.

Za ne connaît pas cette voix. Elle sante la femme mais Za ne l'écoute plus. Za ne la connaît pas. Za refuse de la connaître. Elle peut tout me dire la Zira. Tout m'assener et me cribloter mais Za ne connaît pas cette femme. M'hurler ses fonds de poumons ou m'endoucir de ses murmurons mais Za ne connaît pas cette femme. Za ne connaît pas cette femme. Za ne connaît pas cette voix. Za ne connaît pas ces moments qui m'accaparent d'elle. Za ne veut pas revivre tout et ça encore. Et la revoir là sur la berze pleurant son enfant. L'âme bariolée de toutes ces folies. Le cœur engrisé de tous ces malheurs. Et la préférer morte et la préférer le ventre ouvert comme si jamais elle n'avait porté, comme si jamais elle n'avait enfanté. Elle sante encore mais Za ne l'écoute plus.

Elle dit la Zira.

nous t'avons suivi homme nu, nous n'avons jamais perdu ta trace.

Méline dit aussi mais Za ne l'écoute pas. Séryll dit aussi mais Za ne l'écoute pas. La Zira insulte les Immolards qui encerclent ces rizières et qui traquent l'énamouré de sa culotte. La Zira insulte ce connard de ménistre de la rapublique qui se rêvait orgiaque libéraliste, star porno exhibitionniste de femmes à dentelles and self modernman proce du peuple en people et de la zoie, maître des noces et des festins, ténor des progrès et des libertés absolues, liberté d'expression, liberté des mœurs et du clitoris mais qui n'a pas supporté que la sienne de femme se découvre sans culotte.

Elle dit la Zira.

écoute homme nu, tu es aujourd'hui la cible du gouvernement. toi l'homme fou. ils déploient les forces et les armes pour t'anéantir mais nous te sortirons de là. je te le jure.

Za grelotte de froid. Za tremble dans mon linceul. La Zira se blottit contre moi, Méline, Séryll. Contre ma natte. Contre mon linceul. Elles frappent sur ma natte pour faire partir l'eau. Za ne zémit pas quand elles toussent ma plaie. Za n'a pas à zémir. Elles frappent tout le temps que dure la nuit mais Za n'a pas secé. La femme que Za ne connaît pas continue de santer.

Chant de la femme

*Le jour n'a de lenteur mon homme qu'en soupir de nos nuits.
J'ai à poser nos langueurs sur la fuite des jours.
Et arrêter la course du temps.
Et suspendre l'envol des envies.
Le jour n'a de parures que sur la nudité de nos nuits.
Quand s'ouvrent nos corps sur l'ample mouvement des désirs, j'ai à retenir le vide et garder
trace de ce qui n'est plus : l'esquisse, l'affleurement, l'indicible caresse...*

Za ne comprend pas cette femme. Za refuse de l'entendre.

*Soandzara est mon nom
Soa. Soa
Soa des amours impossibles.
Soa des poursuites insensées.
Mes pas me mènent vers les terres étrangères
Où tu t'es laissé abîmer.
Soandzara est mon nom.
Soandzara qui te retrouve enfin ô Ratovo.
Quel est ce mal qui t'empêche de venir à moi ?
Soa. Soa
Soa des amours impossibles.*

Za hurle à la Zira de faire taire cette femme. Za hurle dans mon linceul et m'étouffe et m'étrangle. Les fibres du tissu rentrent dans ma bouce. Za tousse. Za m'étrangle. Za voudrait vomir. Za ne peut pas. La Zira vient. Elle dit à Méline. Elle dit à Séryll. Et Méline emmène la femme. Et Séryll éloigne la femme. La femme continue à santer.

*Ratovo ô mon homme
Ratovo des amours impossibles
Ratovo des fuites éperdues...*

Za pleure. Za a trop à pleurer. La Zira me sussote des bonheurs et des douceurs. Nuit. Nuit. Ma douceur rampe sur la peau de la nuit. La main de la Zira traverse la natte et cerce mon visaz. Elle épouse mon linceul et me caresse lentement. La Zira ô ma Zira. Za ne voudrait plus entendre cette femme ô ma femme. Za ne voudrait plus repenser à tout et ça encore. Za sait que les étoiles dansent et me convient au bal des forcenés. Mais Za ne veut plus entendre cette femme.

Elle, avant, elle, avant les rails, elle.

La Zira me sussote des bonheurs et des douceurs. La Zira m'interdit de penser encore. Za me calme. Za respire lentement. Za suis fatigué. Za voudrait m'endormir. Za ne pense plus à rien.

Interlude (2)

Chant de la femme

Terres en pluie, roseaux en pleurs, qui ne plie sous l'orage ? Je passe sur vous. Ratovo a-t-il emprunté ce chemin ? Je passe sur vous. Ratovo a-t-il entendu vos plaintes ? Je passe sur vous. Gouttelettes qui se fendillent sous les tranchants des fines feuilles, j'entends vos murmures. S'est-il Ratovo posé un moment, posé sa douleur, posé sa blessure, posé son orgueil. Venait-il du nord, nu se versant sur les flancs des collines, y avait-il déboulé comme un être pris de folie ? Nu traînant encore ses chaînes, il était resté toute une nuit, nuit à ressasser ses tourments, nuit à me fuir encore. À son approche, les génisses s'étaient-elles agitées ? Les herbes rampantes ? Les libellules ? Venait-il du nord, nu immobile encore toute une journée, l'humidité pénétrant sa chair tandis que les petites bêtes firent assaut de son corps ?

Terres en pluie, roseaux en pleurs, je passe sur vous. J'aurai voulu que Ratovo se réveille et se remette sur ses jambes.

Dans la pluie, je chante.

Dans la pluie, je verse mon souffle.

Je sais que Ratovo est bien passé par ici. Il boitillait. Il trébuchait.

La terre l'a relevé. L'odeur de la terre. Il repartit, refusant de se soigner, refusant de se vêtir.

Soandzara est mon nom. Soandzara voudrait comprendre.

Ratovo ô Ratovo, avant que tu ne te sois démunir, avant que tu ne te sois enfui...

Nuit encore quand tes bœufs mugirent et que croyant avoir affaire à des voleurs, tu sortis nu de la tente. Nuit encore quand, t'émergeant à peine de

l'ouverture, un pal fiché dans le sol te transperça la jambe. Là. Tout près de la verge. Tu n'avais hurlé. Tu n'avais gémi. Je vis ton regard et ne te reconnus plus. Tu fis quelques pas brusques, déracinant le pal fiché maintenant dans ta jambe. Tu faillis tomber mais te rattrapas. Le pal crissait sur le sable. Le pal crissait sur les cailloux tandis que tes mouvements gauches aggravaient ta blessure. En courant vers toi, tu m'avais repoussée. En venant vers toi, tu n'avais voulu rencontrer mon regard. Tu faillis tomber mais la douleur dans ta jambe te vrilla debout. Le bois heurta une pierre plus dure que d'autres. Se cassa. Tu ne disais mot encore. Tu ne faisais que t'enfuir déjà. Tu disparaissais...

Il ne m'était resté que le long bout de ce bois de rose. Pal conçu pour blesser à cet endroit de ton corps. Tout juste brûlé avant l'extrémité pour que la pointe nue pénètre et se casse dans la plaie. Il ne m'était resté que l'absence de toi et les longs mugissements du troupeau. Un être avait dans la nuit planté cette arme, conçu l'idée de t'humilier et de nous séparer. Il avait effrayé le troupeau et tu étais sorti. Droit vers le pal...

La terre est sèche mon amour, je m'étends toute à toi offerte. L'absence s'empare de la nuit et me tourne et me tourne. Elle caresse ma peau et je ravale mes soupirs. Je ne me donne pas à la nuit où je ne me perds. Je ne me donne pas à la nuit où mes seins ne peuvent se recréer dans le creux d'une main. Je ferme les yeux. Je voudrais mourir. Je ferme mes yeux. Mes larmes rouvrent mes paupières.

Je regarde et je ne vois que mes ténèbres.

Ratovo ô Ratovo. N'oublie jamais le nom de ta Soandzara. Soandzara est mon nom. Soandzara des amours impossibles...

Chapitre 17

*Comment dans un moment de lucidité Za reconnaît
l'existence de sa femme et se laisse porter par les eaux
malgré le désespoir de la Zira, de la Méline et de la Chéryll.*

Elle dit la Zira.

sortir d'ici. nous barrer et nous casser. quel est ce pays où les rêves ne sont que de fuite ? rêves corrompus à l'envie. si grande envie. j'ai à vomir...

Elle dit la Zira et me roule par terre. Za baigne dans des odeurs de zoncs, de brindilles et de nénuphars. Za me laisse faire. Za m'abandonne.

Au loin aboient les molosses des Immolards. Za comprend qu'ils ont décidé de nous entenailler et de nous traquer comme des sangliers. La Zira panique. Méline, Séryll. Elles mettent pieds dans l'eau. Elles me tirent dans l'eau. Za me sens triste dans l'eau. Za me sens fatigué dans l'eau. Za n'a plus envie de fuir. Za a envie de lasser là ma vie, d'y dépouiller mon souffle et de ne plus rien faire. Attendre que mort s'ensuive...

La femme est restée là-bas. À santer encore. Elle est morte déjà. Depuis longtemps elle est morte. Avant même que le fleuve ne t'ait pris ô mon fils. Avant même que les cellophanes aient empli ta bouce et tout engorzé. Za avait pensé. Trop pensé. Za avait espéré. Trop espéré. Za avait dit. Trop dit. Et les éclats de bois enfoncés dans ma sair. Et le canon des fusils farfouillant dans ma bouce. Za n'a pas dit. Za a bravé. Et toi ô ma femme, toi enceinte qu'ILS ont emmenée et violée. Violée une fois. Violée deux fois. Violée trois fois.

Par-devant. Par-derrrière. Par-devant. Par-derrrière. Za hurlait. Tu avais les yeux secs. Za hurlait. Tu avais les yeux secs. Béance de la déraison. Embrasure s'ouvrant à la démence. ILS riaient, disaient vouloir agrandir le passaze et t'aider à mettre au monde ton gros salaud ILS ahanaient, te plantaient leurs pals et t'entrouaient ILS riaient ILS regardaient par ton sexe et mesuraient l'ouverture. Mais tu as retenu ton enfant, laissé filer ta raison. Za t'a dit d'emporter un peu de la mienne. Za t'a supplié de fendiller une grosse part de la mienne. Za m'en veut maintenant. Za m'en suis touzours voulu. D'avoir trop pensé, trop. D'avoir trop espéré, trop. D'avoir trop dit, trop. D'avoir trop désillusionné. Trop...

Vivre est trop pour nous.

Les Immolards. Leurs molosses. Leurs souffles. L'eau qu'ils battent de leurs brodequins et qu'ils retournent de leurs cris de guerre. Les oiseaux qui volent devant nous. Les libellules. Les papillons. Le vent qui se met contre nous. Et les *Rien-que-têtes* qui ricanent en nous dépassant dans leurs barques de fer. Za entend leurs ricanements. Za ressent les vagues qu'ils roulent vers nous.

Méline. Zira. Séryll.

Za qui flotte entre elles. Za qu'elles poussent. Elles qui ne voient pas les *Rien-que-têtes*. Za qui ne comprend pas comment elles peuvent ne pas les voir...

Za ne pense plus. Za me demande comment elle va faire la Zira pour nous sortir d'ici. Malgré les Immolards. Malgré la nuit. Malgré mon poids qu'elles ne pourront supporter, elle la Zira, elle la Méline, elle la Séryll. Comment me porteront-elles quand bientôt nous sortirons de l'eau ? Et elle, ma femme restée là-bas, ma femme que Za ne veut plus reconnaître. Et la douleur. Et les regrets. Et les souvenirs. Les *Rien-que-têtes* qui nous criblent de sarcasmes et de salives puantes. Leurs crassats atteignent ma natte, s'insinuent, collent à mon linceul. Malgré l'eau. Malgré l'humidité.

La Zira ne voit rien. Ni Méline. Ni Séryll. Za suis fou tu sais. Foutu, c'est moi, Za. Saisi. Bien ensuqué. Empsychoyé. Endéliné. Za sait qu'ils egzistent les *Rien-que-têtes*. Eux qui eksitent les vagues, qui eksitent les ombres, qui eksitent les peurs. Za panique. Za souffoque. La Zira croit que Za me noie. Elle me bascule et me met à la verticale. Mes pieds toussent le fond. Elle dit à Méline. Elle dit à Séryll. Elles trois qui me soutiennent. Qui veulent ouvrir la natte. Qui veulent ouvrir le linceul. Za dit non. Za crie non. Za hurle non. Za refuse. Za me balance. Za retombe brutalement à l'eau. Le courant m'emporte et me passe dans les vagues qui suivent les barques de fer des *Rien-que-têtes*.

Za hurle et m'époumone. Mes cris ne percent pas mon linceul. Mes cris ne lézardent pas ma panique. Les *Rien-que-têtes* ricanent de plus belle. Ils ont proie en main et triomphe en vue. Ils me harponnent avec un outil en fer et mettent les moteurs. Leurs barques filent. Za me sent tiré d'un coup. La Zira hurle de douleur. Méline. Séryll. Elles croient me perdre mais Za accepte. Za accepte de partir. Za accepte de ne plus mener ma vie, de ne plus mener une vie. Za accepte ma Zira. Ne pleure pas. Za accepte.

Les *Rien-que-têtes* s'enfoncent dans les zones qui me frappent en s'ouvrant – tombant, pliant, se relevant, claquant et se refermant. Voici l'eau noire des *Rien-que-têtes*. Je devine déjà les buses fumantes qui la traversent, la vapeur brûlante qui s'en dégaze, ma natte ne supportera pas, mon linceul, ma peau, mon âme. Les *Rien-que-têtes* hurlent d'un coup. Ils saluent l'apparition d'autres barques traînant d'autres corps suppliciés qui ne contrôlent plus leurs cris. Za reconnaît les corps en stridence de nerfs effilés à la peur et les cornements des os vidés de l'intérieur. Za ne craint pas la peur qui vient de loin mais n'y peut rien quand elle part des moelles et qu'elle ronze et ronze jusqu'à tout miner, curer, trouser. Ma natte craquelle déjà sous les vapeurs fumantes et l'acide de l'eau noire. Les *Rien-que-têtes* hurlent à nouveau. Ils accueillent les premiers battements d'air qui annoncent la venue de l'Anze. Ils roulent et cognent dans leurs barques de fer qui résonnent longtemps de leurs outrances. L'Anze vient bientôt et la blancheur de ses ailes éblouit la nuit, arrace les visages des corps suppliciés. Ma natte me protège, mon linceul. Les corps se recroquevillent et s'éparpillent maintenant en envie de *Rien-que-têtes* et de *Rien-que-sairs*. Les buses sont perforées à coups de massue et de kalaknikov. L'eau noire qu'elles contiennent vient rejoindre celle étalée déjà sur ces lieux et noie les corps que l'Anze reprend d'un coup d'aile. Les corps réapparaissent *Rien-que-têtes*. Les corps réapparaissent *Rien-que-sairs*. Za suis seul à rester corps d'homme encore. L'Anze s'en aperçoit et rit à en trouser le ciel. Il rebat des ailes et me soulève. Za flotte dans l'air. Vois me dit l'Anze, prends le temps de tout contempler. Za voit à travers ma natte, à travers mon linceul. Za voit le peuple de *Rien-que-têtes* et de *Rien-que-sairs* en train de détourner l'eau noire des buses vers le gouffre sans fond des falaises au pied des montagnes. Une vapeur nauséabonde et verdâtre accompagne l'écroulement noir et liquide. Za connaît trop ces profondeurs dans lesquelles se zettent des *Rien-que-sairs* enivrés par le vacarme et la pestilence sans limites. Des oiseaux criaillent et tourniquetaillent au-dessus de tout ça. Les vapeurs les attrapent et ils piquent comme des pierres hurlantes. Za sait qu'ils – les *Rien-que-sairs*, les oiseaux, s'empalent sur les plantes vouées au temps et que les fleurs et racines éternelles prennent place de leurs sairs, viandasses étranges qui ne frémissent ni ne tremblent sous leurs peaux désormais de cellophane et de plastique. Eau noire. Eau noire. Eau noire. Za détourne mon regard de l'autre côté des montagnes que traversent les buses. De l'autre côté des montagnes où vivent les hommes. Za les voit casser le

bitume et en suçoter les morceaux. Sucs inestimables pour lesquels ils se battent, se massacrent. Les voitures roulent à fond la caisse – flash et bang, crissement, elles écrasent. Elles ne s’arrêtent pas. Elles ne s’arrêtent pas là. Elles fument à l’horizon, poursuivent un soleil noir. L’Anze ricane. L’Anze me rezette dans l’eau noire. Za ne voit plus rien que l’eau noire. Za ne ressent plus rien d’autre que l’eau noire. Liquide poisseux qui absorbe Za, l’ingurzite, le savire, le sombre. Za ne suis plus qu’ombre lourde et peine perdue. Za ne pense plus à rien. Me laisse aller. Me laisse faire.

Interlude (3)

Chant de la femme

Soandzara est mon nom. Soandzara.

Soa. Soa.

Soa des amours impossibles.

Soa des poursuites insensées.

Mes pas me mènent vers des terres étrangères.

Mes pas me propulsent vers des contrées que je ne connais pas.

Ratovo ô Ratovo.

Je suis Soandzara, fille d'Ampelasoamananoho. Ampelasoamananoho est femme cruelle des contrées bleues. Ampela soamananoho eut un enfant, il mourut. Elle eut un autre enfant, il mourut. Elle porta bien d'autres enfants encore. Elle porta d'autres enfants. Tous moururent. Elle eut Soandzara. Elle eut enfin une progéniture. Elle dévasta les collines et les villages, séquestra femmes et nourrices. Pour nourrir Soandzara. Pour bercer Soandzara. M'aimer et me protéger.

Soa. Soa...

Mananoho est femme cruelle des contrées bleues. Mananoho est mère jalouse.

Chantait-elle, elle qui des razzias s'en revenait...

« Soa. Soa. Soandzara, es-tu là ? »

Je suis là neny ! Je suis là...

Soa. Soa. Soandzara de sa mère...

Ampelasoamananoho règne sur les contrées bleues et asservit tout pour sa fille. Elle lui offre du lait et du miel. Elle lui offre des perles et des esclaves. Elle lui offre de l'or et de l'argent. Des rires à foison et des danses à n'en plus finir.

Chantait-elle, elle qui des terres lointaines s'en revenait...

« Soa. Soa. Soandzara, es-tu là ? »

Je suis là neny ! Je suis là...

Soa. Soa. Soandzara de sa mère...

Ratovo vint à passer. Ratovo, tu vins à passer. Ratovoantanitsito surgissant de nulle part et que je ne pus repousser. Ratovoantanitsitonjanahary qui a pris la fille d'Ampelasoamananoho. Tu as pris Soandzara ô Ratovo. Tu m'as emmenée.

Chantait-elle, elle qui s'en revenait des saccages et des pillages.

« Soa. Soa. Soandzara, es-tu là ? »

C'est ici que ton histoire commence ô Ratovo, c'est ici, dans le silence de la fille d'Ampelasoamananoho, dans les cris d'effolement de la mère trahie, la tienne d'histoire, la tienne de tragédie...

Chantait-elle, elle qui s'en revenait des terres brûlées et dévastées. Chantait-elle sans écho.

Je ne répondais plus, ô mon amour, je t'avais suivi. Suivi vers les terres que je ne connaissais pas, suivi vers les immensités que ma mère haïssait. Tu marchais, Ratovo, et je sombrais dans tes pas. Tu courais, Ratovo, et je flageolais dans tes élans. Voici ton village. Voici que les tiens te désavouaient. Fille d'Ampelasoamananoho que tu avais ravie, fille du malheur que tu avais fait tienne, je suis la peur que tu avais déversée à leurs pieds, je suis le malheur que tu es allée chercher dans l'antre de la bête. Déjà devinaient-il la colère d'Ampelasoamananoho. Déjà envisageaient-ils ton exil. Tu n'avais pas attendu, ô mon homme. Tu avais pris tes affaires. Tu avais pris tes richesses,

ton or, tes zébus, ton orgueil. Tu avais quitté ton village, me traînant encore.

Chantait-elle ma mère, elle qui suivait nos traces, chantait-elle, elle qui pénétrait dans ton village.

« Soa. Soa. Soandzara, es-tu là ? »

Elle qui déchaînait ses hommes contre les tiens, elle qui ne laissait que feu et cendres. Je chancelais dans tes bras. Toi qui partais encore. Qui t'enfuyais déjà. Poussant tes zébus devant toi. Dressant ta tente par les nuits et les solitudes. Et tu m'avais aimée. Je t'avais aimé.

Chantait-elle, elle qui lançait ses hommes à nos poursuites, chantait-elle, elle qui ne pouvait perdre ne fût-ce qu'un éclat de son âme, moi la Soandzara, Soandzara de sa mère, Soandzara qui pour elle ne pouvait appartenir à qui que ce soit après tant d'enfants redonnés à l'eau, redonnés à l'abîme géniteur.

Et dans le brouillard où se dessinent à peine les feuilles jaunies, dans le brouillard où émergent à peine les songes, tu tordis les muscles tendus pour t'égorger, les bras qui t'enserraient et les mains qui cherchaient tes yeux. Jamais les hommes d'Ampelasoamananoho n'ont pu te surprendre. Jamais. Tu me traînais, ô Ratovo. Moi qui te suppliais de me laisser maintenant. Moi qui regrettais de tant t'aimer. Moi qui chantaïs, chantaïs doucement. À ton insu. Contre ton gré.

« Je suis là, ô mère, je suis là... »

Tu me bâillonnais. Tu m'embrassais. Tu buvais mes larmes. Tu m'emmenais. Tu fuyais, Ratovo. Tu n'arrêteras plus de fuir. Je suis la fuite que tu joues dans ton souffle, la fugue à tes lèvres qui s'envole au vent. Tu me reprends. Tu me redonnes. Malgré toi. Dans le fait même de ta respiration. Tout en toi. Tout hors de toi.

Nuit encore dans le beuglement de tes zébus. Nu encore, tu étais sorti de la tente. Je te revois la jambe transpercée, le pal fiché en terre. Et ta blessure. Là. Tout près de la verge. J'ai vu ton regard. J'ai su que je t'avais perdu. Tu avais fait quelques pas avant d'arracher le bois. Avant de t'arracher à moi. Tu partais...

Dans la nuit. Dans le beuglement de tes zébus. Et ma solitude. Et ma poursuite insensée.

Chantait-elle, elle qui de loin regardait la scène, chantait-elle, elle qui espérait encore me retenir.

Mais je suis là, ô mère, je serai toujours là. Dans ce creux de ton ventre que tu ne reconnais plus, dans ce creux de ton ventre que rien d'autre ne pourra plus remodeler. Moi te cédant à la mort à l'instant où tu m'as expulsée de ce creux... Je suis là ô mère, je serai toujours là. Moi qui porte maintenant et qui sais combien la vie peut tant combler. Moi qui porte l'enfant de Ratovoantanitsitonjanahary. Moi qui me remodèle à la vie comme tu t'étais remodelée à la vie...

Chantait-elle qui a vu le vide dans mon regard. Chantait-elle qui me laissait partir.

« Soa. Soandzara en mon ventre. Soandzara en ma vie. »

Je t'avais suivi, ô mon homme, je t'avais poursuivi mais longtemps tu ne t'es arrêté, longtemps tu ne t'es retourné.

Épilogue (avorté)

Dans la rizière aux quatre solitudes, les Immolards et les molosses.

Corps en pâture où le souffle a suspendu son travail, c'est ici que Za aurait voulu finir cette histoire quand la mémoire, tenace, pousse comme des mauvaises herbes et trouble le bel azencement des terres cultivées aux illusions. Za suis le samp ouvert aux siendents et aux orties, Za n'ai me survolant que des corbeaux noirs guettant les premiers vers qui naîtront tôt ou tard des dépouilles à moi offertes. Dépouilles de ceux qui ont préféré la perdition à la soumission, l'insolente putréfaction à l'embaumement de l'oubli. Za suis la rizière en fouillis, terre alliée à la solitude, seules limites des impostures, Za n'a que faire des stèles de ceux qui ont cru me survivre dans le mensonge.

Voici que Za me ronze de l'intérieur pour livrer cette histoire. Voici que Za m'ouvre en blessure pour épandre les mots qui n'ont jamais cessé de couler. Torrents de boue sur une terre érodée. Imprécations sans limite qui enflent de gorge en gorge. Voici la meute des Immolards qui foule mon samp ouvert aux siendents et aux orties. Elle traîne une loque qui zémit, pleure et supplie. Elle n'a que faire de ses zémissements. Elle l'abat d'un coup sec de la macette. Za recueille les mots qui coulent de la plaie ouverte. Mots visqueux que de tout temps Za avait bus.

Za suis la rizière qui me laisse piétiner, les marques des talons dans la sair, les empreintes du viol et des profanations. Les Immolards ne savent plus quel cou couper, quelle âme prélever en salaire des torrents de boue déversés dans les villazes. Furent les hommes. Débandade de rats traqués. Les Immolards croient mener ces rivazes à force de bouffir le thorax mais la rizière est sans issue. Eux-mêmes sont reclus, garrottés de haine, empierrés, fisés. Lignes fermées aux quatre solitudes, Za n'a que faire des entailles de la

macette qui ne coupe nulle claustration. Mes hommes deviennent fous en ces herbes folles s'entrelaçant aux orties. Ils rêvent de lianes d'or et de pétales d'arzent. Mais. Noirs corbeaux ambitionnant au loin mes rires, voici qu'à peine énoncée, mon épopée soupire et agonise...

Les Immolards veulent réciter la légende. Tout libérer qu'ils disent. Eux qui se disent race d'homme des terres montagneuses, seuls capables de venir à bout des désespérances. Ils santent démocratie. Ils santent liberté. Mais. Za connaît les rêves d'envol éclos dans mes falaises. Za suspend mon souffle et regarde ces rêves nus qui me traversent de part en part. Ils m'enzambent moi la rizière aux quatre solitudes, m'enzambent et gagnent l'autre frontière où l'opulence embarbelée se garde balle dans la tempe. Les rêves fous sont acculés à l'horizon et se masturbent à la vue de tous. Ils ézaculent en hurlant et sèment à tout vent leurs semences. Ils ne passeront pas. Ils sont pliés de rire lorsque les tempêtes les rabattent et me les ramènent. Dépouilles à moi offertes. Qui rappellent à tout instant la malédiction de la liberté. Zamais ils ne seront plus libres qu'ici. Plus libres. Et maudits. À zamais maudits. Maudits. Maudits...

Za me rit terre en pâture, corps en la boue et rizière en fouillis. Ma cevelure aux orties et mes siendents en nervure. Les Immolards condamnent la rizière aux quatre solitudes et les zens là-bas désormais dans la ville évidée de vie s'insipident dans des ruelles livides. Mon rire à Za triomphe dans la boue et la levée des écœurements. L'Anze ricane en écho et me promet encore d'autres luttes. Encore et encore. Encore...

L'Anze se retire dans les montagnes et me redonne aux ténèbres de ma natte, mon linceul. Les murs où me fracasser sont rêves disparaissant dans le brouillard de ces eaux noires. Ça ne fait rien. Za remettra ça plus tard mon fils. Plus tard.

Mais.

Noir brouillard, verdâtre toile à mon linceul collée. Za dérive sous les volatiles dézections des *Rien-que-têtes* qui hurlent comme des damnés. Ça ne fait rien.

ho.

Ça ne fait rien.

Za me dérive et Za sait bien que dans l'inêtre et l'Anze manquant, les Immolards ont libre cours.

Immolards dispersent les *Rien-que-têtes* et font santer les kalaks.

– Commandant !

Za ne bouze pas dans mon linceul. Za comprend tout à fait maintenant que Za n'ira nullement me fracasser sur les murs d'ombres qui m'ouvriront à l'ailleurs tant espéré. Espérance. Esparance de merdra. Espurulence. Pulvérulence des envies.

À mon fils.

À l'éclat de ma vie.

Sombre désirade que tu es.

À mon fils.

Les Immolards me harponnent avec leurs baïonnettes et me percent de leurs triomphes.

– On l’a retrouvé, Commandant !

Les molosses aboient comme enrazés. L’aube déjà. Soleil...

Chapitre 1 bis

Tambours, trombones, les funérailles du vent et le retournement des morts.

Sur épaules porté. Za. Sur épaules d'Immolars. Za. Dans mon linceul. Za. Dans ma natte. Za. Toujours. Za. Sous les rires fusés. Za. Rires d'Immolars. Za. Molossum in symphonia. Zappements no discordanta. Ha ! Cadence militariossa. Dansouille brodequinesque. Ho ! Asphalte en bronca. Clameurs and vivat ovation. Méleci beaucoup. Méleci beaucoup. Sur les pas des Immolars, la marmaille désencasée eksite la poussière vers les narines des molosses. Rires en pagaille et shut up ! Coups de pied du Commandant dans le cul des molosses. Ha ! Les molosses amollis comme mollusques ! Za devine les armes aux flancs et le triomphe des balles derrière la culasse, le gardavous des villazoïs et le thorax bouffi du Commandant, Commandant en furie qui rassemble les villazoïs.

LE COMMANDANT

Villageois !

Za a pitié de vous, ô villazoïs, riverains des rizières, peuple d'en bas et des pas perdus. Za suis là dans mon linceul, dérivant plus tôt dans les eaux noires, repris maintenant, harponné, fait comme un rat grillé à la brocette. Za suis là devant vous porté sur épaules d'Immolars ricanants.

LE COMMANDANT

Villageois !

Za ne voit rien. Za ne voudra plus rien voir. Za a froid mais ça ne fait

rien. Za tremble mais ça ne fait rien. L'eau des rizières est dans mon linceul, ma natte. Pénètre mes pores. Les Immolards savent maintenant que Za ne me suis pas fracassé sur les murs d'ombres et que mon âme n'a pas déroulé son dernier fil. L'ont-ils jamais ignoré, ont-ils jamais été dupes ?

LE COMMANDANT

Villageois ! Reconnaissez-vous ce corps que nous vous rapportons ?
Silence.

LE COMMANDANT

Est-ce homme encore ou ancêtre déjà celui que vous avez enveloppé si tôt de son linceul ?

Za vous demande pardon. Pardon. Pardon. Za m'eskuze à vous. Voici mes eskuzes à vous données sous douane et exsangues d'impôt, hors taxe et tamponnées de gratitude, calibre UE, made in Dzapan. Za reconnaît que vous avez essayé. Tenté. Me pousser là-bas. Vers mon fils. Me soustraire. D'ici. Za ne vous en voudra pas si le Commandant vous oblize, vous racle les mots dans la gorge, vous crasse noires les idées, vous pollue l'innocence et vous invite à me livrer. Za suis pris dezà. Za suis fait.

LE COMMANDANT

Non ! Vous n'êtes pas tous coupables. Non ! Vous n'avez pas tous cherché à nous tromper. Non ! Nous connaissons votre fidélité. Non ! Vous n'avez rien à craindre de nous. Non ! Les coupables ne nous ont pas échappé. Nous étions venus ici pour mettre la main sur un criminel ayant voulu attenter à la vie et à l'honneur d'un ministre, sur un criminel ayant détérioré nos relations internationales, sur un criminel ayant incendié le siège de la représentante des droits de l'homme. Acte inadmissible dans notre si belle démocratie. Non ! Vous n'êtes pas tous coupables. Nous sommes venus chercher un seul homme, un seul criminel : Ratovoantanitsitonjanahary. Certains d'entre vous l'avaient enveloppé de linceul, croyant nous abuser, le faisant passer pour mort, certains d'entre vous avaient affirmé qu'il était bien parti se fracasser sur les murs d'ombres pour disparaître à jamais de cette vie. Mais nous avons éventré leur complot, leur ruse, leur perfidie, leur trahison. Nous avons ramené ce corps qu'ils voulaient cacher dans les rizières. Regardez bien maintenant. Ce corps est-il celui d'un mort ?

Sur épaules porté, Za me sent présenté à la foule. Les Immolards me zettent brutalement à terre et Za zémit dans mon linceul, dans ma natte. Za roule à terre. Ça ne fait rien. Les Immolards me donnent des coups au plexus, me dératent, me dépancréassent. Les brodequins décirent la natte. Za zémit. Za ne peut m'empêcher de zémir. Eskuza-moi. Za m'eskuze. Ma blessure à la zambe m'est réveillée. Za a mal. Trop. Za a souffrance. Rance. Za pue la

gangrène. Haine. Za pue la pourriture. La lâceté. La couaridise. La veulerie. Za pue de tout ce que vous voulez. Za pue de tout ce que vous valez. Eskuza-moi de parler ainsi. Za pense à mon fils. Za voudrait rezoinde maintenant le fleuve de cellophane. Les Immolards n'ont plus qu'à m'y zeter comme poubelle. Le Commandant redemande si Za suis mort ou vivant – *L'est-il ?* Il crie – *L'est-il ?* Il hurle. Silence.

Za voudrait me craquevriller dans mon linceul, dans ma natte, mais Za ne peut. Raideur et mon corps trop bien ficelé. Za ne peut. Za ne peut. Le Commandant hurle à nouveau.

HURLEMENT DU COMMANDANT

L'homme dans ce linceul n'est en rien cadavéré ! Qu'on m'amène ses complices !

Za entend la foule qui s'ouvre et qui délivre les pas crissants de plusieurs.

– Ton nom ?

– Nday ! Petit-fils de Ratsimanahy, arrière-petit-fils de Ratsinatao.

– Ton nom ?

– Pety ! Voisin du petit-fils de Ratsimanahy, ami, connaissance, presque parent. Zé n'é rien fé, Komadant, z'étais ziste là !

– Ton nom ?

– Razandry ! Voisin du petit-fils de Ratsimanahy, ami, connaissance, presque parent. Zé non plus Komadant.

– Ton nom ?

– Bitaka.

– Ton nom ?

– Léra.

Ton nom ?

– Zira.

La Zira ma Zira. Elle ma Zira la Zira.

Ton nom ?

– Méline.

– Chéryll.

– Ton nom ?

– Elle est folle, Komadant. Elle ne vous répondra pas.

– Ton nom ?

– ...

Za entend les coups qui tombent. Za entend les zémissements de la femme ô ma femme que Za ne connaît pas. Elle pleurant. Elle murmurant dans la poussière – *Ratovo ô Ratovo, Ratovo...*

Le Commandant reprend sa harangue :

– Et vous affirmez que cet homme est mort depuis longtemps, que vous alliez le remettre avec les autres ancêtres, le retourner, ouvrir les tombeaux,

changer les linéals et offrir les nouvelles nattes ?

Silence.

– Fort bien ! Je vous autorise à le faire ! Que la fête commence ! Où sont les musiciens ? Où sont les victuailles ? La graisse, le miel, le rhum ? Où sont les rires ? Où sont les chants ? Chantez ! Dansez !

Coups de feu en l'air. Panique dans la foule. Grognements des molosses. Autre harangue du Commandant :

– N'ayez nulle peur ! Que la fête commence ! Où sont les tombeaux ? Où sont les maisons des ancêtres pour que nous y jouions ? Chantez ! Je vous l'ordonne !

Za n'entend pas un seul son, ni un seul pas de danse.

– Amenez le rhum, trouvez les zébus à sacrifier ! Amenez les musiciens !

– Mais, Commandant !

– Exécution ! Ramenez-moi des rizières les deux, trois zébus qui paissent par là ! Trouvez-moi l'alcool qu'ils frelatent dans leurs magasins ! Et c'est un ordre ! Riez ! Que tout soit fait dans la joie !

Les Immolards claquent les talons et s'éparpillent vers les rizières, dans le villaz tandis que le Commandant continue à vomir ses mots – *vous vouliez vous amuser à nos dépens ? Fort bien ! Fort bien ! Dansez !* Un coup de feu. *Chantez !* Un coup de feu. On sante faiblement mais Za n'entend pas la terre frémir sous la danse. *Plus fort !* Une pettaine de zens bat des mains. *Plus fort !* Des cadences au pied. Un même tambourinement du sol. *Dans la joie ! Dans le rire ! Riez !* Za n'entend pas de rire. Zuste des cris. Des cris d'enfants qui viennent des rizières. Des claquements de fouet sur la peau des zébus qui arrivent. Les Immolards suivent, leurs brodequins dans la poussière. Za reconnaît ensuite le bruit d'un bidon qu'on roule. Bidon d'alcool. Liqueur de folie. La pettaine de zens ne bat plus des mains.

LE COMMANDANT

Vous refusez de vous amuser ? Vous ne voulez pas procéder au retournement de vos morts ? Fort bien ! Par décret de la gendarmerie, vous êtes expropriés de vos morts ! À partir de cette minute, vos morts ne sont plus vos morts, ils appartiennent dorénavant à l'État et sont nationalisés ! La gendarmerie assurera la gestion des tombeaux concernés et les ancêtres y afférents. Aussi, je décrète l'ouverture de la cérémonie du retournement ! Qu'on tue les zébus en l'honneur des morts et que l'on distribue la viande à tous les vivants qui voudront être nos parents ! Amenez les expropriés hors de nos vues ! Que l'ouverture des tombes se fasse hors de leurs vilénies !

Rires des Immolards. Protestations. Crassat de la Zira au visaz du Commandant. Ziffle du Commandant sur le visaz de ma Zira. Za ne peut pas bouzer. Za ne peut rien faire. Dans ma natte. Dans mon linéal. Za me part en insulte mais un talon brodequinesque vient étouffer mon cri. Za me tortille. Za me roule. Le talon m'immobilise. Par le cou. Za ne peut rien faire.

LE COMMANDANT

Fort bien, les filles. Vous ne voulez pas partir ? Fort bien ! Vous resterez ! Vous allez bien vous amuser. Mais je vois que les musiciens sont là ! Mais jouez donc ! Battez tambours ! Soufflez trombones !

Mouzika ! Tambours, flûtes, trompettes et trombones. Voici l'accordéon. Voici le sifflet. Les zébus s'énervent. Ils sont encordés. On les tire. Ils protestent. On me soulève d'un coup !

LE COMMANDANT

Promenons nos morts ! Qu'ils visitent la ville une dernière fois !

Tambours et trombones, on me balance d'une épaule à l'autre. On me secoue. On hèle les passants. On hèle les habitants. Pour qu'ils viennent à la fête. Pour qu'ils viennent grossir les rangs. Za ne reconnaît pas ces mains qui me portent. Mais Nday ? Mais Ngalo ? Mais la Zira ? Séryll ? Méline ? Za cerce la voix de ma Zira. Za hurle ma Zira. Za hurle dans mon linceul et ma salive m'étouffe. Za entend la voix de ma Zira qui me répond. Elle est loin. Voix manzée par le brouhaha de la foule. Za ne comprend pas d'où elle vient cette foule. Za ne comprend pas pourquoi d'un coup la place s'est remplie de pas.

Un coup de feu. Un beuglement. Sacrifice du zébu. Balle dans la gorge. Za soupçonne que la macette s'abat déjà pour découper la viande. Rires du Commandant et la mouzika encore. On me secoue. On me passe d'une épaule à l'autre. On s'éloigne de la place. Des rires d'enfant. Des cris d'enfant. Qui nous précèdent. Qui nous guident. Ils disent les enfants. Ils disent au Commandant. Que le route est par-ci, que la route est par là. Route à la tombe. Route aux ancêtres. Route à rocaille, route à trou, route à crevasse, route à prendre sans rendre l'horizon, route à prendre le cou par terre, route à prendre sans pendre le regard au soleil. Par-ci. Par-là. À gauche sinistrose. À droite tout droit. On monte. On fend les herbes hautes. On déranze les criquets, les sauterelles, les maquourelles et les mantes religieuses – pater noster, ave Maria, eskuza-nous du déranzement, Sainte Alice de la Gadoue, pardonnez-nous... Des porteurs glissent sur l'herbe glissante, Za savire comme une momie zetée des dunes. On me rattrape. On rit. On applaudit. La fanfare fanfaronne, la foule déglutit de bonheur, dégutturâle, slamodie à n'en plus finir. On roule le bidon d'alcool vers le sommet de la colline. Là sont les tombeaux. Les enfants y criaillent déjà. Des coups de feu en l'air. Les Immolards se marrent. Le vent des hauts repousse les porteurs qui rient de plus belle.

Sommet de la colline.

La fanfare, les tambours, les flûtes, les trombones, les trompettes. les

sifflets, l'accordéon et les violons. Se taisent d'un coup. Seul le vent. Seul le vent...

Les bras me hissent haut. Za sent le froid des sommets pénétrer ma natte. Le Commandant reprend parole.

LE COMMANDANT

Parents. Amis. Voisins. Concitoyens. Compatriotes. Vous tous qui êtes là pour rendre hommage aux ancêtres, puisse Dieu bénir notre cérémonie. Nous avons sacrifié le zébu. Nous avons adressé les prières aux ancêtres. Je coule le rhum par terre. Je coule le rhum dans la bouche des morts.

Et bang ! Coups de feu du Commandant dans le bidon. L'alcool zaillit des trous. Tombe par terre. Dans la gorge des ancêtres on dit. Les ancêtres poussières déjà. Les ancêtres revenus à la terre. Rires. Quel est ce pays qui soule ses morts ? Les porteurs me lassent tomber et se précipitent langue tirée autour du bidon. Beuverie. La fanfare reprend. Un coup au cul au vent pour qu'il dégaze et sante ailleurs sa pohésie erratique et zéphyrique. Ici c'est la zoie. Ici c'est l'ambiance. Ici on retourne les zens dans la tombe. On désankylose les morts. On secoue ces corps qui ne bougent plus. On les trémousse par l'oléolé, youyou tsa-tsa-tsa. On amène la bête, la pelle, l'angady et la binette et on se présente devant la tombe. Ici les tombes ne sont pas sous terre, elles sont monticules herbeuses qui bossuent le sommet des collines, dômes de terre qui se dressent haut sans croix ni signe particulier. Ici, les tombes ne sont pas sous terre. Elles défient le ciel. Elle défie l'horizon. On cerce l'ouverture : à l'est. On attaque le flanc avec la pelle, l'angady et la binette. On trouve l'ouverture. On dégaze l'ouverture : vers l'ouest. Voici la pierre roulante qui obstrue l'entrée. On désigne deux personnes pour rouler la pierre qui roule. La fanfare se tait d'un coup. Attente. La pierre qui roule roule sur le côté. La tombe est ouverte. L'entrée est béante. Profond silence. On demande à un enfant d'emmener deux, trois cailloux. L'enfant roule les cailloux par l'entrée et demande aux morts, demande aux ancêtres de bien vouloir accepter cette intrusion intempestive – *Ah ! yaba, neny, vous tous grands razana, c'est juste pour prendre soin de vous ! Vous avez froid dans vos linceuls déchirés, nous venons pour les changer...* Le Commandant qui razoute – *Ah yaba, neny, vous tous grands razana, on vous ramène aussi le corps de votre descendant Ratovoantanitsitonjanahary, arrière-petit-fils de Ratsinatao, fils de Ratsimilefy, lui-même cadet de Ratsimanahy.* On me ramasse encore par terre. On me présente à la tombe. Froid du caveau et odeur cinglante des corps en décomposition. Za sent tout à travers ma natte, mon linceul, ta natte mon fils, ton linceul que Za n'a pas pu t'offrir. Des cris soudain. Cris de la Zira – *Non ! Il est vivant ! Vivant !* La Zira m'attrape par le ventre et veut m'arracher aux porteurs. Non, ma Zira. Za accepte. Za voudrait partir maintenant, rezoindre mon fils et encorder mon destin au soleil perdu. On t'écarte sans ménagement, ma Zira, on te zette dans la foule qui te console

et qui te dit des douceurs et des reconforts. Ne crie plus, ma Zira. Ne crie plus aussi fort. On te retient. Za accepte. On te ceinture. Za accepte. Ce n'est pas convenable de pleurer un zour pareil. Tu dois te rézouir ma Zira. Santer. Danser. Mais. Tu ne veux rien entendre. On t'éloigne de la tombe. Za entend tes cris qui dévalent la colline. Za accepte, ô ma Zira. Za accepte. Le Commandant sugzère à ses Immolards de prendre soin de toi. Za entend tes cris et les rires bruyants de ceux qui s'abattent et se culbutent vers toi. Ô ma Zira. Ma Zira...

La fanfare reprend. Les tambours. Les flûtes. Les trombones. Les trompettes. Les sifflets. L'accordéon et les violons. Za devine maintenant que d'autres porteurs sont entrés dans la tombe pour extraire les cadavres. Ils sont là les ancêtres. Posés sur les étazères de la tombe. Roulés dans leurs nattes et linceuls. Crânes et poussières maintenant. Ils sont là à m'attendre sazement. Dehors on crie. Dehors on sante. Dehors on me passe d'une épaule à l'autre. Za suis prêt. Za arrive bientôt. Les porteurs sortent leurs têtes de la tombe.

– Komadant.

– Oui.

– Lé zancêtres rafusent.

– Comment ça ?

– Lé zancêtres rafusent, Komadant.

– Comment ça, les ancêtres refusent ?

– Ils rafusent dé sortir, Komadant.

– Comment ça, ils refusent de sortir ?

– Ils né bouzent pas, Komadant.

– Comment ça, ils ne bougent pas ?

– On a tiré lé cadavres dé zétazères mais ils ne bouzent pas.

– Ils ne bougent pas ?

– Ils ne bouzent pas, Komadant.

– Mais tirez-les plus fort !

– Komadant ! Ils pèsent comme Bazalte et Feldispath !

– Mettez-vous à deux, à trois !

– Ils ne bouzent pas, Komadant.

Le Commandant rentre dans la tombe. La fanfare s'arrête d'un coup. Encore ! Le Commandant ressort. La fanfare reprend. Le Commandant ne crie plus.

– Bon ! Euh ! Fort bien ! Stop !

La fanfare se tait.

– Euh ! Vous allez remballer tout ça et reboucher ce trou, euh... ce tombeau.

Mais moi Za, moi le linceulé, moi le natté, moi, Za, Za ne veut pas. Za ne veut pas. Za ne veut pas. Eskuza-moi. Za ne veut pas. Mon cri ne sort pas. Mon cri remplit mes poumons, remplit mon ventre. Me raidit. M'écrase vers bas et terre. M'alourdit. M'accable. Mes porteurs vacillent et flazolent. Sous mon poids. Sous mon refus. Za leur dit non. Non. Et non. Ils ne me supportent

plus. Ils me posent à terre. Za me sent lourd. Lourd de mon cri qui m'entroue. Lourd de mon cri qui m'enferme et m'enterre.

– Komadant !

– Oui ?

– Céli-ci non pli né vé pas.

Le Commandant veut me secouer avec le pied. Eskuza-moi. Za ne bouze pas. Za ne bouzera plus que pour mon tombeau. Za n'ira plus caveau que sous terre et près de mes aïeux. Le Commandant insiste avec son pied mais Za ne bouze pas. Il essaie avec ses mains mais Za ne bouze pas. Il panique et me secoue brutalement mais Za ne bouze pas. Le Commandant se relève et ordonne tremblant qu'on remette la pierre roulante à sa place – *qu'on la referme cette saloperie de tombe de mes deux !*

– Komadant !

– Oui !

– La pierre né vé pas.

– Comment ça, la pierre ne veut pas ?

– La pierre ne bouze pas.

– Comment ça, la pierre ne bouge pas ?

– La pierre ne bouze pas.

– Mais poussez-la plus fort ! Mettez vous à trois, quatre, dix !

Trois poussent. Quatre ahanent. Dix se fatiguent. La pierre ne bouze pas.

– Komadant !

– Oui !

– On a fâssé lé zancêtres.

– Conneries !

– Komadant !

– Oui !

– On a très fâssé lé zancêtres.

– Foutaises !

– Komadant !

– Oui !

– Il faut rappiler lé parents dé morts.

– Pas question.

– Komadant !

– Quoi ?

– Il faut rendre lé morts à ler parents.

– Ces morts ne sont plus propriétés de ces vils et maudits ! Ces morts ont été nationalisés ! Vous entendez ? Nationalisés !

– Komadant !

– Je ne vous écoute plus !

– Il faut reprivatiser lé morts.

– Vous êtes fous ! Fanfare ! Fanfaronnez ! Nous n'avons pas assez joué ! Nous n'avons pas assez exprimé nos joies. Les ancêtres n'apprécient pas qu'on arrive là sans joie. Oui, c'est ça, c'est exactement ce qu'ils n'apprécient

pas ! Cette tristesse. Cette langueur. Ho ! Tambours ! Flûtes ! Trombones ! Trompettes. Violons ! Sifflets ! Accordéon !

La fanfare reprend.

– C’est quoi ces tristes mélodies d’éclipsés sans clope ? Faites venir les putes danseuses et fumantes ! La Méline ! La Cheryll ! Où est la Zira ? Ramenez la Zira !

La fanfara pétéra. Za ne bouze pas. On ramène la Méline, la Séryll. Za ne bouze pas.

– Où est la Zira ?

– Komadant ! Vos hommes...

– Quoi, mes hommes ?

– Ils font la queue dans la Zira !

– Putains de connards de Pétain de zonards !

Le Commandant tire en l’air et dévale la pente vers les Immolards à la queue leu leu dans la Zira. Zira ô ma Zira. Za accepte. Mais. Za accepte. Mais. Ils te ravagent. Mais. Te deshonnent. Mais. Te dévastent. Mais. Za accepte. Za pleure. Za n’a rien d’autre à t’offrir. Que mes pleurs. Que mes larmes. Que mon impuissance. Mes larmes me collent au linceul. Ça ne fait rien. Zira ô ma Zira. Haut est le soleil. Lumière zénithale. Basse est la tanière où s’abîme mon âme... Le Commandant ramène la Zira qui ne crie plus. Le Commandant dessouffle et respire comme porc. Demande à Zira de danser. Demande à Méline. Demande à Séryll. Zira ne danse pas. Elle tient à peine debout. Méline ne danse pas. Séryll ne danse pas.

– Komadant !

– Oui.

– Il faut calmer les zancêtres et les reprivatiser.

– OK ! OK ! Je les dénationalise ! Au nom du Père de la Nation, du fils de la République et de la Sainte Démocratie, que les morts reviennent à leurs parents et que les parents reprennent leurs morts, amen !

– Amen !

– Bougent-ils ?

On rentre dans la tombe pour tirer les ancêtres. On crie.

– Ils ne bougent pas, Komadant !

– Purée !

– Komadant !

– Oui !

– Il faut rappiler les parents des morts pour qu’ils constatent la nouvelle coojuncture !

– Fort bien ! Rappelez-les ! Et vous fanfare, flûtes et trombones ! Jouez !

Les Immolards reprennent pente et courent vers les bas où sont Nday, Ngalo et les autres maudits.

– Komadant !

– Oui !

– Privatiser c’est payer ! Vous n’avez pas payé, Komadant ! C’est p’t-être

pour ça ké lé zancêtres sont touzours fâssés !

– Payer ?

– Payer l'arzent ! Dollar ! Néro !

– C'est peut-être fort bien comme ça !

Le Commandant glisse des billets par les interstices de ma natte, ta natte mon fils. D'autres mains l'imitent. Voici encore des billets. Lisses. Froissés. En boule. En liasse. À moitié. D'autres mains glissent des pièces. Puis des capsules que Za reconnaît de bière saliveuse et de coca déroté. Puis des cailloux et des bouçons. Des boutons de fleurs et des boutons de vareuse. Des éclats de verre et des perles en toc. Des boucles d'oreilles. Des épingles de sûreté. Des flacons d'essantillons de Sanel made in Sina, Eternity, Trésor, Tamango and Fashion. Voici des billes et des bonbons pecto. Des clous. Des clous cannelés et des clous de zirofle. Des noix de cola. Des petits coquillazes. Des montres en plastique et des dents en or. De la poudre de tabac à ciquer qu'une main appliquée applique sur mon visaz après qu'elle a déciré le linceul me couvrant la face. Za tousse et mes liens se desserrent. Za tousse et mes liens se desserrent plus encore sous toutes ces mains farfouillant le cemin des dons et des présents. Mon linceul s'alourdit et ma natte se relâsse, mais Za ne bouze pas. Sous ce soleil. Sun à bave ! Za le zure ! Ne bouzera pas tant que l'on n'aura pas décidé de m'emmener sous terre !

– Bougent-ils ?

– À peine, Komadant.

Les Immolards reviennent avec Nday, Ngalo et les autres.

LE COMMANDANT (à Nday)

Citoyen, par décret commandifère, nous vous dénationalisons vos morts et qu'à partir de ce moment vous en jouissiez pleinement ! Vos morts sont vos morts ! C'est un ordre ! Retournez-les dignement dans la somptuosité de leurs sanctuaires !

– Bougent-ils ?

– Un pé, Komadant.

On ekspose la situation à Nday. On lui explique. On lui répète que ses morts sont ses morts. Et qu'on a payé. Dollardé. Nérotifié – *regarde là ton cousin que tu allais remettre avec les autres, il est plein de cadeaux déjà !*

– Et même moi, z'ai payé avec des néro de France.

– Et moi avec des néro d'Allemagne, cé pli sèr.

– Cé sûr, zuré ! Personne n'a payé avec des néro belzes !

– Ni portigais !

– Ni spagnol !

– Sélment français et allemand !

– Allemand dé l'ouest s'il té plé ! Dé l'ouest !

– Et français de France !

– Pas dé Gadaloupe.

– Ni de Brétane.

– Ni de Corse.

– Oui, dit Nday, mais avez-vous pensé à les faire boire ? Avez-vous pensé à honorer leurs gorges poussiéreuses de leurs boissons favorites ?

– Mais bordel de bordel de mortadelle ! Amenez les bidons !

Le Commandant hurle encore. On amène les bidons. On les roule vers la tombe. On tire dedans. L'alcool coule à flots. On en asperze les morts. Tout l'intérieur de la tombe : les murs, le sol, les étazères. Dehors, on ne m'oublie pas. On arrose ma natte, l'alcool s'infilte, imbibé mon linceul. La main appliqueuse de tabac à ciquer revient sur mon visaz et me mouille d'alcool. L'alcool lève toutes les odeurs offertes et fouettées. Sanel in Sina. Feuilles du tabac à ciquer calcinées au soleil. Eternity and Tamango sous l'eau dormante et saliveuse des capsules. Fashion. Poivré des fleurs écrasées et des clous. Zirofle. Mon cœur bat la samade.

– Bougent-ils ?

– Oui, Komadant !

Fanfare ! Mon cœur bat la samade. Trombones. Mon cœur bat la samade. Accordéon.

– Bougent-ils ?

– Oui, Komadant !

Danse de la foule. Cris. Rires. Stridence du sifflet. Ambiance poussière. L'ordre du Commandant de refermer la tombe n'est plus que couilles rentrées dans les vessies. On fait danser la Zira. Elle ne danse pas. Un vacarme plus intense encore dans le caveau. Piétinements et tambourades épouvantables. La terre tremble sous la tombe. Les rires y grincent quand leurs échos sont d'outre-ciel. Za reconnaît la voix des ancêtres. Leurs voix de caillot et de quolibet qui frappent d'écervelance aiguë toute langue zaillissant des gorzes. Za ne pense plus, me rase la raison, me lime le fer de l'âme. Mon cœur bat la samade. Violons. Me lasse. Za m'enroue. Voudra le souffle épars. M'ouvrir le thorax. Mon cœur bat la samade. Mon linceul frémit sur toute ma peau. Froid. Fine membrane des morts en héritaze. Les ancêtres surzissent brusquement. Ils sont là les morts. Braillants et portés sur les épaules de ceux qui étaient entrés dans la tombe. Les morts. De poussières déjà dans leurs nattes et linceuls ronzés par les ans. Les morts. De crânes bosselant leurs enveloppes d'osier. Fanfare. Les langues perdent sens. Les voix et cris recouvrent les âmes. Za n'ignore pas que les mains doivent se tendre pour au moins frôler, caresser, érafler un bout de natte. Tambours. Za voudra bouzer maintenant. On me marce dessus. On me soulève soudain. Za me retrouve autant braillant à côté des ancêtres tirés de l'au-delà. Za braille qu'enfin les murs d'ombres sont là. À portée d'haleine. Dessous mon corps les murmures de Nday – *je suis là, mon frère, Nday ne t'abandonne pas, je te porterai, je te sortirai d'ici*. Mais Za ne voudra pas sortir d'ici. Za tempête et m'époumone avec les autres ancêtres qui battent l'appel de leurs parents. Tambours. Les ancêtres sont là, morts parmi les vivants. Murs d'ombres érizés sur la peau du monde. Za voit tout dans mon linceul. La foule qui cadence sa zoie et qui dans des

sarabandesques infernales brandit les corps autour de la tombe. La poussière zaunit tout. Les enfants dansent sur la tombe et de là-haut maraudent les bouts de natte. Za voit les ancêtres qui sortent habilement de leurs linceuls et qui marcent sur la tête des zens. D'autres grimpent sur les murs d'ombres pour mieux brailler et scrutâter la foule. Ils sautent à nouveau dans leurs linceuls pour ressortir plus loin. Certains ne se reconnaissent plus de parents. Ni de lieu. Ni de langue. Ni d'époque. Ils continuent à brailler. Égrènent les noms et Za ne sait quoi encore. N'obtiennent aucune autre réponse que tambours trombones. Ils se dressent alors sur leurs ossements, se drapent de l'ombre de leurs linceuls et se lancent dans leurs ancêtreries de harangues kabaristiques truffées d'adazes et de proverbes à cinq balles de coton. Leçons de vie et de mort que la foule n'entend pas. Tambours. Za voudra. Retrouver mon fils. Rezoindre mon fils. Un ancêtre ricane – *ty crois vraiment retirer ton fils ?* Il hèle les autres crânes et ossements qui l'entourent – *hé ! Vous entendez ça là ? Il cherche son fils gonflé de plastique et bourdiné des merdes du fleuve !* Un rire immense secoue les ancêtres. Ils cevaussent mon linceul. À dix. À vingt – *Ty veux savoir où se casse ton fils ?*

– Ah ! Le plastèque qui a gonflé son ventre était délictueux !

– Mordemerde, quel fils que ty as !

– Je te l'échinage contre un rat mort !

Tambours. Trombones. Za hurle le nom de mon fils. Il ne répond pas – *On t'y amène !* hurlent les ancêtres qui huent dada sur les porteurs entraînés soudain dans un galop incontrôlable. Porteur Nday qui dévale les pentes de la colline, comme Ngalo, Lera. Porteur Lera qui évite de se fourvoyer pieds et cevilles dans les nœuds fourbes des herbes rampantes, comme Nday, Ngalo. Porteur Ngalo qui saute par-delà les trous d'érosion, comme Nday, Lera. Mon linceul frémit de plus en plus sous les rires et sarcasmes des ancêtres – *Ton fils ? Ton fils ?* Derrère, le Commandant court et nous poursuit comme un dératé. Il crie qu'au nom de la loi, des dépétés, prazidents, tyrannosaures et peuplodocus de ce pays, nous devons nous arrêter et que même si nos morts sont nos morts, nos morts ne sont néanmoins pas exempts d'obéissance envers les autorités qu'il représente lui le Commandant passé par le filtre du *bianco* financé par la Banque mondiale même pour lutter contre la gabezie et la corruption régnant dans ces parazes tiers-mondiaux. Mais les ancêtres n'en ont cure et couilles. Ils continuent à tirer sur les tendons des porteurs qui volent de colline en colline. Les tambours restent au loin. Un mur d'ombres épaisses s'ébrusque devant nous – *Dessus, dessus !* hurlotent les ancêtres. Les porteurs effectuent un bond prodizieux qui nous propulsent sur le mur. Pulsar and sensation. Nous nous arrêtons d'un coup. En équilibre sur le mur. Au-dessus d'une plaine de fosses communes. Za voit tout à travers mon linceul. Za voit tout. Fosses ouvertes à l'abîme et aux nues que creusent et creusent et creusent des femmes squelettiques aux ceveux de paille et aux larmes purulentes. Za ne comprend pas. Les ancêtres ricanent mais Za ne les entend plus – *fouille dedans les mânes de ton fils et de tous les autres damnés de*

cette île ! Les ancêtres raillent, insultent. Za ne comprend pas. Les porteurs me déposent doucement. Porteur Nday mon ami. Porteur Ngalo mon ami. Porteur Léra mon ami. Bouleversés, ils dénouent ma natte, ta natte mon fils. Me désencordent. Me découvrent de mon linceul. Ils sautent du mur et atterrissent dans la plaine. Za me lasse glisser et les rezoit aussitôt. Nday murmure que les ancêtres ne sont pas comme ça – *non, ce n'est pas possible*. Mon linceul continue à frémir, flotte comme un nuaze au-dessus de ma tête, avant de répandre pièces, capsules de bière saliveuse et de coca déroté, cailloux, bouçons, boutons de fleurs et de vareuse, éclats de verre and perles en toc, boucles d'oreilles, épingles de sûreté, flacons d'essantillons de Sanel, Eternity, Trésor, Tamango and Fashion, billes et bonbons pecto, clous de zirofle, noix de cola, coquillazes. Rien ne manque. Les ancêtres crient cadeaux, s'asperzent d'eau de Sanel et d'Eternity – fashion. Ils gobent les bonbons pecto, soufflent des haleines de bière saliveuse et de coca déroté. Ils rient. Za a du mal à me lever à cause de mes menottes, à cause de ma plaie à la zambe, à cause de la corde qui a trop longtemps serré, à cause de la trop longue ankylose qui m'a démusclé. Za respire fort. Mânes de mon fils et de tous les autres damnés de cette île. Za respire fort. Les femmes aux ceveux de paille sarclent, déterrent des ossements d'esclaves et de rebelles banditistes. Des fers et des anneaux, des saïnes et des licols. Des sagaies. Des milliers de sagaies. Brisées. Des boulets. Des crânes esplosés. Des sanglants ligaments sur des racines pourries. Des tirailleurs perdus. Des sourires banania aux lèvres fendues. Des cadavres de coqs rouzes. Des cornes de zébu emplies d'os, de verroteries et de galets. Bottes et baïonnettes. Des bibles et des missels aux pazes calcinées. Casques. Mains coupées. Corps éventrés. Un drapeau en bleu blanc rouze. Carcasses de voiture. Pneus. Pare-brise. Langues tirées et ventres bleus. Plastiques. Mon fils. Ordures. Mon fils. Dézéctions. Une hélice d'hélicoptère. Des uniformes criblés de balles. Le livre rouze de la révolution dans la main de Mao Zédong-and-Ze-Best. Les ancêtres aux haleines de coca déroté – fashion, ricanent de plus belle – *Vois comment on prend soin de vos morts perdus !* Les femmes aux ceveux de paille entassent les ossements dans des sacs de zute pour les zeter dans des bennes que hissent aussitôt des camions Tata made in India. Za me plie de douleur. Za voudra. S'al vous plaît. Hors de ces menottes qui me lient encore les mains. Za voudra. Za vous en supplie. Eskuza-moi. Mon fils. Il aimait la terre. Il roulait dedans. Il manzait la terre. Mon fils ne parlait pas. Mon fils ne pleurait pas. Ma femme à Za voulait tant le protézer. Mais. L'appel de la terre encore et toujours résonnant contre ses tempes. Mais. La boue dans le lit du fleuve qui l'attendait. Eskuza-moi de ma douleur. Za vous importune la fortune. Za ne sait plus que faire. Za cerce mon fils. Za ne fait rien d'autre que ça et ça encore et encore. Nday qui respectait tant les ancêtres me relève – *Viens, mon ami...* Mais Za ne peut pas. Ngalo me relève. Za ne peut pas. Du haut du mur, les ancêtres continuent de s'encrasser de rires gras et de sombres railleries. Une ombre me traverse brutalement. Za m'arrace à ma douleur. L'ombre de

Ratovo sort de mes os, traverse la plaine. M'emportant. Me traînant. Za cahote sous l'ombre de Ratovoantantsito. Ratovoantantsitonjanahary. Il shoote dans les crânes enfouis sous terre, lance et balance les bibles aux pazes calcinées. Les femmes aux ceveux de paille le frappent aussitôt avec leurs pelles et bâtons de fer, visent sa plaie à la zambe, mais Ratovo n'en a souci. Il attrape une lourde pierre. Mon souffle accompagne sa main qui s'abat contre l'une des bennes. Le bruit épouvante les femmes aux ceveux de paille qui s'égaillent dans toute la plaine. Elles ne se retiennent plus et debout urinent de terreur derrière les camions Tata made in India. Le bruit épouvante les ancêtres qui sautent du mur, ils perdent pièces et cailloux, épingles de sûreté, boutons de fleur et de vareuse, ils pètent fashion and Tamango – *Mordemerde ! À l'abri !* Ils disparaissent de l'autre côté de la plaine, reprenant Za souppe le cemin de leurs tombes. Le bruit claque là-haut dans mon linceul qui s'enroule et qui répercute tout contre le mur d'ombres. Flotte encore mon linceul, flotte, frémit. Ratovoantany, Ratovotsito abat la pierre contre la benne. La plaine entière résonne du bruit. Car la ressens-tu cette colère en ses veines ? La ressens-tu cette haine qui sourd de ses tempes ? Za accompagne la main de Ratovoantantsitonjanahary jusqu'à ce que la lourde pierre se morcelle. Ma main n'est plus que bouillie mais Za m'en fout. Un esclave en lambeaux et poussières tend ses fers. Ratovoantantsito les prend et recommence à cogner sur la benne. Cogner. Cogner. Jusqu'à ce que les fers se brisent et tombent aussi par terre. Les femmes aux ceveux de paille sont toujours en stridence avancée. L'entaille de leurs lèvres s'écarte de plus en plus. Des tirailleurs aux baïonnettes rouillées poussent un canon en bronze. Ratovoantantsito vient à côté d'eux. Et braooooom contre la benne. Et braoooooom. Za respire fort et zette des ossements dans la benne. Le canon se fendille en lamelles froides et transantes que Ratovo lance en direction des femmes aux ceveux de paille. Quelques-unes en sont transpercées. Leurs cris s'arrêtent net. Elles tombent et se font écrabouillanter par les camions Tata made in India qui continuent tranquillement leur boulot. Un rebelle drapé dans un ample tissu écarlate s'avance et tend une lettre à Ratovo – *C'est pour la Reine*, dit-il, *nous nous sommes insurgés pour l'amour de cette terre*. Mais Za n'en a rien à faire. Za le renvoie dans son siècle et zette la lettre dans la benne. Un autre rebelle unizambiste, célèbre fahavalo des forêts de l'Est, pose des rails devant lui afin de marcer dessus et arrive avec un télégramme qui appelle au calme – *C'est une ruse des trois députés*, dit-il, *l'insurrection aura bel et bien lieu le 29 mars 1947*. Mao Zédong-and-Ze-Best, paze par paze, confie le livre rouze à la benne tandis qu'un hélicoptère fou s'y kamikaze maintes et maintes fois. La benne n'a nulle éraflure. Za ne sait plus quoi faire. Za frappe. Cogne. Assène. Nday me plaque à terre – *Arrête, mon ami. Arrête*. Mais Za ne veut pas. Za n'aksepte pas. Ngalo me plaque à terre. Léra me plaque à terre. L'odeur de la terre. L'odeur de tous ces ossements. De ces corps sans sépulture. De ces mémoires sans funérailles. Za ne peut plus bouzer car vois-tu, Za d'un coup a perdu ma force. Za n'a plus de force dans ces menottes qui

me pèsent. Plus de force à penser à tout et ça encore. Za me lasse faire. Za ne suis plus rien alors que lentement Ratovo se redresse et regarde longtemps autour de lui. Il s'en va. Suivi des tirailleurs aux baïonnettes rouillées. Suivi de l'esclave en lambeaux et poussières. Du rebelle à la toze rouze et de son ami unizambiste poussant ses rails ensanglantés. Mao Zédong-and-Ze-Best rameute les femmes aux cheveux de paille et leur indique la direction de la longue marche. Un pasteur reprend les pages calcinées de la bible et part aussi. D'autres ombres se lèvent, s'ébranlent sur les pas de Ratovoantany, Ratovoantanitsito, Ratovoantanitsitonjanahary.

De l'autre côté du mur d'ombres, Za entend les commandements du Commandant qui se rapprochent et les souffles martiaux de ses Immolards. Et derrière. Derrière encore. Tambours palpitants. Tremblement du trombone. Flûte essoufflée. Accordéon qui traîne. Mon linceul tombe doucement comme une feuille fanée et se pose sur mes épaules, frémit encore et me glace. Comme pour demander autorisation, Lera et Ngalo regardent Nday qui opine. Les deux n'attendent ni déluge ni apocalypse pour prendre la fuite à leurs coudes et cadencer leurs zambes à la course. Ils disparaissent...

Chapitre 2 bis

Tambours, trombones, le rire de Za, l'étendue et la déroute des ancêtres.

Za m'étripaille de douleur. Sur les bords des lèvres la voix apeurée, larmes tournent ripaille, peine et plaie, cahot d'échos sur soupirs en creux. Qu'a Za à dire et me médire. Car il me prend tournure d'encrevassement, zerçure des mots sur langue râpée, encrassement saliveux sous encre graissée, larmes tournent festaille. Et rire. Pagaille. Césure – Za a dit rupture. Tambour. Za pleure mon enfant. Za pleure tous ces ossements dans la plaine. Za me verse par terre bris et débris. Za cerce mon fils. Za rit de douleur et creuse et creuse et creuse. Trombone. Za m'écosse la voix de toute fêlure, dépôt de colère sur les failles des lèvres, gouffre des gosiers et le cri rentré, ravalé. Qu'a Za à dire et me retenir. Lasse-moi aller. Terre triste et pauvre terre. Morne plaine de fosses sinistres. Ne rien dire pour ne point maudire. Les mots à zeter. Pas aux pensées, Za l'a dit, pensées redonneront les mots à la langue. Pas aux yeux qui aux regards s'égoutteront. Zuste aux sommeils et le bâillon bien fort, le rêve empalé dans le ventre, le ciel rentré dans la gorze. Et contempler l'espoir, convier le silence aux noces des amertumes.

Za a ouï dire d'un lambeau de lune sur lèvres folles, écume des sonzes pour un oubli à consommer nu la voix rauque et
le rire
 planteur fendre mots sur langues fourues
il me prend ricanement et pendaison sur lambeau de lune
Za me livre aux lèvres folles, écume des sonzes sur dernières convulsions
et

la plaine aux quatre solitudes me partaze à l'horizon.

Le dire impossible, erratique mélopée sur le sable du sens, souffle mouvant où les mythes disparaissent, se désagrèzent. Voici que même les

Immolars se taisent, que les illusions se tarissent. Tambours, ils sont là. Morne plaine, triste plaine. Commandant. Contemplant. Capouté. Plié. Tambours, flûte et trompettes.

Silence nivelle
et la mémoire comme des orties déracinées
poussent ailleurs
corps en pâture où vers et putréfaction recommencent le cycle
annélides régurgitent la boue des âmes et des siècles...

Rire contre cor et olifant des gorzes, les émaux des larmes luisent au soleil, Za me rit de douleur. Za me dérisionne. Salut salop sali. Me floutarde. Me gondoline. Tambours.

LE COMMANDANT (dans un souffle)
C'est quoi ce bordel de bordel de merde...

NDAY
Je ne sais pas, Commandant.

LE COMMANDANT
Tous ces ossements...

NDAY
Commandant.

LE COMMANDANT
Tous ces...

NDAY
Commandant... prévenir les autorités...

LE COMMANDANT
... fort bien... fort juste. Venons de... de... démanteler un... sale réseau
de trafic d'ossements.... stockent ici tout ce qu'ils ont exhumé des tombes.

NDAY
Commandant !

LE COMMANDANT
Oui.

NDAY

Pourquoi font-ils ça ?

LE COMMANDANT

Ça ?

NDAY

Ça.

LE COMMANDANT

... les vendent, les exportent... je crois qu'ils les broient avant de les sortir du pays.

NDAY

Commandant.

LE COMMANDANT

Je croyais que ça n'existait pas. C'est pas possible.

NDAY

Commandant.

LE COMMANDANT

Je crois que c'est pour produits pharmaceutiques. Ou pour engrais biologiques ou aphrodisiaques ou crèmes solaires ou sida.

NDAY

Commandant.

LE COMMANDANT.

Oui.

NDAY

Là.

Za me livre aux lèvres folles. Festaille. Me désentraille le rire et le vomit par terre. Za me roule et me tord les boyaux. Za me rit. Za me ricane. M'étrangle sur lambeau de lune perdu. Za n'écoute plus. N'entend plus. Sans bruit l'horizon saccagé. Ruine des paysages sur fumée d'essapement. Les camions made in India quittent la plaine. Le Commandant hurle son nom de dieu de bordel de merde – Stop ! Arrêtez-les ! Il se tourne vers ses Immolards – Feu ! Les Immolards défourailent. Tambours. Za rit à n'en plus finir. Festaille. Les camions serpentent hors de la vue et dans la poussière. Triste

plaine. Morne plaine. Za n'entend pas mon rire. Rire mon fils. Rire. Silence pèse comme cellophane à brûler. Abrasive étreinte du néant sur peau éteinte. Membrane lézère pour brûlure éternelle. L'écume des rêves sur les bords des lèvres, mucus and sun à bave, risée des ténèbres pour fendre malheur, as-tu mater dolorosa posé tes larmes sous mes paupières closes ? Perles noires contre mes pupilles qui peinent à éclore le regard, Za me recroqueville sur mon rire et me roule et me soûle. Un rire là dans le ventre. Brûlure. Un rire là qui me creuse, me vrille en boule. Un rire là, spasmophobe quand les entrailles me tiraillent. Za me cogne contre la benne. Un *Rien-que-tête* surzit des ossements. Et hurle à se fêler la gorze. Za me cogne contre la benne. Noir. L'Anze est là qui m'attend. Noir. Za ne luttera pas. Za ne luttera plus. Nu amoncellement de corps écartelés sur lequel règne l'Anze. Plaies ouvertes dans les côtes, nerfs traînant par terre, salive filant comme un ruisseau morveux, crânes explosés. Les suppliciés n'ont plus que leurs regards à offrir. Mais l'Anze ne prend pas. Les regards divaguent là où se dévoyent les vagues divines et se découvrent les illusions. Za craint de t'y trouver mon fils. Za pense à toi. Za fouille dans l'amoncellement car si un reste de toi... un bras, une zambe, un suintement de ton âme... L'Anze ricane en me contemplant – viendras-tu maintenant ? Mais tu n'y es pas, mon fils. Tu n'es pas de cet amoncellement. Tu n'es pas de ces suppliciés. Za ne sait plus quoi faire. Noir brouillard. Les murs d'ombres au loin, une île à travers et les ancêtres en déroute. Une voix que Za n'a pas à connaître. Za me roule sur mon rire, m'y soûle.

La femme, Za sait bien que Za suis fou ma femme – mais tous ces ossements. Cette plaine et l'enfant sauras-tu, l'enfant ma femme, l'enfant est mort – plastique, fleuve de cellophane et l'Anze des nuits assaillant. Ici les mânes de mon fils nourrissent nos âmes de vivants ma femme. Nous. Les rails. Nous. Sauras-tu. Nous n'avons plus à bouzer. Toi l'éternelle poursuite et moi Za moi dans l'ombre de ma veulerie, n'aspirant que le soleil raturant. Moi Za moi. N'a plus à bouzer. Et la plaine aux quatre solitudes nous accueille enfin. Ta voix dénouée ma femme mon amour. Les mots en quête de l'enfant s'effeuillent ici sauras-tu

poser

l'eau du soleil sur ton visaz ma femme la femme

sauras-tu oublier, oublier, oublier, oublier oublier

Ratovoantany,

Ratovoantanitsito,

Ratovoantanitsitonjanahary

violente mon être.

Za ne bouzera plus. Za ne luttera plus. Me sombrera dans le suc de mon rire bientôt d'onyx

de salive pierreuse.

Rira de ce monde rira de vous rira des immondards et peines et plaies, Za a des salives à mizoter et des panses à outrer, crassouillis and vomissures, rira

zusque-là par terre tu vois zusqu'au pet tu meurs rira dans la plaine rira dans les herbes – serpe serbe zèbre, rira fuck you and bonzourd'hui madame

Rance speranza, ne luttera, ne bouzera. Mais Za. L'enfant est mort. Mais Za. L'enfant est zeté dans le fleuve. Mais Za. Tu dis ma femme la femme. Tu dis. Et tes mots me submerzent. Za n'a rien à t'écouter. L'enfant est mort sauras-tu. Noir brouillard et de sable et d'épine, l'île à travers. Nu amoncellement de corps écartelés, les morts en représailles et la mémoire qu'ils nous plantent dans les gorzes et qui s'emparent de nos mots. Mais Za. Za voudra tout oublier. Et rire dans les murmures de mon fils ma femme, dans la rumeur des pierres et des ronces qui l'auront reconnu. Allegra hors cellophana, c'est ici que Za te retrouvera mon fils. Ne bouzera. Ne luttera. L'Anze assaillant et cette plaine aux quatre solitudes, la benne et l'horizon, l'arbre au vent et les nuazes bleus qui pèsent sur les collines. Noir brouillard et l'île à travers. Za ne bouzera plus. Non. Non. D'onyx et de salive pierreuse.

Interlude (4)

Chant de la femme

La terre est sèche, mon homme. J'aurai à rouvrir mon ventre pour que vienne s'y réfugier notre enfant. Je rouvrirai mon ventre, ô Ratovo, mais l'enfant se sera déjà donné un nom. Là sur l'étendue de poussière. Là dans cette plaine où s'amoncellent les ossements. De sable-et-d'épine il se nommera. De sable-et-d'épine. J'acquiescerai, puis lui tournerai le dos, renverrai mes pas vers toi, le laissant seul répéter son nom à l'infini, le laissant seul recréer un monde à sa mesure. Longtemps en marchant me parviendront ses murmures, la rumeur de sa renaissance. Longtemps en marchant me sera chuchotée l'allégresse des pierres et des ronces qui l'auront reconnu. Le silence ne me reprendra qu'au moment où je te retrouverai, allongé comme toujours, raide d'avoir conçu cet enfant extraordinaire. La terre est sèche, mon homme. La terre est sèche, Ratovo, et il sera bien dur de la creuser pour y enfouir ton corps. La terre est sèche et je n'aurai d'autre choix que d'offrir au vent ta chair et tes os, au milieu de quelques carapaces de tortues, étendus, pourrissants sur quelques caillasses du désert. De sable-et-d'épine, je le sais, se couvrira de poussières et de ronces. De sable-et-d'épine ne boira, ne mangera. Il rampera tel un serpent. Il disparaîtra telle une apparition. Personne jamais ne le rencontrera. Personne jamais ne le croisera. La terre est sèche, mon homme, et le fruit de nos amours ne sera plus qu'une ombre sillonnant l'étendue. Il viendra souvent contre les rochers et possédera celui qui s'y adossera. Il viendra souvent contre les tamariniers et y piégera celui qui croira s'y alimenter. Il vivra des âmes qu'il aura attrapées, il vivra des êtres qui se seront égarés sur ces étendues sans nom. Cette terre est sèche, mon homme, et pourtant plus d'un conquérant voudra encore y marquer pour toujours l'empreinte de ses pas, plus d'un conquérant voudra encore y traquer notre enfant... Je rouvrirai mon ventre, ô mon homme, ô Ratovo, mais plus

jamais ne reviendra s'y réfugier celui qui a choisi de vivre entre ronces et poussières éternelles...

Chapitre 3 bis

Folle voix, l'étendue, folle voix, la femme de Za.

Voix.

Tendue sur le tard assourdit, hôte de la nuit, épouse du silence. Nasse qui s'ouvre aux traînards se ferme au compréhensible. Écoute donc

folle voix ensantée, folle femme enfantée

désir est corde raidie sur laquelle la raison vire funambule, écoute Za a dit

Voix

folle femme enfantée ouvre l'épopée des ombres ma femme la femme

tendue sur la nuit envole, timbre sur peurs ramène au ventre, les temps s'ouvrent aux abîmes, Za a bu la voix qui s'égoutte du néant. Le ventre a parlé, tout pouvoir est illusoire.

Za ne bouze pas d'ici. Plaine. Et mon fils. Plaine. Et ma femme la femme. Plaine. Les Immolards sont partis. Il ne reste que la nuit. Et ces ossements ricanant à la lune. Et l'Anze contemplant, assis sur les crânes. Ses ailes battent imperceptiblement et soulèvent les âmes perdues sous cet amas de pourriture. Les âmes flottent comme du papier-brume, crient stridence, s'évaporent. Za a vu les âmes des accablés quêtant un peu de douceur. L'Anze altère leurs regards d'un seul battement d'ailes et rappelle la nuit sur la plaine. La nuit enserre les désirs et tourne vertige dans l'âme des damnés qui reviennent dans la plaine, leurs pas soudoyés d'errance, qui reviennent dans la plaine, voyageurs à l'horizon basculé, leurs terres liées à l'écœurement. Mao Zédong-and-Ze-Best conduit la longue marce des femmes aux ceveux de paille. Il croit toujours mener sa horde à l'assaut des cefs de guerre, des pourriticiens et des docteurs es politologie qui ont prêté leurs serments d'Hippocrasie. Za ne bouze plus. Le Commandant avait essayé de me

soulever. Za ne bouze plus. Nday m'avait supplié au nom de notre parenté retrouvée. Za ne bouze plus. Les Immolards m'avaient bousculé. Za ne bouze plus. Za me pétrifie dans le suc de mon rire bientôt d'onyx et de salive pierreuse. Za partaze mon rire avec la femme ma femme. Mon fils de sable et d'épine. Les ombres sont nombreuses à revenir. L'esclave en lambeaux et poussières, le rebelle à la toze rouze et son ami unizambiste...

La femme, ma femme, Za reconnaît la lance plantée dans tes nuits. Reconnaît. Za regrette. Za aurait voulu que la vie soit autre. Les rails. Le fleuve de cellophane et les plastiques dans la bouce des enfants. Ma fuite. La fuite. Un tel désir submerze. Za me lasserà ici lourde pierre emplie des regrets des ans. Za prendra toute douleur. Supportera. Acceptera. La femme, ma femme lance une plume dans le ciel. Za a vu les étoiles frémir et verser leurs froideurs dans le ventre de la terre. Bruissements des voix. Le rebelle à la toze rouze pue la mort. Il susurre. *Voici que les blancs me tuent encore. Voici que les miens me trahissent encore.* Son ami unizambiste lui enfonce ses rails dans sa gueule trop ouverte dézà. Za sait que Za suis fou ma femme. Sait. La voix tendue sur la nuit ramène au ventre. Za y concentre tout mon être, ce qui reste de ma raison. Et. Za. Et.

Za a vu les étoiles frémir et verser leurs froideurs dans mon ventre. Une plume a traversé la nuit et a ouvert béance dans le ciel. Za n'a de tombe qu'ici-bas. Plaine. Sauras-tu la voix retrouver l'espérance ? Za ne bouze plus. L'Anze déploie d'un coup ses ailes. L'Anze me prozette haut dans le ciel. Za retombe près de la benne. Za n'a plus à me fendre rempart et mille murailles. Za me rit de tout et ça encore. Tu peux l'Anze. Tu peux me massacrier à coups d'eucharistie et d'évanzile. Tu peux. Tu peux me faire rentrer le ciel dans ma gorge profonde. Tu peux. Mais. Za rit de tout et ça encore. Pater noster, ave mariâtre, Santa Loussia. Une tête apparaît hors de la benne : tête d'albinos aux lèvres tailladées, les yeux rouzes et la peau cloquée de soleil. Il hurle qu'il est l'elima, la mort par noyade, versée dans le fleuve Kongo par le messant belze. Il a besoin de retrouver son corps ravi par les courants. Za rit de sa tête d'albâtre poivré de cendres, le plante poubelle et retourne me roidir. Za me roule sur mon rire et ne bouze plus. L'Anze ricane de ma vanité. Il convoque le messant belze casqué colon et partaze une cigarette avec lui. Ils zettent les mégots dans la benne qui s'embrase aussitôt. L'elima hurle comme un porc et dans son cri me taillade le rire – *ton fils, crois-tu, ton fils sans sépulture, le ventre gonflé de plastique, crois-tu qu'il ne me ressemble pas ?* L'Anze part dans un rire approbateur tandis que le messant belze tire révérence léopoldique : trois crânes dans le casque colonial, six doigts coupés dans la poce et une peau de crocodile sur l'épaule. Il se signe et disparaît. L'Anze revient vers moi et sa lance plantée dans ma blessure à la zambe me creuse géhenne et perdition. Za murmure douleur Za. Za murmure pourquoi Za. Calice bue jusqu'à la lie, dépérissement and affliction. Za ne comprend pas Za. Za ne comprend pas cette lutte avec l'Anze. L'elima rit à n'en plus finir tandis que s'ouvre folle voix ensantée

voix, l'épopée des ombres sur le vide, elle, tendue sur la nuit ramène au ventre, Za me recroqueville sur mon rire, voix. Mao Zédong-and-Ze-Best vient me voir et me dit que Za a tort de ne pas le suivre dans sa longue marce ravolutionnaire. Les femmes aux ceveux de paille attendent là-bas comme de faméliques espoirs. Padre et madre de Dios sur terre et dans le sel, sanctouss and sabbaktali, via dolorosa, Za a ma tête qui me pastèque.

Interlude (5)

Chant de la femme

Soandzara est mon nom. Soandzara ô mon homme. Soandzara te retrouve enfin. Nu comme hier, pal fiché dans la jambe, blessure noire que tu refuses de clore.

Soandzara est mon nom, fille d'Ampelasoamananoho, fille du malheur que tu as ravie à sa mère.

Soandzara ô mon homme,

Soandzara des amours interdites.

Tu ne bouges enfin, tu ne t'enfuis. J'ai ouvert mon ventre ô mon homme et l'enfant s'est donné son nom sur la terre sèche et perdue.

Soandzara ô mon homme, Soandzara qui ne porte plus. Soandzara qui n'allait pas.

Soandzara a perdu son enfant.

Je suis, Ratovo, fille d'Ampelasoamananoho. Ampelasoamananoho eut un enfant, il mourut. Elle eut un autre enfant, il mourut. Elle porta bien d'autres encore. Tous moururent. Elle eut Soandzara ô mon homme. Tu la lui as ravie.

Soandzara est mon nom, Soandzara, Soandzara qui n'abandonne pas, Soandzara que tu as livrée à la nuit qui ne se ferme, quel est ce mal qui t'empêche de venir à moi ?

Pal fiché dans la jambe, blessure noire couvrant l'homme que tu es, tu t'es enfui.

Mais Soandzara n'abandonne, Soandzara ne t'abandonne.

Tu ne bouges. Tu ne me regardes. Tu ne m'écoutes. Mais je ne danse que sur ma natte d'affliction, je ne chante que sur la peau de la nuit.

Je chante l'enfant ô Ratovo, je chante l'enfant laissé sur la terre sèche.

Je chante l'enfant de sable et d'épine.

Tu ne bouges ô Ratovo mais tu n'es toujours pas à moi.
Je suis fille d'Ampelasoamananoho, celle qu'on ne possède pas,
fille d'Ampelasoamananoho qui ne porte que l'enfant des sorts et de
l'horizon.

Chantait-elle ma mère, chantait-elle

« Soa, Soandzara de sa mère... »

Je suis là ô ma mère, je suis là qui te ressemble. Avec ce vide dans nos
ventres...

Je pense à toi Ratovo, Ratovoantanitsitonjanahary...

J'ai porté ton enfant tout en dispersant mes pas sur les routes de ta
perdition, je t'ai poursuivi.

L'enfant dans le ventre réclama son père, j'ai marché vers toi, j'ai
rencontré les hommes. Ils m'ont dit t'avoir recueilli. Nu cachant ta plaie à la
jambe, fou luttant contre un sort qu'ils ne comprenaient pas. Tu refusais de te
vêtir. Tu refusais de te soigner.

Je repartis vers toi ô Ratovo. J'ai lancé une plume vers le ciel, voilà
qu'elle me trace ton chemin.

Chantait-elle ma mère, chantait-elle.

La foudre souleva la poussière pour anéantir les pas. Un vent... J'ai
tourbillonné plus vite ô Ratovo. J'ai dansé la mort collée à ton ombre.
L'enfant des sorts et de l'horizon bougea dans mon ventre, je courais, je
volais.

Soandzara est mon nom, Ampelasoamananoho ravagea les nuées pour
me cueillir un bouton de ciel, Soandzara est mon nom. J'ai porté l'enfant des
sorts et de l'horizon. Il me dit qu'il voudrait naître maintenant. Il me dit de me
poser. M'attendras-tu mon homme ? Je me posai sur la plus haute des
montagnes. Il me dit que jamais il ne naîtra ici, royaume des cailloux qui
s'effondrent, royaume des vents qui se perdent. Ici, nul être sur qui régner, nul
être sur qui compter. J'ai porté l'enfant des sorts, l'enfant de l'horizon, me
posai parmi les écorces et les feuilles. Je me posai dans la plus profonde des
forêts. Il me dit que jamais il ne naîtra ici, royaume des mille racines,
royaume des mille origines, royaume de l'enchevêtrement et de la
multiplicité, comment pourrait-il t'y reconnaître ? Je m'en fus dans les
abysses, parmi les eaux et le silence. L'enfant, Ratovo, me dit qu'il aimait
bien cet endroit, il y naîtra sûrement s'il n'y avait ces écailles et ces êtres qui
glissent entre les doigts, royaume où le soleil se noie, royaume où toute parole
s'estompe, s'étouffe. L'enfant m'emmena parmi les sables et les épines, parmi
les pierres et les ronces, la terre sèche et craquelée. C'est là qu'il dit, parmi
ces os et ces chairs flétries, qu'il naîtra, royaume des ombres et des âmes
perdues, royaume des êtres damnés à se reconstruire. C'est là dit-il qu'il te
retrouvera.

J'ai ouvert mon ventre ô mon homme pour que l'enfant se crée. De
sable-et-d'épine il se nomma. De sable-et-d'épine. Je lui ai tourné le dos et
renvoyé mes pas vers toi. Je t'ai cherché Ratovo parmi les hommes et les

viles. Te dire que l'enfant des sorts était né, l'enfant de l'horizon, l'enfant de l'errance, ton enfant, Ratovo. Je t'ai cherché parmi les douleurs et les cris rentrés, les cris ravalés, les cris retenus, je chantais ô mon homme, je chantais pour toi, je chantais pour que tu m'entendes. Tes pas me ramenèrent ici. Parmi ces ossements et ces ronces. À cet endroit même où j'ai ouvert mon ventre. L'enfant me dit à nouveau qu'ici vous vous retrouverez. Dans les étendues, les sorts épousent l'horizon...

Tu ne bouges plus, ô Ratovo. Tu ris. Tu égares ton âme. L'ombre de l'enfant ira lentement dévorer tes pas. Et tes traces annihilées, tu ne seras plus que ce que tu désires, rire pétrifié dans la roche, nu de la vie ne tenant plus que par les rêves. Je chante mon homme. Je chante...

Chapitre 4 bis

Regards fous de nègres, les rires de la mémoire, Za ne bouge plus.

Ça broussaille dans l'ombre, l'elima hurle négroicide et les tirailleurs bondissent comme un seul homme. Délire à fond la danse des paniques. Ça court. Ça vrille. Ça guette ou décanille sans demander son reste. Bal des ombres au clair de lune, les valseuses se trouent zusque par terre. Ramassis de loque en cloques, fatras de sauve-qui-pisse. Za ne bouze pas. L'elima empile ses perles et amulettes dans sa béroutte et pousse l'enzin vers un essapatoire que Za ne peut concevoir. Les tirailleurs se mettent en position, regards fous, le feu au bout des doigts. Rien ne bouze. Za rit des brusques bastillades des tirailleurs et de leurs visées libertaliaques. Voici des auxiliaires de l'empire colonial qui fusillaient à la place du Blanc, qui torturaient, massacraient, ne sont-ils pas maintenant sauveurs de la patrie, icônes de la négraititude ? L'un des tirailleurs tourne son fusil vers moi, et les lèvres tremblantes me dit qu'il a été enrôlé de force, qu'il n'a jamais tiré sur un compatriote, qu'il n'a jamais pacifié un quelconque territoire, que là-bas, en Europe, il a combattu pour la liberté – *Je n'ai pas tué Samory, je n'ai pas résisté à El-Hadj Omar, je n'ai pas traqué Rabezavana, j'ai bien été déserteur à Diên Biên Phu, je n'ai obéi ni à Faïdherbe ni à Gallieni, encore moins à Lyautey, je n'ai jamais courbé l'échine devant un casque colonial.* À ces mots, l'elima revient en hurlant – *Mais tu portes l'uniforme de la honte, tirailleur ! L'uniforme des conquêtes coloniales, des pacifications et des négroicides.* Za m'en balance encore des rires et d'autres foutaises zizaniques. La mémoire tourne désarroi dans l'ombre de ces étendues. Za ne bouze pas. Dans mes os, Ratovo, dans mes os, Ratovoantanitsito, dans mes os, Ratovoantanitsitonjanahary hurle à mourir. Il voudrait arpenter ces étendues et se cogner à l'horizon. Mes rires le fissent zusqu'à ma moelle. Za vit pour la première fois sans lui. Za vit pour la

première fois hors de ses errements – pater noster, ave Maria la théogame, melecî à vous, gloria vous soit rendue, gracia and think you. Les mots tailladent les tirailleurs, lacèrent tant leurs âmes qu'ils oublient les bruissements dans l'ombre. Des souffles que brident des *Rien-que-sairs* y zaillissent soudain, rasant le sol et tout ce qui rampe. Ripailles d'ombres et de têtes harponnées, des hyènes ricanent en avalant les râles des tirailleurs. Za ne bouze pas. Mais ma plaie à la zambe. Mais les menottes à mes poignets. Ratovoantanitsitonjanahary en profite pour se lever et se cogner à l'horizon. Il marce. Il hurle. Il rit. Et la terre s'ouvre et l'avale. Za quête le sant de ma femme la femme. Za panique. Za ne sait plus quoi me faire. Za me recroqueville et hurle avec toutes les âmes peuplant ces plaines.

Chapitre 5 bis

La longue marche et l'espérance vaine.

Mao Zédong-and-Ze-Best vient me voir et me dit que Za a tort de ne pas le suivre dans sa longue marce ravoltionnaire – *ce n'est pas pour fuir*, m'assène-t-il, *je n'ai pas peur de Tchang Kai-chek mais nous devons reconstruire l'espérance, bâtir la légende des peuples qui ne se soumettent, affronter le vent et la neige, défier les montagnes et les précipices, narguer la famine et toutes les maladies. Les femmes marcheront, les enfants comme les vieillards, nul ne se courbera, nul ne gémira. Et claquera l'étendard dans la souffrance de nos épreuves. Et claquera l'étendard dans la promesse de nos victoires.* Il me ragarde – *Debout, lève-toi.* Mao Zédong-and-Ze-Best me soulève mais Za ne bouze pas. Il me claque, il me savate, Za ne bouze pas. Il s'en va et me traite de minable mahatma des rizières aux quatre solitudes – *résistance passive mon cul !* Il harangue les femmes aux ceveux de paille qui ramassent les os et les nerfs flétris. Les femmes abandonnent tout et se mettent à le suivre. Ils s'ébranlent dans la nuit qui tombe (dans les contes, tout arrive vite, la nuit comme les départs, les étoiles et la vaste terre s'offrant à l'aventure). D'autres âmes damnées imitent les femmes aux ceveux de paille : des ancêtres accourus des collines environnantes, des corps écartelés dans les bois solitaires, des zombis surzis de la mer immense... L'esclave au licol de palissandre se lève, marce et se ravise – *j'ai connu, dit-il, la longue marche des ébènes, j'ai connu la longue traversée et les souffrances de l'exil, mais au bout, il n'y a jamais eu l'espérance, jamais, jamais.* Mao Zédong-and-Ze-Best le considère un moment avant de tourner talons. Il rejoint sa troupe qui n'attend plus que lui. Lui levant le bras, ils partent, ils santent, ils répercutent leurs voix sur toute l'étendue, attirant aussitôt la colère des souffles qui fondent sur eux. Les femmes aux ceveux de paille crient stridence et repoussent les souffles le temps d'une inspiration. Ces derniers se regroupent

dans un vent noir couvrant le ciel avant de fondre à nouveau sur la longue procession. Za a vu la mort se repaître de douleur et d'incompréhension.

Chapitre 6 bis

Pardonne à la France.

L'esclave au licol de palissandre me demande ce que Za fait là exactement. Lui au moins, enfant des limbes, enterré dans quelque pré voisin du lieu où il a décédé, il sait pourquoi. Lui marqué à la fleur de lys, un père, un oncle, le zarret coupé, il sait pourquoi – *enlève-moi ce licol*, râle-t-il. Za ne bouze pas, maudissant son cou fisé ébène. Za ne bouze pas, maudissant le sort des siècles et cette île hors du royaume. Le Roi-Soleil, Louis le Quatorzième, apparaît à côté de l'Anze puis disparaît comme il était venu, poudré de délicatesse, cendré de mort ivoirine. L'Anze rouvre les limbes à l'esclave qui s'y dirize et qui me lance avant de se draper d'un pan d'oubli – *pardonne à la France chrétienne et inquisitrice, pardonne à la France esclavagiste et du code noir, pardonne à la France colonialiste et du code de l'indigénat, pardonne à la France barbouzarde, républicaine et menteuse. Et garde-toi de cette Amérique nourrie des vérités et des certitudes, terre épaissie sur les engrais de ma douleur, elle bientôt viendra tout prendre de toi. Tu as le regard rivé vers le passé – esclavagisme, colonialisme, tout ce que tu veux, mais vois-tu seulement l'Anze vivifiant sa lance sur l'autre continent ? Déjà le feu sur ton présent, tu accuses frontières et peuples écartelés, tu accuses histoire et méfaits coloniaux, mais tu te trompes de douleur. Vois de l'autre côté. Za ne peut l'écouter plus, l'Anze, d'une seule main, lui a déplanté l'aorte. Le sang zicle de sa poitrine ouverte. Ses mots se noient dans le sourire qui divague de ses lèvres. Ratovoantanitsitonjanahary bondit comme un ressort et aurait voulu recueillir tous ces mots. Feuilles mortes déposent l'histoire de l'arbre dans le sens du vent, Ratovoantanitsitonjanahary devient comme fou en parcourant la promenade et la fable des temps.*

Chapitre 7 bis

L'outre-ciel, Za et la conférence des ancêtres.

Za reconnaît les rires et les piétinements des ancêtres, leurs voix de caillot et de quolibet invraisemblables – les imbéciles discutent de ma plaie à la zambe, de mon rire fizé onyx et me semble-t-il de ma force de pénétration. En voici des foutaisards en conciliabule ! Zénies des caveaux bazarroïdes ! L'un s'avance et se dit Sexolaire de la Motte Claire, présentement docte et savant, anthropophallologue et membre éminent du Concile nombriliste et clitoristique d'Outre-Ciel – *Ratovo !* m'interpelle-t-il, *toi qui te décomposes déjà, mort-vivant que tu es sur ton rire d'onyx et de salive pierreuse, fils de pute à la grosse bite et dégénérescence incontestable de ton siècle pourri, qu'as-tu à nous dire sur l'impact de la décomposition de l'organe clitoridien et pénistique auprès de la population post mortem ?* Za m'effarce de rire et lui répond que Za ne suis pas Ratovoantanitsitonjanahary. Ha ! Que non ! Sexolaire de la Motte Claire, de sa gueule piranhâtre m'insulte – *Tu te fous de nous, l'arpenteur des mondes ! Tu as sillonné ton siècle pourri de fond en comble, tu as marché, cogné l'horizon, bousculé les hommes, jeté des pierres et des crottes à la face des anges et tu te refuses ton nom ?* Za rit de leurs angoisses nécrophalliques et de leur monumentable méprise. Za ne suis pas Ratovoantanitsitonjanahary. Za ne suis pas cogneur d'horizon et semeur de pas errants. Za ne bouze pas. Za ne suis pas quelqu'un qui refuse comme Ratovoantanitsitonjanahary. Za ne refuse pas. Ha ! Que non ! Za ne proteste pas. Za ne me lève pas pour défier les poussances contre nous pesantes. Za me lasse faire de long en larze, de bas en haut, d'est en ouest, de bout en bout et de mal en pis. L'Anze ne m'a nullement épargné, caressé. Za ne quitte pas ma résignance profonde. Za ne suis pas Ratovoantanitsitonjanahary. Ignore les impacts de la décomposition de la bite auprès des mânes des ancêtres, m'en balance et m'en secoue. Za n'a que ma douleur à pleurer, mon cafardaüm à

peupler. Za n'a plus de bal avenir à danser ni de futur simple à conzuguer. Za n'a qu'à rire de moi la gueulasse finie. Sexolaire de la Motte Claire me considère stupéfait. Il se tourne vers ses conzénères aux linceuls battant au vent – *Et ça ça*, reprennent ces derniers, *ces liliasses qu'on t'a léguées, ces pipièces de cacapsules, ces éclalats de verre lalique, Eternity – fashion on the rock, ces clous de girofle, noix de colacola et dents en or ? Tu nous prends pour des imbébéciles laqués ? Ce sont ça les preuves tangibles de qui tu es tu. Expose-nous maintenant ton avis sur cette sale question qui nous intéresse tous.* Sexolaire de la Motte Claire revient vers moi – *Ratovo ! Ne déçois pas la soif de savoir de tous ces vénérables cherchologues et dis-nous maintenant...* Qu'a Za à dire ? Za n'a rien à dire. Qu'a Za à dire ? Za n'a rien à dire. Qu'à Za à dire ? Foutrazes et fantillazes mes aïeux ! Qu'à Za à dire ? Ah, Mama Maria des îles Vierzes inespôsées ! Bonheurades anthropophobes. Délectations cacophoniques. Médisances Byzance ! Za préfère te la fermer. Za te le zure ! Za te l'afférme crocus and mordicus, mon bec n'est pas un bic, mon bec n'a pas le bac ! Za pète le silence zusqu'à mes lèvres ! Sexolaire de la Motte Claire, le souffle coupé, ne veut rien comprendre, il tente d'attraper ma bite et de la secouer comme un tuyau d'arrosaze, mais Za me roule sur mon rire et me dérobe. Les ancêtres se ruent sur moi et dessus me crassent me pissent me vomissent me dégoulinent. Ils m'esposent leurs bites décomposées et me foutrent leurs dernères salves nécroglycérine – *Sache que dorénavant, tu basculeras de l'autre côté, que la décomposition sera pour toi éternelle. Jamais poussières tu ne deviendras, toujours pourriture, tu resteras. Et sois-en sûr, ton cafardaïm sera bel et bien peuplé.* Sexolaire de la Motte Claire ripe sa bite dans son linceul ridé et s'en va raide vers les collines. En cela, il est imité par tous les ancêtres qui tombent par là...

Chapitre 8 bis

La nuit, les ombres, les hommes et leurs insignifiances.

Nuit tombe sur l'étendue, l'immonde est si fade près de l'ennui. L'on tue de-ci de-là, l'on dépoitrine, ceci n'est qu'éruclation fanfaronne, triste effluve de plats à la sauce tronçonneuse. Les ruines s'accumulent, représailles paraît-il contre les terreurs en latence. L'on bave au bout des orgueils, les sourires sont de rigueur, l'ennemi est à terre, la bête est vaincue – pax, humanitas, democratia, amin. L'on exhibe les armes des barbares, l'on exalte la lutte fauve, bientôt viendra le temps des semailles, guerrier rentrera sain et sauf – miel, sex and sun, reconnaissance de la Nation, crève maintenant, cela n'a plus d'importance. Les ombres se terrent en attendant, elles savent qu'à force, lumière brûle, souffle n'est exhalé que pour mieux revenir. L'immonde reprendra croisade, raid, razzia, tout ce que tu veux, dzihad, guerre des pierres, tempête du désert ou moisson de crânes. L'on affûte les lances, l'on prépare les scuds, l'on dégouline les mots pour bien nourrir les haines, et l'on reprend tout à zéro, l'on se massacre, l'on se tue, l'on s'étripe – Stop ! L'on compte les morts, l'on mesure les territoires, l'on pèse les lamentations, l'on ravive les cendres, l'on se monte la bile et la rancœur, l'on se revendique bonne cause et on largue raison et discernement. L'on s'insulte, l'on se provoque, l'on se troque des demoiselles à forer, l'on s'offre et l'on s'ouvre des chrysalides où pisser, l'on crie et l'on se rue, l'on se massacre, pitoyable quête du Roi Néant, fracas trop bref pour ravalier la divine clameur. Chaos boulé dans l'estomac n'enfante que merdre et dysenterie, l'immonde rêve de mythe et de vaste épopée, l'étendue ne s'ouvre qu'à l'impalpable, douleur ramène au sol, les ripailles de l'homme s'empoubellent au ras de sa fatuité.

Il me semble avoir vu l'enfant ombrer toute cette nuit...

Chapitre 9 bis

Les papillons, l'enfant, les ombres et les lucioles.

Terre ombrée, les papillons sont venus en premier. Bleutée de la nuit, l'étendue se couvre peu à peu. Doux frôlements, furtifs, reste le velours des caresses et le venté des ailes, terre ombrée. Les papillons sont venus en premier. Ils tombent ainsi, feuilles ivres d'étiollement, portés par le vent créé sous leurs ailes, terre ombrée. Ils se posent sur le vide, quand rien ne les emporte et ne les appareille à nouveau vers les airs. D'autres viennent encore, de plus loin que l'horizon, de plus loin que toute cette étendue. Ils tombent ainsi, lourds du vol des uns et des autres, incapables désormais de concevoir les hauteurs. Les pierres sont couvertes, les herbes et les broussailles. Silence étouffé, mon corps est immobile, ma respiration difficile. Rouler sur mon rire, cogner mes rêves sur les illusions, ils se posent sur mes peurs, ils butinent sur mes angoisses ô terre ombrée, Za ne sait plus quel est le ciel. Voile diffus de pollen, l'ocre suspendu, soleil en poussières. Puis sont apparues les lucioles, éclats diaphanes perçant les volutes des papillons, blafarde lumière ravivée de pourpre en marbré, de grisaille en doré, de boucle en arabesque, d'œil en lune, de rosace en comète, terre ombrée, camaïeu, Za ne sait plus quelle est la couleur de la nuit, les lucioles emportent mon âme, la mante se découvre enfin, mandibules saillantes sur ces restes d'humains, elle se dressant sur ses pattes et attendant le sacrifice des éphémères.

L'étendue croule sous les nuées, terre ombrée, il en vient de partout. Du plus loin de l'obscur. Du plus loin du connu. L'air se pétrifie, le temps. Dansent les lucioles qui ravissent les âmes, la mante fracasse les crânes, les éphémères musardent leurs dernières vies, ils tombent ainsi ivres du ballet des ombres et des lumières, terre d'ici, Za ne me trouve plus. La mante s'empiffre et dévore la nuit, béance ; s'ouvre le vide où s'effondrent les nuées ; ténèbres d'où remonte un air de flûte, l'enfant file la soie de l'aurore au plus près des

papillons, les lucioles depuis longtemps se sont résignées...

Za reste longtemps à contempler.

Épilogue (deuxième tentative)

...

et rire d'onyx et de salive pierreuse...

*Où votre serviteur, lassé de tous ces épilogues avortés,
ramasse les derniers feuillets et vous les livre en vrac.*

Derniers feuillets

1.

Car c'est l'heure de Dollaromane. Quand l'enfant aura été couvert par la soie de l'aurore qu'il aura lui-même filée. Za n'arrête pas de rire. Za suis pris de colique. Za ne me rappelle plus la couleur de la nuit. Za me plie. Za me ploie. Za me plane dans ce rire décapant les rêves. Car c'est l'heure de Dollaromane. Quand les papillons auront perdu leurs ailes dans le cristallin versé du ciel, aube fourbe et ruisselante, brume grise aux rapières de soleil. Dollaromane s'amène avec les camions Tata made in India, longue procession de rampants et de luisants. Dollaromane s'amène avec d'autres Immolards et repousse d'un revers de la main les interrogations du Commandant. Il fouille dans la benne aux ossements entassés, il écarte tout os qui ne lui convient pas. Crâne d'or qu'il veut, crâne d'or. Za n'arrête pas de rire. Za suis pris de colique. Za me troue le nombril. Car c'est l'heure de la fureur de Dollaromane. Quand l'enfant pris dans la toile qu'il aura lui-même tissée disparaîtra par trop de soleil. Quand la mante aura fini de dévorer toute la nuit, les âmes des damnés dans cette étendue sans nom, le son de la flûte expirant dans ces diurnes bruissements. Les femmes aux ceveux de paille se retrouvent seules encore à sarcler, déterrer, éventrer. Dollaromane leur hurle de ne pas abîmer les têtes. Elles alignent les cadavres au pied des camions, les empoubellent dans les empreintes des pneus lassées dans la boue. Dollaromane ordonne aux Immolards de rasifier ces têtes de cadavres maudits, d'improductifs, d'inutiles, d'encombres, avant d'enlever leurs peaux de crâne. Dessous, il espère l'or. L'or perdu des conquistadors, l'or ! L'or enfoui des pirates et flibustiers, l'or ! L'or inépuisable de Sir Dow Jones, l'or ! L'or des Léopold de Flandre et de Wallonie, l'or ! L'or des Louis de

France et de Navarre, l'or. L'or de toutes les tyrannies, l'or. L'or des cales. L'or des ébènes. L'or des cannes. L'or in petroleum. L'or de toutes les quêtes, l'or de tous les massacres, l'or de toutes les aventures, l'or. Lames à ras les têtes décollent les peaux. Crâne d'os karamba ! Rien encore ! Dollaromane entre dans une fureur mystique et fracasse la tête de l'Immolard qui n'a pas trouvé. Car c'est l'heure de payer tribut. Car c'est l'heure de la soumission. Le Commandant proteste et aligne ses hommes contre ceux de Dollaromane. Dollaromane ricane et fait ouvrir le feu. Le Commandant tombe. Car Dollaromane ne connaît ni sommation ni négociation. Car Dollaromane ne parle ni ne palabre. Parole de Dollaromane fracasse comme lingot sur le crâne. Parole de Dollaromane tombe comme dettes au Zaïre. Les hommes du Commandant s'alignent aussitôt derrière Dollaromane. Nday ne dit rien. De silence se vêt-il, de transparence s'efface-t-il derrière la benne. Dollaromane passe à autre affaire. Fissa ! Il hurle sur les femmes aux cheveux de paille qui s'empressent de traîner d'autres cadavres. Encore un effort ! Elles les traînent par les pieds. Elles les traînent par les bras. Elles les traînent par les cheveux. Elles courent déterrer d'autres corps. Les Immolards rasent. Les Immolards scalpent. Dollaromane vérifie le doré des crânes en écartouillant la pourriture des peaux. Rien ! Il hurle puis marmonne l'histoire des crânes d'or, crânes d'or enfouis sous le cuir cevelu des naturels et des sauvages, l'or fondu et bu par les derniers enfants de l'étendue. Pour tout soustraire à la cupidité des conquérants et à l'excitation des syphilisateurs. Dollaromane maudit ces enfants disparus dans le temps et l'espace, dans la mémoire et le présent. Za ferme les yeux et me disparaît toute raison connue dans le rire qui me secoue. Dollaromane désigne les camions made in India et ordonne qu'on en débarque les ramassés de la rue, les déflatés de la Débrouill's Company, les désurbaniseurs patentés et les ouvriers du tiers-mondialisme triomphant, bâtisseurs de la merdre et de la saleté, bateliers des bacs à ordures et sniffeurs de poubelles, honte des brailleurs de fonds et des honnêtes politomanes. Les immolards obéissent à coups de crosse. Ça tombe hé tombés ! Les uns sur les autres, les uns contre les autres. Gueule par terre, œil envagué. Ça soupplie et ça crie. Ça se met en rang. Ça se met en sang. Ça s'aligne. Dollaromane s'avance à bout portant, vise le cœur et appuie sur la détente. Ça tombe hé tombalisé. Ça reste en rang, la mort en attente, dysentéré. Corps par terre, promesse de crâne d'or. Dollaromane trépigne d'impatience pendant que les Immolards vérifient sous les scalps. Point de crânes d'or. Rien !

Za n'arrête pas de rire. Dollaromane se tourne vers moi.

– Tu ris donc.

Za rit de ta tête, Dollaromane. Za rit de ta quête. Za rit de l'immense ambition qui coule tes veines. Za rit de ta soif de poussance et d'opulence. Inextinguible soif qui te troue la gorze et qui te plie à boire encore. S'al te plaît, dis-moi de me taire encore et de couper les eskuzez-moi et les pardons, dis-moi de m'enculer encore la langue, toute la langue, ça me gondole, ça me secoue, ça m'embolie jusque par terre. Tu es là au sommet, tu ne peux pas

croire qu'il n'y a plus d'autres cimes. Non. Non. Ça est pas possible ! Tu coupes les têtes, tu rases les cadavres. Zamais tu ne te poses. Ragarde-moi. Za me roule sur mon rire et me délivre de toi. Za me délivre de tous tes semblables. Za m'élimine – game over, de toutes tes parties à la noix de bite. Ragarde-moi bien, tu peux tout me prendre mais tu n'en garderas rien ! Za pourrit hors de ma liberté ! Za suis un crâne d'or Dollaromane. Imprenable. Za disparaît avec ma mort. Inconsommable entends-tu ? Un de ceux que tu n'auras zamais. Za m'appuie sur le bouton ! Dead zone !

Dollaromane ordonne à ses Immolards de me saisir mais Za ne bouze pas. Ils me soulèvent mais Za ne bouze pas. Ils ne comprennent pas. Za ne bouze pas. Ils tremblent à mon rire maintenant. Za les regarde. Ils n'osent même plus m'effleurer. Ils raculent. Dollaromane devient fou et me crible de balles. Za rit de voir sa panique. Les balles ruissellent sur ma peau, les balles ne sont plus que gouttes d'eau qui tombent par terre. Dollaromane est interdit. Il se redonne contenance en tirant dans le tas des ramassés de la rue. Ça tombe hé tombastroués. Za attend que l'aube fourbe dévoile l'étendue et la livre au soleil. Dollaromane rengaine et repart dans les airs – force one and heightcoptera. Ses Immolards reprennent position le long de l'horizon. Les femmes aux ceveux de paille replonzent dans leurs travaux d'entassement. Mao Zédong-and-Ze-Best exhorte à nouveau à la ravolution. Les ancêtres brillent là-bas dans les collines, tombes touzours béantes.

Za n'arrête pas de rire et sous les pleurs et zémissements des ramassés de la rue, me tord les boyaux.

Onyx and salive pierreuse. Râles...

Derniers feuillets

2.

La douleur se murmure aphone parmi les ramassés de la rue. Za contemple un aplat de malheurs voué à l'indifférence. Mêmes pâleurs dans le vague des désolations, suffocant halètement qui soulève la nausée, triste immobilité des êtres évidés, souffles effilés les retiennent encore. Za voudra, Za voudra couper ça en tout pour qu'ils s'en aillent et me dégazent l'air. Za voudra porter le dernier coup, biffer le regard et envalser la dernière tête, finir le travail et entériner le sacre du bourreau. Car Za vous le dit ma veulerie, Za vous le dit l'ordinaire de la vie, ma vie, votre vie, le triomphe de l'absurde et de l'état honteux. Za n'a pas à supporter la douleur du monde et la connerie de l'houmain. Eskuza-moi. Za m'eskuze. Le monde n'a zamais été qu'une souite de malheurs. Za ne fait que suivre ce qui dure depuis des vénération et des vénération. Za en a marre. Za en a assez. Sale attirance au vide, éternelle descente aux Enfers, offrande à la culbute, ouverture au viol, bonzour bassesse, me voici à vous soumis, comment ça va la trique, la verze et la

massue ? Moi Za va. Tout va bien. Rien à signaler. Tout baigne la beigne.

Les pleurs se partaient par terre, les corps s'attirent dans l'affliction. Les ramassés de la rue forment un tas qui n'ose pas encore relever la tête. Vivants pêle-mêlés aux morts, morts pêle-mêlés aux vivants, le reste par-dessus, zombis mille fois dézingués, ombres à moult blessures, les corps à nu couleur épiderme, les défroques à tendance boueuse, le sang filant l'ensemble, rouzautres sillons qui me crèvent la vue. Za reconnaît que Za suis aveugle. Za ne voit rien de tout et ça encore. Za vous demande de tout oublier. Si les blessures parlent, passez donc, ce n'est que caprice de sparadrap. Si les morts parlent, passez donc, les vers discutent de leurs festins d'entrailles. Za vous le dit, fiançailles d'amnésiques, pas besoin de bague, auzourd'hui unis, demain comme si de rien n'était, seul à soi, sacun va son chemin, la route tourne à droite, on y va, la route tourne à gauche, c'est bien aussi. Za n'a pas à écouter les ravoltionnaires qui voient des lignes droites partout, même le fleuve tourne et prend des courbes, le soleil ne reste pas à la même place, la lune, pour la même face, se découpe en mille croissants, la foudre ne tombe pas tout droit. Za m'askuze mais Za n'a pas la force de l'horizon qui ne plie jamais. Les ramassés de la rue zémissent enfin, bouzent, s'ébranlent...

Za les entend murmurer. Ils écroulent lentement leurs tas de cadavres... Ils rampent hors du tas, lèvent un peu le regard, se trouvent un coin de prostration et restent là. Le problème quand on est dans la merde, c'est que lorsqu'on lève la tête, on voit le trou du cul. Les ramassés de la rue sont triés par les femmes aux ceveux de paille, les morts parmi les morts, les vivants parmi les vivants, le reste au hasard : souffles inaudibles, regards vitreux, têtes fricassées à l'huile de vidanze...

Une délire en français et veut retrouver sa maman, son dieu mon dieu mon dieu, de l'eau, qu'est-ce qui m'arrive, j'ai mal, j'ai mal... Elle est brûlée de partout, peau noire et cloquée, elle lève les yeux, elle n'a presque plus de visaz, plus de ceveux, des fibres collent encore à ses brûlures, sa peau, ses doigts sont contractés, ses bras, ses zambes, de l'eau coule de son corps, mon dieu, mon sang elle dit. Les femmes aux ceveux de paille la déposent à mes pieds et repartent. Za les insulte ces femmes à l'offrande pourrie, Za l'insulte cette offrande de femme qui espère sa maman, son dieu mon dieu mon dieu, qu'est-ce que j'ai fait qui mérite tout ça ô mon dieu, j'ai trop soif...

Za me courbe sur mon rire et comprend d'un coup que voici la dame internationale ! Elle a donc survécu à l'incendie de sa maison ! Le ministre l'a donc zetée ici comme une périmée du visa ! Za me rit de la vie et de son cynisme ô mon dieu mon dieu sauvez-moi, aidez-moi, s'il vous plaît, je vous en conjure, j'ai soif. Za ne bouze pas, demande à la dame internationale si elle comprend maintenant pourquoi Za me tait dans ce pays-ci ? Tu comprends ? Comprends-tu ? Mais elle n'entend rien. Elle délire son dieu mon dieu, de l'eau. Elle délire sa maman maman. Elle a soif. Elle a mal. Za reprend mon rire et le roule sur toute l'étendue. Ça cahote. Za ne sait pas quel est le salaire des gorzes trouées et le prix des brisures d'écho, Za m'en rit de tout et ça

encore, Za attend salement que la mort m'arrête et me crie basta la vista !

Derniers feuillets

3.

Dans cette aube fourbe, les ombres viennent me voir et me reconnaissent père de l'enfant. Elles viennent rampantes, elles viennent surnoises. Za ne m'aperçoit de leurs présences que lorsqu'elles ont fini de tout me vampiriser l'espace, l'être et le corps. Elles sussotent le nom de Ratovoantanitsitonjanahary. Za regarde autour de moi. Ratovo n'est pas là... Les ombres continuent à soussoter. Za me tourne encore. Za comprend qu'elles m'invitent à rezoindre leur lutte – *Nous irons Ratovo abattre ces murs délimitant l'étendue. Nous irons Ratovo près des montagnes mettre à mal ces portes qui nous ferment au monde. Nous n'irons pas nous y fracasser comme les Rien-que-têtes et malgré tout lamper la colère de l'Ange. Nous n'irons pas Ratovo ramper comme ces Rien-que-chairs et pendre langue pour laper quelque espérance de caresse et de sourire. Nous te reconnaissons père de l'enfant Ratovoantanitsitonjanahary, l'enfant de sable et d'épine, de la soif et de l'aridité... Car ce monde a commencé par le feu, finira par le feu. Car ce monde a commencé dans le chaos, finira dans le chaos. L'enfant annonce le retour au temps que nul ne possède et ne contrôle.* Za me rit de leurs ambitions. Za pense à toi, mon fils, tu pourriras de ta mort, pourrira, mais le plastique dans ton ventre, plastique surnazera de ta poussière. Ombres sont illusions des corps déjà, que dire de leurs rêves et paroles ? Qu'a Za à penser ? Me détourne. Me désemplit. Za me vide de toute attention. Planer au-delà de tout. À m'oublier et me mourir...

L'aube aux rapières de soleil se dépouille de sa douceur et vient racailler la peau de la nuit. Taillade des corps obscurs, le monde renaît sur le viol des ombres.

Soleil ô soleil.

Derniers feuillets

4.

Le Commandant bouze encore. Il appelle à l'aide. L'elima s'approche de lui et lui demande s'il veut de ses sévices. Le Commandant ne réazit pas – *j'ai juste contre ta vie sauve quelques petits tourments à t'infliger.* Le Commandant ne comprend pas. L'elima lui murmure tout à l'oreille. Le

Commandant ne réazit pas. Les ancêtres sont à nouveau zucés sur le mur d'ombres. Ils ricanent sur la tête du militaire – *Holà beau militarios, vas-tu te tomber parmi nous ?* Le Commandant ne réazit pas. L'elima essaie de le convaincre – *Décide-toi vite car les ombres sont prêtes à t'emmener déjà.* Le Commandant ne réazit pas. Le Commandant ne comprend pas. Il pleure presque. Il ne dit rien. Il ne zémit rien. Za devine pourtant que des larmes sont accrochées à sa gorze – *Holà le beau militarios !* Les ancêtres sautillent sur le mur, moulinent des bras et des linceuls pour créer le vent aspirant les souffles – *Ho beau militarios !* L'elima secoue le Commandant – *Hé ! tu te décides ou quoi ? Sévices ou trépas ?* Le Commandant avale sa salive et lasse ses larmes, il branle la tête et murmure sévices. De zoie, l'elima tourne festaille et bondit dans ses gonds. Il rit et tire à lui un pan de ciel. L'air ainsi lacéré découvre la mante de son trop-plein de nuit. Les ailes obscures de la bête délivrent d'un coup ses couleurs meurtrières. La mante brandit ses pattes acérées et se saisit du Commandant. Enfonçant sa tête dans les plaies ouvertes de celui-ci, elle extrait au bout de ses mandibules les balles folles de Dollaromane. La mante croque lentement les balles et les avale goulûment. Le Commandant tourne de l'œil. L'elima insulte les ancêtres zucés sur le mur. Les ancêtres zucés sur le mur insultent l'elima. La vie bat encore dans les veines du Commandant. Les ramassés de la rue – les survivants, se regroupent instinctivement autour de lui, puissance du galon qui au fin fond de l'enfer ranime encore l'espoir... Za m'en rit de la naïvité des hommes. Mon rire roule sur l'étendue. Mon rire cogne le mur d'ombres des ancêtres. Ces derniers se lèvent et m'insultent – *rira bien, tu riras le damné, connardinho, macaquouillard, négropolitain de ton île profonde, prout des trous du cul, clitomane sur gueunon, senghorifique en fin de carrière, rat des radeaux des renégats, merde fumante pour sa majesté des mouches, empoté du paradis, rire du pape sur son bidet, arme au gland, zaire pékinois, vingt ans après, machin la hernie, ragot des ragoûts et on en passe putain de ton ombre, tu baisses le sol, puce vérolée, triste aborigène de la République, Maroc inutile, tirailleur sans solde, cafard sans fard, tu n'es plus que blatte...* Mais Za n'écoute plus. Le mur d'ombres se rétrécit de plus en plus car les ancêtres sautant dessus, puisant sans réserve leurs mauvetés dans l'obscur rempart. Le Commandant reprend vie et fouille soupir dans mon rire, il se tord par terre, de rire et de souffle, il rampe des deux mains, tentant parmi la poussière d'acculer le désir entre ses doigts. La mante referme le ciel et disparaît dans son trop-plein de nuit. L'oraze ô dézaspoir croule soudain des nues. Les ancêtres paniquent et se protègent la tête avec leurs linceuls pourris, ils filent se tomber vers leurs collines. La dame internationale exulte maman maman, merci, elle boit, elle boit. L'oraze tombe avec l'obscur. L'oraze tombe avec le froid, fouille les souffles mêlés à l'air, tourbillonne, asphyxie, redonne à la boue ce qui appartient à la boue, la terre et les hommes, leurs lourdeurs et leurs impossibilités d'atteindre l'éther. L'elima plonge dans la benne et fait psst au Commandant – *Allez, viens, viens...* Mais la pluie redouble de violence, écrase le Commandant contre le

sol. La pluie redouble de violence et soulève la boue sur les ossements, Za rit. Mais. Za rit. Mon rire n'a d'écho que dans mon ventre. Za rit. La dame internationale se roule dans l'eau de la pluie qui, trouble rideau, se répète par toute l'étendue, centimètre par centimètre, prend l'horizon entier. Za rit. Les *Rien-que-têtes* et les *Rien-que-sairs* sont là. Ils ramassent les ombres plaquées par la pluie, trop lourdes pour s'évaporer dans l'impalpable, ils ramassent les ombres empâtouillées dans la boue, ils ramassent les ombres surprises par la pluie, ils ramassent les ombres souillées de trop d'humiliation, ils ramassent et les prozettent violemment contre le mur, ombres dessus aplaties, souillures nourrissant le rempart, souillures consolidant le rempart, souillures rallonzant le rempart. Le mur grandit, le mur s'étire, mazestueuse barrière qui nous sépare du monde. Les ancêtres braillent là-haut, des qui ne retrouvent plus leurs tombes, des qui dans l'oraze ont perdu leurs linceuls, des qui ont ravalé leurs paroles emplies de pluie – paroles mouillées d'ancêtres, rires gras des vivants, Za m'en rit à gorge déflorée, Za m'extase...

Et la dame internationale m'accompagne maman maman, j'ai toujours soif, alors que maman la pluie, toujours, encore soif...

Et les femmes aux ceveux de paille, et les ramassés de la rue, et les tirailleurs fous, et Mao Zédong-and-Ze-Best et l'esclave au licol, le rebelle à la toze rouze... Danse des humiliés sous la cadence de la pluie – ô lélé.

Les *Rien-que-têtes* et *que-sairs* n'arrêtent pas de prozeter les ombres et de travailler le mur. Les camions Tata made in India s'ébranlent et vont et viennent et vont et viennent et vont et viennent. Nous sommes ici de l'autre côté, contemplant nos maîtres et riant de nos malheurs, se gavant de misère, nous boursouflant touzours d'envie, de plus d'envie de passer encore de l'autre côté au fur et à mesure que les *Rien-que-têtes* et *que-sairs* étendent le mur. À trop ramper, l'on croit le ciel au fond des tombes, nous creusons, l'on ramène de la terre, l'on ramène de la boue, l'on ramène de la pierre, l'on ramène des racines, des vers et des putréfactions. Doigts équarris, le cri dépecé, le regard en errance écartelant la raison, et l'odeur de la boue, et l'odeur de l'impossible espoir et les doigts qui hé ! continuent à creuser – creusez, imbéciles, trouez, évidez, ne dit-on pas que le ciel n'est qu'un vaste trou ? La pluie s'engouffre sous nos doigts, Za te dit que nous tenons l'eau du ciel dans les paumes de nos mains...

Za me roue de rire et me bat mesure de ricanement. Tant qu'à vau-l'eau va la vie, à vie vaut la fiesta ! Festin de douleurs, banquet jusqu'à l'aube ! Servez bouillons décadencia !

Le mur est si haut que nous ne voyons même plus les collines. Le mur est si haut que nous ne savons même plus comment supporter tout ce qui nous surplombe, le soleil trop sombre sur nos devenirs, l'en demain inconcevable, les feuilles qui narguent, flottaison des êtres évanescents et les papillons qui éventent le temps à l'heure de l'éphémère. Za ne voit plus la mante, mais Za sait qu'elle continue à dévorer ce monde devenu fou. Za m'enfoncé dans la terre et comprend maintenant Ratovoantanitsitonjanahary, son refus de

s'étendre et de se poser, son obstination à marteler les sentiers, à cogner l'horizon. Ratovoantanitsitonjanahary rêve de crever le ciel et de fendre le ventre de la mante afin de délivrer l'autre monde en mutation. Mais. Za sait bien que nous ne verrons pas ce zour de métamorphose. Mais. Za m'aura versé dans l'oubli et vous et vous et vous. Le Commandant me précède déjà. Ses veines transpercent sa peau, s'enracinent dans la terre, osmose du sang et du suc des profondeurs. Za rit. Mon rire s'emplit de terre. Le Commandant se défigure de douleur. L'elima crasse ses sévices et ses haines, il hurle au Commandant – *Tu avais les armes, qu'en as-tu fait ?* L'elima roule ses yeux d'albinos, et torsionne son corps décoloré, à zenoux qu'il est dans la pluie, la tête tournée vers le ciel, gueule béante et les bras tendus – *qu'en as-tu fait ? Tu avais le pouvoir, tu avais la force, tu aurais pu...* Le Commandant murmure des réponses inaudibles, trop douloureuses pour être entendues. Mais Za connaît déjà les exploits de cet homme et de ses Immolards, Za connaît déjà le mal qu'ils ont cradouillé de leurs armes, mal enrobé de salive et vomit direct dans nos gorges, ils ont la pousse, ils ont la zouissance, ils n'ont aucun désir de nous servir, nous le peuple qui leur avons pourtant permis de disposer de ces armes. Ils ont juré patrie et dépendances, ils ont juré honneur et servitude, levé le bras et contemplé le drapeau. Et tsing à votre santé ! Tsing ! À la patrie, à la morgue ! De l'eau de la vanité, tirer l'ivresse épaisse des hauteurs ; comme la brume, asphyxie ses hôtes. Le Commandant est tout en douleur, ses veines qui transpercent sa peau se rizidifient comme des racines, l'elima déraisonne maintenant à toutes les ombres qui passent par là,

il dit,

fantômes de l'africaille sur le radeau de la Méduse, naufrage d'expédition sur un continent troué au ventre et déjà en dérive, désentraillant ses enfants pour des cales infernales, victime des siècles et destructeur de son présent. L'ultime exploit du conquérant, faire de la victime le bourreau de ses propres enfants, affamer à l'extrême et poser le cannibalisme comme seule option de survie, cannibalisme ou encore guerre ethnique, ton voisin tu tueras, ton frère tu décrâneras, reviendra-t-il alors le conquérant, maître généreux, compréhensif et civilisateur, humaniste sauveur au droit d'ingérance inaltérable, poseur de démocratie préventive et force multinationale missionnée à l'universel. Homme battu, tu dois faire l'inventaire de tes tares ! La violence contenue dans ta culture ! Repens-toi ! Regarde-toi en face ! Tu es laid. Tu es noir. Tu es faible ! Le conquérant n'a été que la mèche qui t'a fait exploser ! La torture que tu as subie n'est que la faille que tu as préféré béer plus encore ! Tu es responsable de ta défaite !

Za rit d'une telle connerie et bénit l'Anze conquérant : un deux trois amin. L'elima ne voit plus personne : regard d'albinos perdu dans le bleu des abîmes, parole transportée outre-temps, il se décolore de plus en plus, l'Anze se dessine à la mesure de ses propos, les ramassés de la rue branlent les têtes, et par-dessus tout et ça encore, Nday campé dans la boue, Mao Zédong-and-

Ze-Best qui rouzit le ciel avec son drapeau écarlate, la dame internationale qui agonisante zémit de moins en moins, l'esclave au licol qui donne ses fers à manzer à la mante.

Nday vient me voir et me secoue.

– Debout, Ratovoantanitsito ! Debout !

Croûteuse la main de Nday, dans sa peau la boue s'est incrustée.

– Debout, petit-fils de Ratsimilefy ! Ratsimilefy ne se courbe pas. Ratsimilefy ne se soumet pas.

Nday me nomme Ratovo. Nday me nomme Ratanitsito. Nday me nomme Tsitonjanahary. Ratovo qui l'aurait sauvé, là-bas dans le pays des épines. Ratanitsito qui l'aurait accueilli parmi ses frères. Tsitonjanahary qui lui aurait appris à se rebeller encore et encore. L'un dans le regard de l'autre, nous nous nommons. Za suis Ratovoantanitsitonjanahary, petit-fils de Ratsimilefy, exilé au pays des épines, père de l'enfant. Lui est Nday le pacificateur, milicien de la République, mercenaire de la démocratie qui aurait refusé de payer pour les zénéraux politiques ethnocrates ou président lézitime légal national. Za me rit Ratovo. Za me rit Ratovoantanitsito. Za me rit tout ça. Za sait que s'annonce la lutte avec l'Anze. Za ne suis plus que tremblasse. Mon nom est Ratovoantany, Za le sait, l'être qui pousse comme une plante, mon nom est Ratovoantanitsito, l'être planté en terre que nul ne supporte, mon nom est Ratovoantanitsitonjanahary, l'être d'en bas dont l'existence ne peut être acceptée par les dieux. Za le sait. Ratovoantanitsitonjanahary se déracine de mon corps et vient cogner l'horizon. Ratovoantanitsitonjanahary me repousse et vient défier l'Anze et ses dieux. Ratovoantanitsitonjanahary se drape d'inconscience et brave l'éternel. Za suis Ratovoantanitsitonjanahary. Za descend de celui qui a réveillé les coups qu'on lui a assenés, Za refuse de me soumettre. Za me recroqueville sur mon rire et me pétrifie onyx. Za m'enterre en peur et terreur. Rien ne peut me consoler. Rien ne peut m'éclairer. Za ne bouze pas. On peut tout me secouer mais Za ne bouze pas. Ce monde est devenu fou. Za ne bouze pas. Za voudra ne plus rien entendre de ces mots qui se dégorzent de l'épouvante – le sud, le sud, les scuds, axe du mal, le monde syphilisé et les terres de barbarie, djihad and mission, frontières ô guerres ethniques. Za ne comprend plus les langues qui se délivrent de ce monde. Za entend Za – tolérance, démocratie, partaze, valeurs, respect. Za voit Za spoliation, guerre, conquête, humiliation, massacre, déni, rire, mépris. Za entend même guerre propre, guerre préventive, paix armée, dictature modérée, zestion des conflits. Za ne comprend pas. Za préfère m'en rire et m'en secouer le nombril.

Des ombres essaient d'escalader le mur, une rafale les accueille, elles tombent par centaines sur le boueux, sans bruit, sans regard, par terre.

Nday hurle encore.

Les ombres tombées rampent vers ma plaie et s'y acculent épouvantées. Za tremble. Za panique – onyx and salive pierreuse. Mon rire secoue le mur. Failles. Failles que les *Rien-que-sairs* s'empressent de colmater avec leurs

viandasses et les filaments de leurs sairs, grâce à la coagulation de leur sang, à la viscosité de leur exsudation. Za ressent toute la terreur parsemant l'étendue, le cri rentré des femmes aux ceveux de paille, la panique déraisonnable de l'elima, les grondements des camions Tata made in India et par-delà le mur la froide colère de nos maîtres déranzés dans leurs opulences, l'huile dégouline de leurs lèvres, la graisse rebondit dans leurs corps, le regard déborde de leurs âmes, empli de rancœur et de damnation. Ils se détournent et par là même déferlent sur nous les ruines et les désastres. Un vent noir court et se désaccorde le long du mur, tempestis de haine et roulis de violence. Le vent s'engouffre dans les gorzes, outrant les poumons, goudronnade bue jusqu'à la lie, amère jusqu'à l'étouffement, l'en-soi noyé dans un raz de malheur tsunamique envie alors l'en-dehors comme paisible, strié d'infortunes pourtant, battu par les ricanements, traversé par la dictature de nos maîtres, l'en-dehors rêvé quand l'on s'étouffe et l'on se meurt...

Nday :

– Debout, Ratovoantanitsito ! Il faut partir, les soldats vont bientôt revenir.

Le Commandant reprend vie et fouaille colère dans ses imprécations, ses veines tenues par le sol se gonflent de rancœur :

– Voici donc le sort que l'on nous réserve ! Ils veulent nous sucer jusqu'aux os ! Vendre nos âmes ne leur suffit pas, il faut aussi qu'ils vendent nos ossements !

L'elima raille le Commandant :

– Pourquoi tu dis « nous », Commandant ? Pourquoi « nous » alors qu'il n'y a pas longtemps encore tu défouraillais sur ces gens ? Pourquoi « nous » alors que tu as offert ta force à tes présidents, ministres, directeurs et autres cheffailles ?

Za ne me lève pas. Nday essaie de me traîner mais Za ne me lève pas. Il ne réussit pas à me déplacer d'un seul minimètre. Les ramassés de la rue viennent se regrouper autour de lui, les ramassés de la rue et leurs cliques et leurs cloques, et leurs blessures et leurs bestialités, rescapés, piétaille. Nday comprend d'un coup que grouillent autour de lui les espoirs et les supplications, les soumissions et les sortez-nous de là s'il vous plaît messié. Comme là-bas Nday, comme dans le pays des épines, quand sont venus les pacificateurs, toi dans leurs rangs, les zens croyant à la liberté, vos kalaks trouant leurs espoirs, les réduisant tous en rebelles à décimer, porcs à saigner, sangliers, créatures des côtes barbares. Tu as compris mais trop tard mon frère, trop tard. Vos maîtres ne cherchaient qu'à faire parler leurs puissances. Impressionner. Asseoir leurs omnipotences. Pour un quinquennat. Septennat. Deux. Trois. À vie ! Paix ? Ils n'en avaient rien à foutre. Liberté ? Ils en riaient ! Développement ? Belles paroles à tenir pour durer plus longtemps encore au pouvoir. Tu défouraillais dans le sable qui s'était levé. Tu ne voulais plus voir ces yeux qui te demandaient tant d'avenir. Quel poids a l'être seul dans ce pays ? Za lève le regard et dit à Nday de s'en aller – *tu peux me laisser*

là, tu peux, Za m'en fous maintenant des vies à rêver, des rêves à vivifier. Tu peux me laisser là, tu dois, Za suis des ancêtres déjà, de ceux qui sont là pourris et délités jusqu'aux ombres. Mais Nday ne comprend pas. Nday ne voit pas les ancêtres. Nday ne voit pas les ombres. Nday ne voit pas les *Rien-que-têtes* et les *Rien-que-sairs*. Nday ne voit pas l'elima, ni l'esclave au licol ni Mao Zédong-and-Ze-Best, Za m'en rend bien compte, Nday ne voit aucun être de cette étendue...

– De quoi tu parles ? Tu délires ! Debout, je te dis !

Le Commandant rit de la panique de Nday. Le Commandant a ouvert ses yeux à l'étendue, son âme désormais nourrie au suc des profondeurs. Il prend dans ce vent soufflant l'étendard tendu par Mao Zédong-and-Ze-Best, il dit :

– C'est la guerre pour la paix éternelle ! La plus longue de toutes les guerres. Celle qui viendra à bout de toutes nos souffrances. Front uni de tout le peuple contre les sangsues capitalistes et les prédateurs impérialistes !

Dans le boueux, il rampe. Furieusement. Dans le boueux, il rampe. Avec son étendard. Za le pousse avec mes rires, mes cris et mes désirs. Il francit la ligne des ombres et se zette dans l'eau noire des deux buses perforant le mur. Les ramassés de la rue saluent son exploit d'une clameur sans pareille. Le Commandant, à contre-courant, veut s'engouffrer dans la gueule de l'une des buses. Passer de l'autre côté. Passer outre-mur. Il rampe dedans. Il disparaît. Il se fait vomir. Il persiste et saigne. Il recommence. Il disparaît. Il se fait vomir. Il perd connaissance. Les ramassés de la rue le tirent hors de l'eau noire. Et l'étendard ? Et l'étendard ? Dégluti dans le ventre de la buse ! Mao Zédong-and-Ze-Best exulte :

– C'est la guerre pour la paix éternelle ! Contre l'injustice et l'exploitation. Contre l'oppression et l'aliénation. Une guerre longue et durable pour que cessent les abus. Pour que meurent les armes et disparaissent les armées. Plus de bombes. Plus de gazs asphyxiants, de mines antipersonnel, de missiles, de scuds...

L'elima ricane :

– Tu te trompes. C'est la guerre éternelle ! Celle qui ne cesse jamais, héritée de nos pères, portée par nos enfants ! C'est la guerre recommencée à chaque génération ! L'ennemi dans nos chairs qui ne jure que pour le confort, allié de nos penchants et égoïstes tendances ! C'est la guerre éternelle ! Tant que l'Autre à nous miroité se dresse envié ! Tant que nous serons rêves d'invidu et de confort personnel. Comment pourras-tu étouffer le souffle naturel du profit qui court dans nos veines ?

Mao Zédong-and-Ze-Best ne l'écoute pas. Il part haranguer les ramassés de la rue et les femmes aux ceveux de paille.

Nday ne sait plus contre quelle raison cogner la tête. La pluie s'entéquille et enivre les êtres qui la reniflent. Nday se décide à partir enfin. Il ne va pas loin. Escortés par les Immolards, les camions Tata made in India lui barrent la route. Il a à peine le temps de plonzer dans la benne. Les Immolards ne craignent pas la pluie. Ils s'activent sans un mot. Coups de crosse. Poussées

brusques. Ils font descendre des camions d'autres ramassés de la rue et les déversent dans l'étendue. Dollaromane montre sa tête et ordonne qu'en conséquence l'on découpe l'étendue, quartier par quartier

quartier des viols, ici femmes velues ravies aux trottoirs, femmes sarnues griffées des cuisses, femmes-enfants aux seins poires et citrons, fillettes aux promesses de braise et à l'inquiétude sensuelle, royaume dit des clitocrates ou des princes fendeurs,

quartier des bébés perdus et des enfants pendus, ici les ramassis d'humanité, les rebuts des utérus ou les débris des zambes en l'air, braillements collatéraux aux suicides des vieux, à voiler de cellophane ou de poudrée de guigoz,

quartier de la famine et des ventres outrés, poussières et mousse tsé-tsé, morve sur la zoue, regard en vertize, trois gousses de vanille et un thé à la mentola, cinq graines de maïs, trois bidons d'eau vive, une croix de Suisse neutre et deux lunes viennoises, une blouse ballante et des os ambulants, bord de silence sur odeur égarée, frelatement, diarrhée,

quartier de la cigarette grillée, ici l'on souffle, respire, respire...

quartier des négociations et des traités de la peur, ici mourra la force internationale, flash and pose, un pot de fushia et une plume de colombe, portraits des Bushbé, des Poutinine, des Ziang Zemin et des Bongolascar, photo-potos des Eydemiques et des Ra8, members of inintelligentsia,

quartier des rebelles et de tous ceux qui alimentent cette bonne guerre tombée du ciel, 4×4 bazookées, dzamaloya d'enfants-soldats enzoukés, for Narcos and Clyden, Dzamaïk and Gaza, l'ethnik City...

quartier des bilans intergouvernementaux, zone humanitaire, sécurisé pour et aux conférence de presse,

quartier des cadavres, trois pieds sous terre, partout partout.

Les Immolards se déploient sans hésiter, sélectionnent qui des ramassés de la rue doivent peupler tel ou tel quartier, il n'y a plus de place pour les ombres et les êtres de l'étendue. Les *Rien-que-têtes* et les *Rien-que-sairs* repoussent le long des murs les femmes aux cheveux de paille puis s'occupent des ombres en les refoulant dans les barbelés, l'elima replonge dans la benne, l'esclave au licol, avec son aorte qui pendouille à son cou, est traîné de quartier en quartier, le rebelle à la toze rouze et son ami unizambiste se fauillent habilement parmi les ramassés de la rue, Mao Zédong-and-Ze-Best tourne invisible en possédant les âmes, le Commandant ricane par terre, Za ne bouze pas. Dollaromane ordonne que sur toute l'étendue, l'on délave les ossements – *Que l'on me ramène les crânes d'or exhumés !* La pluie n'arrête pas. Les ancêtres ont disparu. Dollaromane ordonne à ses ministres de le retrouver dans le quartier des négociations : conseil au gouvernement ! Les ministres apparaissent comme par miracle, tout droit sortis de leurs villas et autres cuisses suceuses. Ils disparaissent sous la tente des négociations tandis que des femmes du quartier des viols sont amenés à proximité, lavées, maquillées, apprêtées à toute éventualité et décision ministérielle.

La dame internationale, à côté de moi, continue à zémir à sa maman
maman j'ai mal, je brûle, elle délire, regarde tous ces gens qui souffrent
maman maman, je mets la radio, je reçois des coups, j'éteins, je marche dans
la rue, on me poignarde, je m'engouffre dans une bouche de métro, je prends
le train, j'ouvre mon journal, une fillette me tire par le bras, on dirait que
personne ne la remarque, ils dorment, ils ne regardent personne, j'ai mal
maman, je brûle, je ferme mon journal, j'ai soif, je rentre vite à la maison, je
m'effondre sur mon canapé, je mets la télé, je mange maman, je mange devant
des enfants qui ont le ventre vide et qui m'observent de leurs ruines et près
des corps de leurs mères je vomis ils se précipitent dessus maman et je
continue à vomir ils n'arrêtent pas maman dis-leur maman dis-leur de ne pas
toucher à ça c'est sale maman j'ai peur je veux éteindre la télé je ne retrouve
pas la télécommande, je soulève mes coussins et déterre des cadavres, je
recule maman, je bute sur des charniers, je cours vers ma chambre mais tu
n'es pas là maman il fait noir il fait sombre, je tombe, je ferme mes yeux,
j'avale mes médicaments, il ne faut plus que je me réveille, je n'ai pas école
maman demain j'ai peur il y a grève il n'y a pas de métro il n'y a pas de bus
j'ai peur maman, j'ai peur que le jour se lève à nouveau, j'ai peur du soleil,
j'ai peur du feu, j'ai peur de tous ces gens au portail, j'ai peur de ce pays, j'ai
peur de toute cette foule noire et pauvre.

Elle veut se blottir contre moi mais sa peau brûlée ne supporte aucun
contact, Za ne peut rien pour elle, Za ne peut rien d'ailleurs pour tous ces
parqués de la République, ombres se débattant dans les barbelés, femmes aux
ceveux de paille que les *Rien-que-têtes* et *que-sairs* fracassent
méthodiquement contre le mur. Le sang zicle dans la pluie. *Les Rien-que-sairs*
fouillent dans la gorge des femmes et ramènent des filaments de sair, ils
empoignent de l'intérieur, saisissent les os de la cage thoracique et Mama
Maria de la Pietà, ça se disloque, ça se désosse, bonzour donc, bonzour, Za ne
va pas très bien Maria, Za sait bien que Za suis fou, Za sait bien, les carcasses
des femmes aux cheveux de paille sont inondées de pluie, Za me fize sur mon
rire, la dame internationale ne comprend pas maman, je délire mon dieu, je
délire, j'ai soif, Za préfère me dire que tout ça n'existe pas, le monde n'est pas
comme ça Mama Maria, elle acquiesce, il n'y a pas eu là-bas au Rwanda des
têtes coupées à la macette ou des corps amoncelés par terre, les mamans n'ont
pas pleuré Mama Maria, les larmes n'ont pas coulé, Za m'invente n'est-ce pas
des horreurs pour implorer l'attention des hommes. Sarajevo. Beyrouth. Gaza.
Kigali. Kisangani. Islamabad. Mogadiscio. Bouaké. Freetown. Blida. Ceuta.
Bangui. Bukavu. Kirkuk. Djalalabad. Za va bien au Darfour, Za va bien à
Kaboul, Za va bien à Bagdad, Za va bien par terre, ici et sur cette île où les
zens sont zentils sur nos places paradisiaques, le monde est démocratie, pax
and prosperity. Ne sont qu'invention de ma tête malade les ombres et les *Rien-que-têtes*,
les femmes aux cheveux de paille et Mao Zédong-and-Ze-Best, Za
suis mort déjà Mama Maria pour communiquer ainsi avec les ancêtres, tu
pleures, tes larmes sont acides, Mama Maria de la piété, les Immolards

ramènent encore des zens à cadavrer, ils arrivent cette fois-ci à pied, par colonnes serrées, les zens portent sur leurs têtes leurs cabas, leurs télé, leurs frigos, la pluie colle leurs hardes, leurs ceveux, la pluie baisse leurs regards qu'ils ne veulent d'ailleurs pas zeter sur l'étendue aux Immolards, un coq qu'une fillette tient sous ses aisselles sante soudain, les sangs se glacent : sant du coq sous la pluie, malheur à minuit ! Les Immolards trient les nouveaux venus, ça crie, ça pleure, la dame internationale est tirée par le bras vers le quartier des cadavres, elle dit non, s'il vous plaît, s'il vous plaît, je suis française, je représente l'Union internationale des droits de l'homme, s'il vous plaît mon dieu, elle n'a plus de ceveux, elle est noire de brûlure, de suie et de boue, elle est presque nue, les Immolards rigolent, ils lui répondent patatras et pitrerie, je vous assure, je suis française, je vous assure, ils la laissent, ils reviendront. Les colonnes des zens se disloquent d'un coup à la vue de l'étendue où sont disséminés les ramassés de la rue. Des paniqués quittent le rang et tentent le lointain. Mais sante le kalak, tombent les rebelles, les colonnes se reforment jusqu'à ce que toutes rezoignent leurs quartiers respectifs. Les zens ne pensent plus qu'à poser leurs cabas et leurs fatigues, ils n'imazinent pas, ils ne conçoivent pas qu'ils sont déjà des bêtes à saigner. Cesse la pluie, on me caresse. *Ratovo. Ratovo.* Cesse la pluie. Les ombres s'écroulent le long des murs. Za me voit là Za, Za me voit me balancer comme une lourde pierre à rouler. Cesse la pluie, on me couvre tendrement, Mama Maria – *Ce n'est que moi*, dit la Zira, les ombres rampent le long des murs et essaient de se relever, la boue les retient encore, le soleil est si loin. Za me voit là Za. Za me rêve Mama Maria avec ma Zira – *Ne reste pas là, homme nu*, me dit-elle, elle n'arrête pas de me couvrir de son ample paréo, *rien ne pousse ici. Rien. Vide étendue où les racines sont d'ossements, les arbres d'êtres figés dans la douleur. Rien ne pousse ici, homme nu. Pâturage des dénis et des oublis, ici tout des mémoires sont rasés pour que vive la soumission. Partons !* Za ne bouze pas. Non, ma Zira. Za ne partira plus. Za ne bouze pas. Za a bouzé pendant tout ce temps, Za a fui ses tourmenteurs. Za n'a pas dit non quand on l'a dit faible et moins que macaque. Za n'a pas dit non quand on l'a blessé à la zambe. Za n'a pas dit non quand on a fouillé dans ses dents. Za n'a pas dit non quand on lui a enfilé ses menottes. Za n'a pas dit non quand on l'a déplacé d'une terre à une autre, Za était bien le long des buses d'Andavamamba, Za n'a pas demandé à pourrir dans cette étendue-ci, ci-vendu, exposé, colonisé, Za n'a pas dit non quand, au nom de la race, on lui a dit qu'il était rien, qu'il ne rêvait qu'à vainement ressembler à ses maîtres ; et quand on l'a massacré au nom de la syphilisation et du progrès, Za n'a fait que bénir la fatalité et la fortune impartiale, neutre, incorruptible. Maintenant Za ne bouze plus, eskuza-moi ma Zira, Za ne bouze plus. Za les emmerde toutes ces poussances qui nous acculent en malédictions, imprécations et zesticulations zigomaresques. Elles nous ont les poussances conduit l'humanité en des zénocides mémorables, massacrades et impostueries innombrables, Za ne bouze pas. Me massacrer serait rien ? Dire de ma terre

qu'elle est des barbares serait normal ? Et mon fils gonflé de plastique et ma femme folle folle folle pour avoir trop bée ses zambes d'amour, folle ? Les ombres viennent me voir et me reconnaissent père de l'enfant ; vois ma Zira, les ombres rampent, jamais ne se fizeront-elles même si les êtres se sont scellés, plombés, vois mon ombre, ma Zira, elle qui tremble et que nul ne peut saisir, avec elle m'en ira, Za le dit, Za te le dit.

Dans la pluie qui cesse, l'ombre de l'enfant claque comme un pan de ciel, libère libellules et papillons. Sant de la femme où les insectes tournoient ivres au sol ô sours en l'air, vois étalante de ma femme qui reconnaît l'ombre de son enfant. Complainte. La Zira continue de me couvrir et à me sussoter des mots doux et d'amour. *Viens, homme nu, nous n'avons rien à faire ici.* Ma Zira est là. Elle me dit qu'elle était là-haut sur la colline aux ancêtres, violée, violentée, elle n'a pas dansé, elle n'a plus dansé. Tambours. Elle hait ce pays qui danse pour des morts qui n'en valent pas la peine. Elle dit. *Suffit-il d'être ancêtres pour qu'on oublie vos lâchetés de vivants ?* Elle dit. *Suffit-il de franchir l'horizon pour se parer de sacré ?* Elle me dit. *Viens homme nu, homme fou, quand tu viendras à mourir, personne n'ira invoquer ton âme et te replonger dans les crasses et vilenies d'ici-bas. Ce serait bien ainsi.* Elle me dit que Méline est morte. Elle me dit que Séryll est morte, les Immolards comme fous une fois le Commandant parti à notre poursuite. *Il n'y a plus rien là-haut. Ils n'ont même pas refermé la tombe. Ils ont bu. Ils ont fornicué. Ils ont tué. Ils sont repartis.*

Mais Za ne bouze pas. Za repousse le paréo de ma Zira. Les papillons viennent aussitôt. Sur le visible de mon dos. Sur les pentes de mes reins. Za me recroqueville comme une pierre de lune, mon dos au soleil et mon âme dans la nuit. Battements de velours et de couleurs, tout des papillons ont pris ma peau, ils me couvrent entièrement, me bourdonnent leurs rêves millénaires. Za me ferme pourtant, Za me ferme à tout et ça encore. À l'éternité. À l'espoir. À la vie. À la voix de ma femme posée par-dessus l'étendue. Za suis des ombres et de mon fils – *Va-t'en, ma Zira. Emmène la dame internationale. Sauve-toi.* Za suis du néant et de l'inexistant. La Zira ne m'écoute pas. Za lui montre mes menottes, Za lui montre ma blessure à la zambe. La Zira ne m'a jamais écouté. Les papillons viennent aussi la couvrir. La Zira panique. Elle se débat avec son paréo, elle danse presque, pan de splendeur tournoyant l'arc-en-ciel, elle se sert de son paréo pour repousser les papillons, l'air claque, la boue où ses pas s'abîment absorbe son cri, les papillons la refoulent vers la tente des négociations, les femmes apprêtées au conseil des ministres paniquent de concert, les Immolards sarzent leurs armes, Dollaromane s'extirpe de la tente et se vrille colère pour avoir été déranzé, son regard brûle, il n'a qu'un mot : *Feu !* Ma Zira tombe dans une explosion d'ailes et de couleurs sanguines, dans la confusion de la poudre et du pollen. Ses yeux ne comprennent pas. Les balles ne se reflètent pas dans les pupilles. Za ne pleure pas. Za me recroqueville sur mon rire d'onyx et de salive pierreuse. La dame internationale hoquette, elle se tord, elle rit. Dollaromane,

suivi de ses avatars, ministres, Immolards et autre politicaille bestiolant dans la boue enzambent ma Zira, se dirisent par ici :

– Tu ris donc ?

Elle rit la dame internationale. Dollaromane se tourne vers ses ministres :

– Qui a ramassé cette lépreuse ?

Les ministres raculent instinctivement. Dollaromane se gloutonne de rire.

– Elle est bien bonne, celle-là ! Mes corrompus qui ont peur de la lèpre à présent ! Vous, mon cher Poubellard à qui j’ai confié les eaux et forêts, vous qui nagez dans les toxiques et les contaminations, vous pire léproisé que nos faunes et flores ! Vous là, ministre machin, mon empavloveur chéri, ministre de la culture et de la propagande que j’aurais bien voulu celui des cultes, de l’éthique et du cultourisme, un mot de vous et les gens se pourrissent dans leurs pantalons, peur d’être singulier, terreur à nous contredire ! Vous ma chère et tendre Procureuse de la République, ma pourvoyeuse d’opposants portant atteinte à la sûreté intérieure nationale, vous qui avez baissé la culotte de votre innocence, vous qui nous garantissez mon État de droit absolu et qui défendez ma démocratie ! Vous mon énergumène des mines et de l’énergie, vous qui vous vendez pour du gaz puant et pour toutes ces compagnies asiates, ricaines et autres occidentés, ministre de la boue précieuse et des eaux noires ! Vous ! Vous ! Vous avez peur de cette négresse si peu lépreuse comparée à vous ?

Dollaromane pousse l’un des ministres vers la dame internationale :

– Touche la négresse ! Touche la lépreuse !

– S’il vous plaît, je suis française, s’il vous plaît...

Dollaromane se raidit avant d’éclater d’un rire plus sonore encore.

– De plus, elle parle !

– S’il vous plaît, je vous en conjure, je suis française, S’il vous plaît, aidez-moi, j’ai mal, j’ai soif, je vous donnerai tout ce que vous voulez, je ne dirai rien, je n’écirai rien, je témoignerai tout en votre faveur...

– Que bonne est ma gouvernance ?

– Bonne !

– Que libre est ma presse ?

– Libre !

– Que positive est ma croissance ?

– Positive !

– Qu’indépendante est ma justice ?

– Indépendante !

Dollaromane n’arrête pas de rire.

– Et tu crois que j’ai besoin de toi pour tout cela ? Crois-tu que mes bailleurs ne le savent pas ? Ils s’en foutent ! C’est de crânes d’or qu’ils ont besoin ! L’or ma lépreuse ! L’or ! Je te signe tes accords de coopération, je te négocie tes traités et tes alliances militaires, commerciales, culturelles, politiques, je te témoigne mes amitiés et tutti quanti mais le but de tout ça, c’est l’or. Par-dessus tout l’or ! Coûte que coûte l’or ! Alors, que tu sois

française ou négresse, tu n'existes plus ici ! Tu es dans mon univers, dans mon royaume, sur mes terres, dans mon business, dans mes affaires nationales !

Il se tourne vers ses hommes, mielleux :

– Et vous mes amis, mes très chers, profitez de mon amitié tant que vous partagez ma présence, vous savez que le peuple demande l'alternance, vous savez que le peuple exige la compétence, vous ne serez pas éternellement à vos postes, je vous débarquerai à la moindre faute, à la moindre désobéissance. Je lutterai contre votre corruption ! J'exhiberai vos têtes sur la place publique ! Le peuple aime ça ! Se venger de toute sa misère ! Il ne m'a élu que pour vous décapiter !

Il zette un regard vers la dame internationale :

– Faites-moi disparaître cette horreur qui se dit française ! J'ai horreur de la France. J'ai horreur de ce pays qui pendant des siècles nous a massacrés, réduits comme bêtes avant de miauler amitiés centenaires, valeurs universelles, droits de l'homme et femme émancipée du cul.

Il repart vers la tente de négociations, revient brusquement sur ses pas :

– Et ces papillons bordel ! Vous me les chassez !

Za ne veut pas. Mais. Za n'accepte pas. Si Za doit m'effacer de cette terre, ce sera par moi-même. Za me balance sur mon rire. Mon nom est Ratovo. Mon nom est Ratovoantansitonjanahary, l'être qui ne s'accommode de rien. Mon rire cogne l'horizon, Dollaromane n'a pas le temps de réazir, Za l'empoigne déjà jusqu'à la gorge. Il se débat avec mes menottes qui l'étranglent. Za lui maintient la gueule ouverte. Za hurle le nom de Ratovoantansitonjanahary pour prendre ma part de démente. Les papillons s'engouffrent dans la gueule de Dollaromane. On me tire en arrière. On me roue de coups mais Za ne lasse pas. Za voit Nday qui s'extirpe de la benne et qui se rue sur les Immolards, Za voit le Commandant qui tournoie ses veines et qui lacère les cous des Immolards, Za voit les femmes apprêtées et les ramassés de la rue qui bousculent les Immolards. Coupés décalés, les ministres par terre. Les ombres se déplacent des barbelés avant d'obscurcir les âmes des *Rien-que-têtes* et *que-sairs* qui battent en retraite. L'elima rappelle la mante qui sort de sa nuit et qui démantibule tout ce qui traverse sa route. Mao Zédong-and-Ze-Best refait surface en pleurant d'exaltation. Les Immolards raculent, traînent les ministres et autres avatars avant de fermer les quartiers.

Quartier des négociations, clos

Quartier de la famine et des ventres outrés, clos

Quartier des bébés perdus et des enfants pendus, clos

Quartier des bilans inter-gouvernementaux, clos, ouf !

Quartier des rebelles et de tous ceux qui alimentent cette bonne guerre tombée du ciel, trop loin de l'insurrection, informé.

Quartier des viols, perdu.

Quartier de la cigarette grillée, grillé.

Quartier des cadavres, partout partout, RAS.

Dollaromane zît par terre, enseveli sous les papillons. Les ramassés de la rue, portés par une trop grande émotion, halètent, n'osant croire à cette trépidation qui parcourt de nouveau leurs veines. Ils écartent les papillons qui couvrent Dollaromane. Ils ont envie de lui faire la peau. La boue ne montre que ses yeux effarouchés, encore pleins de l'ingression des papillons. Za ne m'occupe plus de lui. Za me redonne à l'onyx de mon rire et me balance comme le métronome, mon dos voué au temps qui s'efface quand rien n'a plus d'importance... Le présent au piquet de l'indifférence se calcine sans braise. Les ramassés de la rue contemplent fascinés leurs ex-bourreau de dictateur présidentélement élu à ras pour cent.

– Et si lui était crâne d'or ? Lui. Le coupeur de têtes. Lui...

Sans cesse, malgré la mante qui les dévore, les papillons venant couvrir la face trop connue, et tout autour, les ombres qui s'étalent, reconnaissant la puissance du tyran. Za n'y croit pas ! Les ombres touzours révéant leur fossoyeur ! Eskuza-moi. Les pauvres au sacre des puissants ! Eskuza-moi. Le Commandant se rend compte de l'hésitation des zens. Il se remet péniblement sur ses zambes dont les muscles ne sont plus que de racines, rebelles éclats de bois tendus au devers de sa peau. Il tend les paumes de ses mains pour que s'y posent quelques-unes des nuées des papillons, ramenant ainsi vers lui la mazie des mondes. Les regards se détournent de la face du tyran pour se donner à lui. Boitant, soutenu par les papillons, il s'avance :

– Vous l'admirez toujours, n'est-ce pas ? Votre dollaroïde national couillonneur de misère ! LUI devant vous, VOUS bavant sur l'hypothétique ruban coupé tricolore, magnifique inauguration garnie de dons étoilés, sacs de riz ou boîtes de lait en poudre, bicyclettes importées de Chine, friperies de la Côte-d'Ivoire ou du Secours catholique... VOUS qui n'aurez jamais cadeau de 4×4 comme députés et sénateurs. Et maintenant ? Maintenant LUI dans la boue devant vous, dans la merde, vous attendez peut-être qu'il vous partage sa puanteur ?

Le Commandant, par l'éclat de ses racines, s'empale sur le tyran. Les ramassés de la rue se ruent sur le corps de Dollaromane. Za vous dit tout et cela dans un bain de papillons invraisemblable, dans un soulèvement de boue écœurant et le silence des tyrannicides lorsque étrangement nul n'ose révéndiquer le crime tant attendu... Le Commandant se déplante de Dollaromane et observe froidement la scène :

– Je t'ai tant servi, Dollaromane, je t'ai tant haï. J'ai menti, j'ai torturé, j'ai tué pour que tu restes au pouvoir. J'ai attendu ma part. Vainement. Même un chien a droit à un os. Toi, tu ne m'as resservi que mes trahisons, tout ce que j'aurais voulu oublier.

Il hurle :

– Scalpez-le et ramenez-moi son crâne s'il est d'or !

Les ramassés de la rue tournent vautours pour s'affairer nerveusement. Sans rien pour scalper, ils ramassent par terre une boîte de conserve vide,

décollent le couvercle dentelé et s'en servent pour racler la tête présidentielle. Sang colorant la boue, Za me détourne vers plus loin où ma Zira est pleurée par Nday à zenoux. Za pense à mon fils, Za n'a plus envie de continuer mon histoire. Za regarde mes menottes et ma blessure à la zambe. Za pense à ma femme. Za pense à l'Anze qui m'attend pour lutter encore avec lui. Cette nuit. Toutes les nuits. Za pense à toute cette étendue, au mur d'ombres qui la délimite. Za entend entrecoupés de rires les pleurs de la dame internationale. Za me dit que Za n'a plus rien à faire ici. Za dirize mes menottes contre ma blessure et creuse et creuse. Trop de morts déjà dans cette histoire. Trop de malheur. Creuse encore. Creuse. Les menottes ramènent de la sair gangrenée et crèvent des abcès. Za pue. Les ombres viennent me voir pour se putréfier à ma blessure. Za ne voit plus l'étendue qu'à travers leurs noirceurs.

Les ramassés de la rue ramènent Dollaromane par les pieds, la peau sanglante du crâne qui pendouille vers la nuque – longue traînée dans la boue, corps et terre confondus, ils ne savent pas si le crâne est d'or ou d'os.

Le Commandant hurle pour qu'on découvre le crâne, il repousse les ramassés de la rue, ouvre sa braguette et pisse sur la tête ouverte pour dégazer la boue. Mais sa pisse, gagnée par la bilharziose, est de sang noir. Il ne fait que razouter de la merde à la merde. Il racule traumatizoné, marmonnant des ordres pour qu'on laisse le soleil distinguer tout ça, le bon grain de l'ivraie, l'or de l'os, la plaie de la source :

– Asséchez-le pour qu'on sache !

Il se met en retrait, consacrant palais le quartier de la cigarette grillée, guettant l'éclaircie et les rayons de sa nouvelle gloire, mais le soleil n'est plus de cette étendue, voilé qu'il est dans la poussière d'or et de suie des papillons, poussière d'or des pollens, suie des ailes qui se décapent...

Les ramassés de la rue adossent Dollaromane à la benne avant de se disperser comme une honte tombée du froc.

Za entend tout, les pleurs de Nday sur ma Zira, le sant de ma femme, sant, les marmonnades qui s'amoncellent dans les gorges et qui fuient entre les lèvres...

Au-delà des quartiers que nous avons gagnés, Za perçoit des Immolards l'assaut qu'ils nous préparent. Plus loin, par-delà l'étendue, derrière l'horizon, les battements d'ailes de l'Anze, la nuit qui rampe son souffle. Et plus près, autour des collines et des rizières, les ancêtres qui la pluie maintenant passée s'en reviennent délivrés de la mouille, queueleulant en cadence derrière Sexolaire de la Motte Claire. Ils crassent un regard à peine compassionnel à la dépouille de Dollaromane, se rendent compte que le Commandant a poussé racine et n'est presque plus des vivants, créature qu'il est maintenant de l'elima, zouet des morts et déversoir de leurs frustrations, dérisoire passe-temps dans cette éternité-ci, ouvre-douleur des vivants et tyran en puissance, ils ne regardent même pas ma Zira, ils se plantent devant moi, dispersent les ombres parasitant dans ma plaie, dispersent les papillons qui tentent de butiner parmi les âmes des ramassés de la rue :

– As-tu toi as-tu Ratovoantanitsitonjanahary repris raison avant qu'on ne croule les papillons dans ton cafardaüm ?

Za n'écoute pas. Za n'écoute plus. Ils parlent tous en même temps. Me conseillent. M'ordonnent. Me supplient. Me menacent. Il est toujours question de l'impact de la décomposition de la bite parmi leur population ancestrique, que ça n'est pas grave car esprits sont-ils maintenant esprits mais putain, poutana, toutes ces années nées des baisés et ces baisés nées des années qu'on a vécues de nos vivances, ces saillies du septième ciel qu'on a touché au bout de nos bibites et qu'on a cogné-frotté à nos chers clitoris, c'est pas ça possible qu'elles se vaporisent comme ça en spirit fashion pur azur ! Za n'écoute pas. Les ombres errant dans cette étendue, lacérées de leurs mémoires, insultent les ancêtres qui continuent à se tirer leurs délirantes truffées de savanteries et de sazesses ; habitants des à-côtés de la vie, l'horizon infini, l'au-delà insensé – mondes parallèles inconcevables, ils sont là au grand désespoir des ombres à se palabrer à fond la gorge à propos de leurs coïts perdus quand des obusiers à la gueule tonnante surzissent soudain des quartiers des Immolards. Semant le feu. Semant la mort. Mais les ancêtres n'en ont rien à foutre. Ils continuent à discutailler de leurs bites perdues. Les ramassés de la rue tournent débandade sous les fracas des obus. Le Commandant hurle contre ses anciens soldats, lui dans la boue se frayant un passage vers le corps de Dollaromane, lui qui l'empoigne et qui s'en fait un bouclier, lui planté devant les obusiers, les Immolards hésitant à tirer sur la dépouille présidentielle, les ramassés de la rue disparaissent qui dans la benne, qui dans les quartiers restant libres. Les papillons viennent se repaître du crâne découvert de Dollaromane, la nuit tombe presque sous leurs ailes. Impressionnés, n'y voyant plus rien, les Immolards immobilisent leurs blindés, les papillons s'engouffrent dans les canons et les véhicules, s'ébattent dans les colères de la guerre et dans les haines. Les Immolards étouffent de fureur. Les blindés deviennent comme fous, ils se rentrent dedans, crissent dans la boue sans pouvoir réussir ne serait-ce qu'à effleurer le Commandant et son bouclier cadavérique. Un long moment avant que les papillons ne se calment et ne reviennent obscurcir le Commandant et sa proie. Les blindés se reprennent péniblement puis se retirent comme un seul homme, écrasant tout sur leur passage, découvrant soudain l'étendue. Nday est là, à zenoux, tirant contre lui le corps de ma Zira, la moitié du corps de ma Zira désormais, la tête et le buste aux entrailles traînantes, la main saccagée et les seins râpés, le reste pendu, noyé aux ferrailles des blindés. Za ne pleure pas. La femme est comme ça, broyée à la guerre. Les ancêtres passent sur elle, sur ses organes éparpillés, Nday ne comprend pas. Il voit soudain ces ancêtres. Il voit soudain ces êtres perdus de vie qui déclarent sous la voix solennelle de Sexolaire de la Motte Claire qu'ils font de moi un observatoire éternel de la décomposition de la bite, moi qu'ils appellent Ratovoantanitsitonjanahary, moi qu'ils désignent arpenteur des mondes pourris et cogneur d'horizon, Za disent-ils n'aura de cesse de pourrir par là afin qu'ils tirent conclusion de ce phénomène qui nous

intéresse tous. Leurs mots à peine lassés, voici que Za m'en supprime de la sôze. Za n'arrête pas de bander et d'ézaculer mon pus. Nauséabonde odeur. Nday est comme pétrifié, restant là à dévisager Sexolaire de la Motte Claire. Za me roule sur mon rire d'onyx. Vous pouvez – pouvez, les ancêtres, faire tout ce que vous valez, maudire, abominer, me crouler, nous crouler sous mille anathèmes, vous pouvez. Car ancêtres vous l'êtes, êtres qui nous ont précédés dans la connerie humaine. Car ancêtres, vous l'êtes, êtres qui nous ont lassé ce monde pourri que nous pourrissions. Za dit OK. C'est d'accord. C'est Dakar. No 'blem. C'est Byzance. Za vous respecte ô pères et mères.

– Lui ! dit Nday en désignant Sexolaire de la Motte Claire, lui...

Les blindés ont totalement repris leur shell control, ils se regroupent hors de portée des papillons et pilonnent à nouveau. Ça explose. Les ossements volent comme fétus autour de la silhouette dressée du Commandant. Les obus pulvérisent les rochers bazaltiques derrière lesquels se terrent les ramassés de la rue. Les blindés se taisent pour voir ce que ça donne. La poussière des bombes ne retombe pas. On devine à peine la silhouette dressée du Commandant. Fièvre statue des haines qui toujours exhibe le corps de son rival. Les obusiers ne parlent plus. Les lucioles viennent habiter la lourde poussière, grains de lumière voletant dans ces temps de malveillance. La nuit tombe ainsi dans le silence de l'étendue. Za entend le sant de ma femme, sant. Za entend les pleurs des ramassés de la rue, pleurs. Le rire de la dame internationale est hystérique. Les battements d'ailes de l'Anze viennent d'au-delà de l'horizon, Za a peur maintenant.

– Ne t'en fais pas, mon ami, me dit l'elima.

Il me ramène tous les masques qui ont terrorisé ses terres, me les dresse tout autour pour me constituer des murs. Il plante au plus loin tous les piliers qui ont protégé ses reines, trace à mes pieds les pas mythiques du renard pâle. Il répand des perles et des cauris jusqu'au plus visible des frontières, reprend les pièces de monnaie à mes pieds, les éclats de verre lalique, les clous de zirofle, les noix de cola et les dents en or. Nday se lève enfin, dépose ma Zira, la moitié de ma Zira dans le creux d'un masque et la dérive dans l'eau noire déversée des buses. Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit, ma Zira part le long du mur d'ombres, amin... Nday murmure que Sexolaire de la Motte Claire est Ratsimilefy, l'ancêtre insoumis exilé au pays des épines. Il murmure qu'il l'a reconnu...

L'elima s'affaire à réveiller tous les esprits qui dorment dans l'eau, il harangue l'esclave au licol de palissandre et lui rappelle les brisants à qui se sont donnés ses frères et sœurs préférant les abîmes aux plantations. Il lève l'arc-en-ciel et ses sept têtes de vipère. Les ancêtres regardent tout ça d'un air désapprobateur. Sexolaire de la Motte Claire trempe un bout de phalange dans mon ézaculis avant de le porter à ses lèvres talées. Il repart affreusement dépité sous le triste regard fasciné de Nday. Za me balance sur mon rire tandis que Mao Zédong-and-Ze-Best se prépare à la guerre éternelle en regroupant les femmes aux cheveux de paille. Il leur sussote des mots doux et d'espoir, de

sacrifice et de don de soi. Il leur parle des enfants qui ne vivent plus, de ceux qui bientôt verront le jour. Libres. Hors souffrance. Dans un monde soulevé contre le capitalisme et l'exploitation liquidationiste. Les hyènes rodent déjà, pressentant les mots de l'Anze et les blessures qui s'ensuivront. Les femmes semblent hésiter. Mao Zédong-and-Ze-Best rameute les tirailleurs, le rebelle à la toze rouze et son compagnon unizambiste. Les ombres se regroupent, fantassins des ténèbres aux sabres obscurs. Les battements d'ailes de l'Anze sont au plus près. Le Commandant ordonne qu'on aille assassiner une seconde fois l'esprit du Mahatma, qu'on massacre et qu'on torducule les mânes de ceux qui terziversent : King Luther of Martin, Lama Dalai de ces fumasses du mou ou encore le Mandela in the bed de sa cellule qui s'oublie dans le farniente et la non-violence ! Un signe de l'elima à l'arc-en-ciel et ses sept têtes de vipère et ces derniers s'engouffrent dans la mémoire pour traquer lesdits indésirables. Venin de la haine inoculé, les mots ne sont plus que d'oubli et de violence, œil pour œil, dent pour dent, les mots ne se délivrent plus que pour voiler les sens. Les ramassés de la rue sont prêts au massacre, debout dans la poussière des bombes qui ne retombe toujours pas. L'arc-en-ciel et ses sept têtes de vipère disparaissent alors mais Za le sait, Za le sait, sans la dépouille du Mahatma qui est là près de l'enfant, tissant l'aurore à venir. Le silence s'installe dans l'étendue, lourd comme l'attente. Za rêve que ce pays se réduise à l'enfant conversant avec le Mahatma, leurs doigts effilant la vie, redonnant sens aux destins. Za rêve tout et ça dans le désordre. La nuit est folle à donner tant d'espérance, la nuit est folle à tant s'identifier à l'éternité. Sexolaire de la Motte Claire tout comme sa bande d'ancêtres commencent à s'énerver, tournent soupir, attisent haleine, soufflent colère et m'ordonnent de m'activer la bite.

– Tu es Ratsimilefy, murmure Nday à Sexolaire de la Motte Claire.

Il tire à lui le linceul pourri de l'ancêtre.

– Le même type de linceul que nous utilisons pour envelopper nos ancêtres ! Tu es Ratsimilefy ? Insoumis de ton vivant, figure de nos résistances, et ne pensant plus maintenant qu'à l'impact de la décomposition de ta bite ?

Sexolaire de la Motte Claire ne l'écoute même pas. Il rameute ses amis pour qu'ils me ramènent des femmes du quartier des viols, femmes possédées, femmes habitées, femmes effluves aux sexes enflorés. Mais Za. Sur mon rire d'onyx. Mais. Recroquevillé. Refuse. A fait mon seximum sur cette terre. Me suis ensoleillé la bite pour n'en retenir que la brûlure. La poussière des bombes ne se décide pas à se poser. Les papillons se fatiguent à supporter tant de débris sur leurs ailes, les lucioles s'éteignent peu à peu. Le Commandant observe son armée d'ombres et de va-nu-pied : les tirailleurs formant rampart et ne pouvant plus reculer, les ombres ayant creusé néant derrière leurs lignes, les femmes aux ceveux de paille prêtes à s'immoler sous le flambeau tenu par Mao Zédong-and-Ze-Best, les ramassés de la rue enfin, gros de la troupe, la peur au ventre, le souffle écourté, scrutant dans l'écran de poussière un

quelconque événement. Il me semble voir de l'autre côté une longue croix brandie. Mais. Za préfère m'en rire. Les conquérants ont cette sale manie d'invoquer la gloire du seigneur pour assouvir leur goût de meurtre. La poussière clignote dans la nuit, paillettes d'obus étioles, on respire poudre et cendre. Des flashs redessinant le mur d'ombres et dessus des reporters au péril de leur vie. Un bruit de pal et l'air soulevé, la lourde croix s'ébranle ô Mama Maria au Christ empalé, les évêques et cardinaux précèdent les Immolards, l'hélicoptère sur l'étendue disperse des invites et des prières à coups de tracts et de mégaphone, ô brebis galeuses, le seigneur est avec vous, rendez-vous enfin ou rendez-vous en enfer ! Putain mais poutana, hurlent les ancêtres m'observant la plaie, qui mais qui nous importune en cet importantissime moment d'expépertise et d'enqueuequête ? Ils n'ont pas le temps de râler plus : L'Anze déboule brutalement pour d'un seul coup d'ailes valser les tirailleurs à mille pas. Les ombres reculent en désordre sous la divine lumière transmise aux évêques et aux imazes pieuses des saints des calendes. Des êtres bouffons et monstrueux surnazent du néant des ombres pour présenter leurs faces aux semelles des prêtres augustes. L'elima contre-attaque en lançant ses perles et cauris qui se métamorphosent en bêtes féroces mais là où passe la Croix trépassent les foies ! Les bêtes féroces se tiennent le ventre et voici que diarrhée, colique, dysenterie, etc. Za te dit qu'il faut coca-cola boire et maladie prendra la queue entre ses zambes pour déguerpir à jamais. Ça slingue. Les ramassés de la rue prennent ça comme odeur comptant, ils s'azenouillent. L'elima ranime les masques mais Brazza ressuzit et téléphone au Muséum sur son motorola visio mp3, Malraux au bout du fil ne veut pas passer le combiné à Picasso, Za me roule sur mon rire d'onyx et creuse ma plaie à la zambe. Tambour. Les masques disparaissent comme par ensantement. Les prêtres évêques tombent sur la dame internationale, elle nue, noiraude des brûlures de la géhenne, cloaque personnifié de la peste, supplie, implore mais les prêtres n'ont rien à entendre d'une hérétique pareille, ils lui assènent de frénétiques goupillonnades pour l'amener au repentir, elle rampe maman j'ai soif, elle se tord de douleur, répète après les évêques – seigneur, délivre-nous du mal, ô seigneur, seigneur, je brûle, j'ai trop soif. S'il vous plaît. La dame internationale tête les gouttes d'eau bénite ô sacrilège ! Terre de satan. Terre des ombres. La dame internationale suce le goupillon ô âme perdue, elle valdinguée se retrouve présentant son fondement à l'Église, elle murmure maman j'ai soif, elle rit, trouve un caillou – *Tu as soif, mon petit ?* lui demande-t-elle, le caillou ne répond pas, *tu as soif, mon petit, tu as tellement soif ô mon tout bébé, j'arrive, ton continent a tellement besoin d'aide, j'ai parlé pour toi, j'ai prié pour toi.* Les évêques lui couvrent le fondement d'un liturzique manteau que ses brûlures n'acceptent pas, elle hurle de douleur, se retrouve nue encore, le manteau au loin dans la boue, elle voit les ramassés de la rue qui tentent de la relever – *Arrière ! Vous avez assez tué comme ça ! Vous vous dites rebelles mais ce sont vos compatriotes, vous entendez ? Vos compatriotes. Des Noirs comme vous. Des Africains comme*

vous. Elle rampe avec son caillou ô mon bébé, je te sauverai. L'Anze plante son épée à travers sa nuque. Elle ne parle plus. Elle se retourne. Le caillou roule entre ses seins nus. Les prélats sont bousculés par les Immolards qui n'en peuvent plus de rester les bras ballants, ils défouaillent sur elle puis dans les rangs des ramassés de la rue, les flashes crépitent, les reporters sautent du mur d'ombres, roulent par terre, retombent sur leurs pieds et clic, clac, tsiiiiizzz and ouistitiiii. Un cri s'élève : « C'est un scandale ! Une honte pour l'humanité ! » Les tirs s'arrêtent aussitôt. Les Immolards se retirent. Le Commandant s'affaisse, la gorge ouverte. Qui a tué ? Le mystère reste entier. Le corps de Dollaromane a disparu. Qui l'a volé ? Za te dit et redit que le mystère reste entier ! Son crâne est-il d'or ? Za ne le sait pas, Za ne le saura jamais, Za n'en a rien à foutre. Za savoure seulement cette scène où par-delà les armes l'enfant converse avec le Mahatma, la natte de l'aurore naissant de leurs doigts. L'enfant n'a plus de plastique dans le ventre ô mama maria, Za peut mourir maintenant. Le silence revient. Les survivants des ramassés de la rue ne prennent même plus la peine de se relever. Ils sont là à regarder l'azur dans l'attente de la pluie qui les ravalerait dans les abysses. Nday trouve par terre une ceinture d'explosifs posée par là, par hasard, à tout hasard – *à quoi bon si même les ancêtres...* Il se la serre autour des reins, il se dirize vers les buses et s'explode dans l'eau noire. Les Immolards sursautent.

Voilà, c'est fini.

L'Anze s'est retiré.

Les forces internationales investissent l'étendue et demandent aux Immolards de respecter la démocratie. Oui da OK disent les Immolards mais il faut nous aider, n'est-ce pas ? Massacrer on sait, mais là vraiment, vraiment, on ne sait pas si on peut, vous, vous avez eu des centaines d'années pour y accéder, l'inquisition, l'habeas corpus, d'Artagnan, les lumières et l'esclavage, la révolution, la terreur et le nazisme, les guerres, la colonisation, mai 1968 et tout ça, nous, ça fait même pas longtemps qu'on massacre, on va faire un effort, juré, promis, parole d'Immolard, mais il faut financer tout ça. Bon ! On commence quand ? Demain, après-demain, tout à l'heure, par terre, dans la boue, dans les balles, dans le sang, dans les villes, dans les campagnes, dans les têtes faisandées, dans la merdre, bientôt des élections, des urnes, des propagandes. Et des candidats issus de la réconciliation nationale. Et des pourriticiens de l'opposition plateformée pour la circonstance. Toute la collaboraphonie réunie. Les observateurs indépendants. Les pays amis qui reconnaîtront tout ça. Pour le bien de la planète, la fin des dérives des continents et des tsounamis.

Tambours.

Les ancêtres reviennent.

Il me restera ma douleur à exhiber. Et mon rire. Et mon foutaze de gueule.

C'est parti !

Larguez les amers !